


BIBLIOTECA NAZ
141
M
37
NAPOLI


BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
1 4 1
M
37
NAPOLI





MÊLANGES

TIRÉS

D'UN PORTEFEUILLE MILITAIRE

PAR M.R LE GÉNÉRAL

MARQUIS COSTA DE BEAUREGARD

TOME PREMIER.



TURIN 1817.

CHEZ PIERRE JOSEPH PIC

Libraire sous les arcades de la place Château.

AVERTISSEMENT.

Le recueil qu'on publie devait être plus considérable.

Aux opuscules dont il se compose on se proposait de joindre plusieurs récits de campagnes et de faits de guerre dont on a depuis jugé à propos de restreindre le nombre.

Le peu qui reste de ces fragmens, et dont les sujets ont été traités, en dernier lieu, par des plumes habiles, prouvera peut-être qu'il n'est pas sans utilité d'envisager les grandes scènes de l'histoire militaire sous des points de vue divers et d'employer,

pour les peindre, des couleurs et des touches différentes.

Quant aux mémoires didactiques qui forment la majeure partie de ce petit ouvrage, il est superflu de dire qu'ils ont été composés dans un but d'utilité.

MM. les officiers de l'état-major-général piémontais, qui les ont vus naître successivement, ont jugé qu'ils n'étaient pas indignes de voir le jour de l'impression, et le vœu de l'auteur sera rempli s'ils leur rappellent quelquefois son souvenir avec des sentimens d'amitié.

TABLE DES MATIÈRES.

I.er Volume.

II. Volume.

1.° Esprit des lois de la guerre.

2.° Campagne de 1799 en Souabe, en Suisse et en Italie.

3.° Campagne de 1800 dans la haute Italie.

4.° Mémoire sur les levées à vue et les reconnaissances faites à portée de l'ennemi, ainsi que sur les voyages instructifs qu'un officier d'état-major peut faire en temps de paix.

5.° Notices historiques sur l'état-major-général dans les armées de France et d'Autriche.

6.° Premier apperçu des opérations militaires dans la Belgique, depuis le 15 au 19 juin 1815.

7.° De la morale des guerriers.

CATALOGUE RAISONNÉ

DES LIVRES

PROPRES A COMPOSER LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉTAT-MAJOR-GÉNÉRAL.

Le choix des livres d'une bibliothèque militaire particulièrement destinée à l'instruction des états-majors-généraux d'armée est d'autant moins indifférent, que s'agissant d'y puiser des connaissances extrêmement étendues, très-variées, et que chacun doit faire tourner à son profit par la méditation, il importe plus d'en écarter tout remplissage, toute vaine recherche, tout ce qui fausse l'esprit, et fait perdre un temps précieux.

Les mémoires originaux des grands capitaines de tous les siècles qui ont écrit leurs actions et développé leurs principes, méritent d'occuper la première place dans cette bibliothèque.

Mais les changemens survenus à différentes époques, dans la manière de faire la guerre, obligent à diviser cette indication même en différentes sections.

1.° Ecrivains militaires de l'antiquité, grecs et romains.

2.° *Item* depuis le 15.ᵉ jusqu'à moitié du 17.ᵉ siècle de notre ère.

3.° *Item* depuis la moitié du 17.ᵉ jusqu'à la fin du 18.ᵉ siècle.

4.° Depuis le commencement de la guerre de la révolution jusqu'à 1816.

Ecrivains militaires grecs et romains.

THUCIDIDE.

Les annales de Thucidide traitent de la guerre du Péloponèse ; il était Athénien, et commanda souvent les troupes de sa patrie contre celles de Sparte ; il n'écrivit aucun fait de guerre où il n'eût été acteur ou dont il n'eût été témoin. Son ouvrage passe pour un chef-d'œuvre d'histoire militaire à cause de la clarté des récits et de la beauté du style. Il comptait Miltiade au nombre de ses ancêtres ; il fut élève d'Hérodote, et eut pour disciple Xénophon.

La meilleure édition de l'histoire de Thucidide est celle imprimée à Glascow, en 1759, 8 vol. in 8.°

Charles Levêsque en a donné une traduction en français assez fidèle en 1796 ; et Francesco Strozzi, Florentin, une traduction estimée en italien en 1545 (1).

(1) Les meilleures traductions en langue italienne des

XÉNOPHON.

Xénophon, Athénien comme le précédent, auteur de plusieurs ouvrages estimés, ne compte, comme historien militaire, que par son récit de la retraite des Dix-Mille où il commandait une partie des troupes grecques. Son style est admirable par son élégante simplicité et par sa concision. Scipion l'Africain et Lucullus faisaient de son livre leur lecture favorite. Il en existe une bonne traduction en français, Glascow 2 vol. in 12 1745. Ludovico Domenichi en a fait, en 1547, une bonne traduction italienne laquelle a été plusieurs fois réimprimée.

POLYBE.

Polybe de Mégopolis, élève de Philopémen, écrivit en grec une histoire de son temps; il fut ami et compagnon d'armes de Paule-Emile, de Fabius et de Scipion. Les grammairiens trouvent son style négligé; mais les guerriers et les hommes d'état ont toujours fait de son livre un cas distingué. Nous connaissons principalement Polybe par une traduction française de Don Thuilier bénédictin, suivie des commentaires du chevalier Folard, en 6 vol. in 4.° 1727. La tra-

écrivains militaires grecs datent du 15.me et du 16.me siècles. Elles ont été souvent réimprimées avant qu'on imaginât de traduire ces mêmes livres en d'autres langues modernes.

duction italienne de Ludovico Domenichi a été plusieurs fois réimprimée.

QUINTE - CURCE

Historien d'Alexandre le grand, vivait sous l'empire de Vespasien. On croit qu'il fut admis aux honneurs du triomphe. Quoiqu'il n'existe de son ouvrage que des fragmens, l'estime dont ils jouissent, ne permet pas de taire son nom. Son livre a été traduit en français par Vaugelas ; il l'a été en italien dans le 15.e siècle par le P. Pietro Candido, et son ouvrage a été plusieurs fois réimprimé.

CÉSAR.

Il suffit de nommer Jules-César, pour rappeler le guerrier le plus habile, le plus heureux et celui qui écrivit le mieux sur l'art militaire; ses commentaires ou mémoires composés en latin ont été souvent traduits et imprimés sous toutes sortes de formats. L'édition qui convient le mieux au recueil d'un officier, est celle en 3 vol. in 8.°, accompagnée d'une traduction française et de notes, par le comte Turpin de Crissé. Les commentaires de César ont été traduits en italien, en 1517, par un Gênois appelé *Agostino Ortica.*

SALLUSTE.

Salluste, contemporain de César, trouve place ici, moins comme homme de guerre,

que comme un admirable historien. La conjuration de Catilina, et l'histoire des guerres de Jugurtha, roi de Numidie, sont des chefs-d'œuvre. Elzévir en donna une belle édition in 12, en 1634. Il en existe une bonne traduction en français, par Dureau de la Malle. Les meilleures traductions italiennes des œuvres de Salluste sont celle de Paolo Spinola, imprimée à Venise en 1563, et celle du célèbre tragique Vittorio Alfieri.

VELLEIUS PATERCULUS.

Velleius Paterculus, préfet sous Tibère, fut un des écrivains militaires les plus estimés; mais on n'a de lui que des fragmens, lesquels ont été traduits en français, en un vol. in 8.° 1768.

ARRIEN.

Arrien, grec de naissance, fut général d'armée sous l'empereur Adrien; il reste de lui une excellente histoire d'Alexandre le grand (1), qui lui fit donner le surnom de *nouveau Xénophon*, et de laquelle Chaussard a publié une traduction française en 1 vol. in 8.° 1757. Il a écrit également un ouvrage très-estimé sur la tactique grecque et romaine. Les ouvrages d'Arrien furent traduits en langue italienne dans le 16.e siècle, par Pietro Lauro, modénais.

(1) Rédigée sur les mémoires de Ptolomée et d'Aristobale, lieutenant de ce prince.

VEGÈCE.

Vegèce, écrivain du 4.ᵉ siècle, dédia à l'empereur Valentinien son livre des institutions militaires, où il traite avec beaucoup d'ordre et de clarté de tout ce qui concerne la milice romaine. Cet ouvrage est surtout connu par un commentaire du comte Turpin de Crissé. Les œuvres de Vegèce ont été traduites en italien au 16.ᵉ siècle, par Gaetano Tizzone, et ont été plusieurs fois réimprimées.

FRONTIN.

Frontin fut un des anciens qui écrivirent *ex professo* sur l'art de la guerre. Il avait commandé en chef les troupes romaines envoyées en Angleterre par Vespasien, l'an 78 après J. C. Son livre *des stratagèmes*, estimé et plusieurs fois réimprimé en italien, fut traduit en français et publié en 1770, en 3 vol. in 12.

CORNELIUS NEPOS et PLUTARQUE.

Ces deux grands écrivains étaient contemporains de Trajan et d'Adrien. On n'a du premier que des fragmens. Plutarque était grec. Ses nombreux ouvrages furent composés dans sa langue maternelle. Les meilleures traductions des hommes illustres de ce célèbre auteur sont celles d'Amyot in f.° et de Dacier en 12 vol. in 12; Cornelius Nepos fut traduit en italien par Dionisio fiorentino, et publié à Véronne en 1732.

Écrivains militaires originaux depuis le 15.e siècle, jusqu'au milieu du 17.e

COMMINES.

Philippe de Commines, d'une noble famille de Brétagne, composa des mémoires très-estimés sous les règnes de Louis XI et de Charles VIII qu'il accompagna à la conquête de Naples; il a été acteur ou témoin de tout ce qu'il rapporte, et les militaires doivent surtout lire avec intérêt les résultats de la première expédition importante faite depuis l'établissement des armées permanentes. Les meilleures éditions des mémoires de Commines sont celle d'Elzévir en 1648 in 12, et celle de Lenglet du Fresnoy en 4 vol. in 4.° 1747.

GUICHARDIN.

François Guichardin, né à Florence, vécut au 16.e siècle; quoiqu'il ne fût pas homme de guerre, son histoire universelle écrite avec un rare talent est d'un grand intérêt pour les gens de l'art, par les notions qu'il présente sur l'état où étaient, de son temps, la science et les usages militaires; la meilleure édition des œuvres de Guichardin est de 1755, en 4 vol. in 4.°.

DUBELLAI.

Guillaume Martin Dubellai, seigneur de Langey en Anjou, s'illustra dans les guerres de François I.er contre Charle-Quint, par-

ticulièrement dans celles de Piémont; il a laissé des mémoires plusieurs fois réimprimés, et dont la dernière édition date du 1757, en 7 vol. in 12.

La Noue.

François de La Noue, surnommé *Bras de fer*, le plus intrépide et le plus loyal des guerriers de son temps, fut tué au siège de Laval. Il laissa des discours politiques et militaires publiés pour la première fois en 1585, et souvent réimprimés depuis.

Montluc.

Blaise de Montluc, maréchal de France, après une longue et honorable carrière, publia dans ses vieux jours ses mémoires ou commentaires, ouvrage excellent, plusieurs fois réimprimé, et que Henri IV appelait *la Bible des soldats*. La première édition de ce livre parut en 1590, et il a été traduit en plusieurs langues.

D'Aubigné.

L'histoire universelle par Agrippa d'Aubigné, en 3 vol. in f.°, et ses mémoires, en 2 vol. in 12, contiennent des choses aussi intéressantes que judicieuses sur l'art de la guerre.

Sully.

Les mémoires de Maximilien de Bethune, duc de Sully, sont précieux parce qu'ils

sortent de la plume d'un illustre guerrier et d'un sage ministre. On ne saurait les comparer qu'à ceux de Caton; les militaires surtout peuvent les lire avec fruit; ils ont été réimprimés plusieurs fois; la meilleure édition est celle de 1745, en 8 vol. in 12.

NASSAU.

Frédéric Henri de Nassau, frère de Maurice, fondateur et restaurateur de l'art militaire en Europe, a laissé de bons mémoires sur la guerre qu'il envisage sous un aspect antique, et qui néanmoins sont remplis de vues originales et d'une solide instruction.

BRANTÔME.

On distingue dans les nombreux écrits de Pierre de Bourdeilles, seigneur de Brantôme, les mémoires intitulés *des capitaines français et étrangers* où l'on peut se former une idée assez juste des principes et des usages de la guerre au temps des Valois et de Henri IV; il en existe une édition nouvelle, en 3 vol. in 8.°

GUSTAVE ADOLPHE.

On a de ce monarque guerrier un recueil de mémoires et de lettres à ses généraux, accompagné de notes par le baron de Zurlauben, 3 vol. in 12, et une histoire de ses conquêtes en Allemagne, par Grimoard, 3 vol. in 8.°. On ne peut lire sans fruit et

sans intérêt les écrits d'un des plus grands hommes qui aient honoré à la fois le trône et la profession des armes.

Puységur.

Jacques de Puységur, lieutenant-général au service de France sous Louis XIII et sous Louis XIV, et qui s'était trouvé à 120 sièges et à plus de 30 combats, a laissé des mémoires estimés, où l'on trouve les premiers élémens de la grande tactique des armées; ils ont été publiés en 1690 en 2 vol. in 12.

Schiller.

Histoire de la guerre de trente ans par Schiller, écrite en allemand, traduite en français, 2 vol. in 8.° très-instructifs.

Rohan.

Henri, duc de Rohan, à la fin du 16.e siècle et au commencement du 17.e employa sa vie entière à combattre et à écrire. Il a laissé un ouvrage très-estimé, intitulé *le parfait capitaine*, et des mémoires précieux sur la guerre de la Valteline, en 3 vol. in 12.

Montecuculi.

Raimond Montecuculi, d'une famille illustre de Modène, l'un des meilleurs généraux de la maison d'Autriche, au milieu du 17.e siècle, contemporain et rival de

Turenne, a laissé des mémoires estimés dont on a fait en France plusieurs éditions.

TURENNE.

Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, n'avait pas, comme César, le talent d'écrire aussi bien que celui de vaincre ; on a cependant de lui un recueil de mémoires et de lettres originales, publié en dernier lieu par le comte de Grimoard, et qui doivent occuper leur place dans une bibliothèque militaire, 4 vol. in 12.

EUGÈNE.

Le prince Eugène de Savoie fut un des plus grands généraux de son siècle, et l'un de ceux qui jouit le mieux de sa gloire; sa vie et ses exploits ont été la matière de plusieurs ouvrages considérables; mais rien n'est aussi précieux que ses mémoires, écrits par lui-même, long-temps inconnus, et publiés en 1810 en 1 vol. in 12; quelques critiques ont prétendu qu'ils avaient été rédigés par le prince de Ligne. Mais cette supposition manque d'appui.

VILLARS.

La vie du maréchal de Villars a été publiée par Anquetil en 4 vol. in 12; il paraît certain que le 1.er vol. au moins a été rédigé de la main de ce grand général auquel, même de nos jours, on a donné le surnom de *dernier des héros français.*

BERWICH.

Jacques Fitz-James, duc de Berwich, maréchal de France, l'un des plus habiles généraux de son temps, a laissé des mémoires de sa vie très-instructifs, principalement sur la manière de faire la guerre dans les alpes, 2 vol. in 12. Cet ouvrage prouve entr'autres choses qu'on peut être un excellent écrivain militaire, sans phrases ambitieuses et sans ton dogmatique.

CATINAT.

La vie du maréchal de Catinat a été écrite; mais on n'en connaît pas de mémoires publiés par lui-même. Le Piémont a trop souvent été le théâtre des exploits de ce grand capitaine, pour que son histoire ne doive pas faire partie du recueil dont il s'agit ici.

FEUQUIÈRES.

Antoine, marquis de Feuquières, lieutenant général au service de France, fut de même renommé dans les guerres de Piémont; il a laissé des mémoires estimés où il se montre comme un habile théoricien, mais comme un critique amer et souvent injuste. Il était un dévastateur impitoyable, et les paysans des alpes l'appelaient le *grand incendiaire de France*.

Quinci.

Charles, marquis de Quinci, lieutenant-général d'artillerie, composa l'histoire militaire de Louis XIV, précieuse par l'infinité de détails utiles qu'elle renferme, et par les plans et les tableaux dont elle est enrichie.

Santa Crux.

Don Alvaro, marquis de Santa Crux, d'une maison illustre des Asturies, lieutenant-général au service d'Espagne, servit, en cette qualité, dans la guerre contre les Maures, par lesquels il fut pris et inhumainement massacré. On a de lui des réflexions militaires et politiques très-estimées; elles furent écrites en espagnol, et ont été traduites en français, en 12 vol. in 12.

Écrivains militaires originaux depuis la moitié du 17.e siècle jusqu'à la fin du 18.e

Saint-Simon.

Histoire de la guerre des alpes ou campagnes de 1744 par les armées combinées de France et d'Espagne sous les ordres du prince de Conti, et de l'Infant Don Philippe. C'est le seul ouvrage connu du marquis de Saint-Simon, officier de l'état-major français, lequel y a joint une histoire de la ville de Coni, le tout publié en 1 vol.

in 4.°, 1769, avec une assez bonne carte dans le genre antique.

VAUBAN

Mémoires, 3 vol. in 8.°

BONAMICI.

Castruccio Bonamici de Lucques, commissaire-général de l'artillerie dans l'armée de Naples, écrivit en latin l'histoire de l'avant-dernière guerre des Bourbons en Italie, sous le titre *De Bello Italico Commentarii*, publiée en 1751. Ce morceau est estimé particulièrement pour l'élégance et la pureté du style. Le marquis de Pezai, qui ne savait pas le latin, en a fait une traduction pleine de critiques qui ont fait plus de tort au traducteur qu'à l'auteur lui-même.

MAILLEBOIS.

Les campagnes du maréchal de Maillebois en Italie ont été écrites par le marquis de Pezai, son chef d'état-major, et publiées en 1775 par le fils de celui-ci, dont on a parlé plus haut. L'édition est du Louvre, en 3 vol. in 4.°, avec un atlas grand in f.°. On y trouve beaucoup de fruit et d'instruction, surtout quand on est à même de confronter cet ouvrage avec les manuscrits italiens ou piémontais.

MAURICE DE SAXE.

Sous le titre bizare de *Rêveries*, le ma-

réchal de Saxe a composé un des ouvrages les plus élémentaires et les plus profonds qui aient paru sur l'art militaire. On n'a fait qu'en extraire des lambeaux, dans la plupart des livres du même genre, qu'on a publiés dès-lors. Les *Rêveries* écrites, dit-on, par le maréchal de Saxe dans 13 nuits, où il avait la fièvre, furent imprimées à Paris en 1757, 2 vol. in 4.°. L'éloge de Maurice de Saxe, composé par Thomas, remporta le prix à l'académie française en 1761. Son histoire écrite par le lieutenant-général, baron d'Espagnac, fut publiée en 2 vol. in 8.°, suivie d'un traité sur les légions : il faut lire ces différens ouvrages, quand on veut connaître un des plus illustres guerriers de nos temps modernes.

D'Espagnac.

Le même d'Espagnac a publié en outre:

1.° Les campagnes du roi en 1745, 46, 47 et 48, en 4 vol. in 8.°;

2.° Essai sur la science de la guerre, 3 vol. in 8.°;

3.° Essai sur les grandes opérations de la guerre, 4 vol. in 8.°.

Ce nombre d'écrits n'a pu l'élever au rang des auteurs originaux que le suivant a obtenu sans prétention et sans effort.

Frédéric II.

On a de ce monarque guerrier un grand nombre d'écrits dignes de la plus grande

attention, entre lesquels on distingue l'histoire de la guerre de 7 ans ; ses instructions à ses généraux; son traité des légions ou mémoires sur l'infanterie, en 12 ou 14 vol.

Lloyd.

Lloyd, anglais, aide-de-camp du maréchal de Saxe, a composé dans sa langue maternelle un ouvrage intitulé: *Introduction à la guerre de 7 ans entre l'impératrice reine de Hongrie, et le roi de Prusse*, en 2 vol. in 4.°. Cet ouvrage a été traduit en français par Saint-Memon, et publié à Lauzanne en 1784.

Tempelhoff.

Tempelhoff, officier-général au service de Prusse, et particulièrement estimé de Frédéric II, a terminé l'ouvrage du précédent. Ces deux morceaux jouissent d'une grande estime; l'un et l'autre ont été traduits en français au dépôt de la guerre en 1801.

Mirabeau.

L'histoire de la monarchie prussienne sous Frédéric le grand est peut-être le seul ouvrage qui restera du célèbre comte de Mirabeau, cet auteur si prodigieusement fécond, qui trouvait la révolution française un champ trop resserré pour développer ses pernicieux talens. On a prétendu que l'histoire de la monarchie prussienne n'est pas de lui, mais d'un homme obscur, appelé

le major Mauvion. Quoi qu'il en soit, on peut retirer de cette lecture une connaissance très-étendue de l'état militaire de Prusse.

BOURCET.

Le lieutenant-général Bourcet, modeste auteur d'un excellent mémoire sur les alpes qui séparent le Piémont du Dauphiné, a publié de plus, des mémoires historiques estimés sur la guerre de 7 ans, 3 vol. in 8.°, 1792. Bourcet était le plus simple et le plus loyal des hommes, et l'on peut croire sans restriction les faits qu'il énonce dans son livre. Il faisait en 1746 le service de chef de l'état-major-général à l'armée du maréchal de Maillebois, et il inventa et dirigea la belle opération du passage du Pô sous Plaisance qui sauva l'armée des 3 couronnes, dans la journée du 9 août.

GUIBERT.

Le principal ouvrage du comte de Guibert fut son essai général de tactique. Trop d'exaltation et de prétentions chez l'auteur nuisirent à cet ouvrage, qui mérite cependant d'être distingué de la plupart des livres militaires systématiques qui le suivirent en foule. Leur apparition à la fin du 18.e siècle fut un véritable débordement, d'autant plus que la mode s'établit de discuter, dans les cercles et dans les salons, sur l'art de la guerre, et de composer des brochures légères sur des ma-

tières aussi sérieuses. Ces écrits éphémères sont la plupart tombés dans l'oubli. Les meilleurs ouvrages de cette époque sont ceux du marquis Silva piémontais, intitulés: *Pensées sur la tactique et la stratégique*, 1 vol. in 8.°, de Joly de Mezeroi, sous le nom de *Cours de tactique pratique et historique*, 4 vol. in 8.°, et les fragmens de tactique de Ménil Durand.

Écrivains militaires, pendant et depuis la révolution (1).

En suivant la méthode observée jusqu'ici, de n'indiquer parmi les écrivains militaires que ceux qu'il est possible de considérer comme originaux et dégagés d'esprit de parti, il n'est convenable de citer ici qu'un bien petit nombre d'ouvrages faits pour inspirer une pleine confiance.

Dans cette époque, à jamais mémorable, les évènemens se sont précipités les uns sur les autres avec une si prodigieuse rapidité, que les personnages les plus en vue, qui en ont été les moteurs et les agens, n'ont pas eu le temps encore d'en être les historiens. Leurs mémoires paraîtront un jour

(1) On juge bien que cette partie du catalogue ne peut pas être close, et qu'elle s'accroîtra successivement des meilleurs livres militaires qui pourront naître, par la suite, au milieu d'une si grande affluence de pensées et de souvenirs.

dégagés, peut-être, des passions qui les entraînaient, et ce sera le moment d'y chercher l'instruction et la vérité.

Berthier.

Alexandre Berthier, chef de l'état-major-général de l'armée d'Egypte sous Bonaparte, a publié une relation des campagnes d'Egypte en 1798, 2 vol. in 12.

Dumas.

Précis des évènemens militaires, depuis la dissolution du congrès de Rastad, par le général comte Mathieu Dumas, 4 vol. in 8.°, livre excellent.

Rocca.

Mémoires sur la guerre des Français, en Espagne, par le capitaine Rocca, 1 vol. in 8.°, 1814, morceau d'un grand mérite, quoiqu'annonçant peu de prétentions.

Chasseloup.

Journal historique des opérations du siège de Peschiera et de l'attaque des retranchemens de Sermiana, commandées par le général comte Chasseloup, 1 vol. in 8.°.

Bulow.

Histoire de la campagne de 1800 en Allemagne et en Italie, par Bulow, officier-général prussien, traduite de l'allemand, 1

vol. in 8.°. Le même a publié *l'Esprit du système de la guerre moderne*, traduit en français par Tranchant Laverne.

THIÉBAULT.

Paul Thiébault, général de division attaché à l'état-major français, a publié un journal très-instructif des opérations militaires du blocus de Gênes en 1800, précédé d'un coup d'œil sur la situation de l'armée d'Italie, depuis le moment où Massena en prit le commandement, 1 vol. in 12. Le même publia, en 1810, un *Manuel des adjudans-généraux* qui eut beaucoup de vogue et qui fut traduit en allemand, en anglais et en espagnol. Il publia en 1813 un ouvrage plus complet sous le titre de *Manuel général du service des états-majors-généraux divisionnaires dans les armées*, 1 vol. in 8.°. C'est jusqu'ici ce qu'on a de plus complet sur ces matières.

SHOBERT.

Frédéric Shobert a écrit en anglais une relation estimée de la bataille de Leypsich, depuis le 14 jusqu'au 19 octobre 1813. Ce morceau a été traduit et plusieurs fois réimprimé, 1 vol. in 8.°.

SERVAN.

Le général Servan, ancien ministre de la guerre, a publié en 1805 une histoire des

guerres d'Italie, terminées par le traité d'Amiens, en 6 vol. in 12.

JOMINI.

Le général baron de Jomini a publié en 1811 un traité des grandes opérations militaires, contenant l'histoire critique des campagnes de Frédéric II, comparées à celles de l'empereur Napoléon, 6 vol. in 8.°, avec un atlas ; il a publié depuis l'histoire critique et militaire des campagnes de la révolution en 1796 et 1797.

GRIMOARD.

Le général Grimoard est auteur d'un traité sur le service de l'état-major-général des armées, contenant son objet, son organisation et ses fonctions sous les rapports administratifs et militaires, 1 vol. in 8.°, 1809.

ROGNAT.

Le lieutenant-général du génie, baron Rognat, a publié un ouvrage considérable sous le titre de *Considérations sur l'art de la guerre*, 1 vol. in 8.°, 1816.

CHANTREAU.

Élémens d'histoire, divisés en élémens historiques et biographie militaire, par Chantreau, professeur d'histoire à l'école impériale militaire de S. Cyr, en 2 vol. in 8.°, 1813.

ALPHONSE DE BEAUCHAMP.

Histoire des campagnes de 1814 et de 1815, 4 vol. in 8.°, 1816; sont bien écrites et du plus grand intérêt.

WOLF TONE.

Essai sur la composition de la force-armée aux différentes époques de l'histoire etc., par Willam Théobald Wolf Tone, 1814, 1 vol. in 12.

Recueil d'ordonnances et autres ouvrages d'instruction.

Manuel d'infanterie ou résumé de tous les réglemens, décrets, usages, renseignemens concernant l'infanterie en France, adopté par le ministre de la guerre pour l'instruction de l'école de S. Cyr, 1 vol. in 12, 3.me édition.

Mémorial de l'officier d'infanterie, présentant la collection méthodique de tout ce que les réglemens, aujourd'hui en vigueur en France, contiennent de particulier à cette arme.

Ordonnance provisoire sur l'exercice et les manœuvres de la cavalerie, rédigée par ordre du ministre de la guerre, 2 vol. in 12.

École du cavalier à pied et à cheval, d'après l'ordonnance de l'an 13, et le réglement du 24 septembre 1811.

Instruction de détail sur l'exercice et les

manœuvres de la cavalerie, rédigée et mise en pratique à l'école d'instruction des troupes à cheval à Versailles

La seconde partie contenant l'école de l'escadron et les manœuvres, in 12, avec planches.

Guide des sous-officiers et brigadiers dans l'intérieur des corps, 1 vol. in 8.°, 1815.

Instruction aux troupes légères à cheval et aux officiers qui servent dans les avant-postes, d'après celles du roi de Prusse, 1 vol. in 12.

Manuel de la gendarmerie, 1 vol. in 12, 1816.

Instruction sur le service de l'artillerie, à l'usage des élèves des écoles militaires, suivie d'un chapitre sur les manœuvres de force; d'un autre sur le trajet et la construction des batteries de siège et leurs plâte-formes, 1 vol. in 12.

Législation militaire, ou recueil méthodique et raisonné des lois, décrets, réglemens et instructions, actuellement en vigueur, sur toutes les branches de l'art militaire, 5 vol. in 8.°

Mémorial topographique et militaire, rédigé au dépôt de la guerre à Paris, imprimé par ordre du ministre de la guerre, 6 vol. in 8.°

De la défense des places fortes, par

Carnot, 1 vol. in 4.°, nouvelle édition.

Introduction à l'étude de l'art de la guerre, par le comte de la Roche Aimon, aide-de-camp du prince Henri de Prusse, 4 vol. in 8.°, avec un atlas.

Traité élémentaire d'art militaire et de fortification à l'usage des élèves de l'école polytecnique, par Gai de Vernon, 2 vol. in 4.°, avec planches.

Préjugés militaires, ou fantaisies militaires, par le prince de Ligne, 2 vol. in 8.°, planches.

Relation des sièges de Sarragosse et de Tortose, par le baron Rognat, lieutenant-général du génie, 1 vol. in 4.°.

Journal des sièges de Verrue et de Turin en 1705 et 1706.

Coup d'œil sur la manière d'escorter, d'attaquer et de défendre les convois, par Hugo, adjudant-major, 1 vol. in 12.

Dictionnaire militaire, 3 vol. in 8.°

Nouveau dictionnaire militaire, par Gaigne, 1 vol. in 8.°

Traité sur la constitution des troupes légères, et sur leur emploi à la guerre, auquel on a joint un supplément contenant

la fortification de campagne; anonyme. 1 vol. in 8.°, planches.

Manuel d'hippiatrique, par La Fosse, 4.e édition, 1813, 1 vol. in 12.

Traité du lavis des plans, appliqué principalement aux reconnaissances militaires, par Lespinasse, 1 vol. in 4.°, 1801.

Cours élémentaire de fortification à l'usage des élèves des écoles impériales militaires, par Savard, 2 vol. in 8.°, avec planches.

Artillerie à l'usage de l'école de Saint-Cyr.

Considérations militaires et politiques sur les fortifications, par le général Michaud Darçon, imprimées par ordre du gouvernement, 3 vol. in 8.°.

Histoire de l'artillerie, par Saint-Remi.

Recueil complet des œuvres de D'Antoni.

Restaurateur de l'artillerie française, par Gribeauval, excellent.

Général comte Gassendy, aide-mémoire pour l'artillerie, excellent.

Fossé, défense des petits postes.

Montalambert, fortification perpendiculaire.

Xavier Adouin, histoire de l'administration de la guerre.

Principes de stratégique appliqués à l'his-

toire des campagnes de 1796 en Allemagne, traduits de l'allemand, du prince Charles d'Autriche, avec des notes critiques, par le général baron de Jomini, 3 vol. in 8.°, accompagnés d'un atlas de 12 planches. Cet ouvrage est très-répandu et très-estimé en Allemagne, et il est digne, dit-on, de son illustre auteur.

Recueil complet de toutes les ordonnances militaires publiées en Piémont depuis le retour du roi en 1814.

Précis historique des guerres de la France depuis 1792 jusqu'au traité de Presbourg en 1806, par Musset Pathay, ouvrage très-bien fait, 1806.

Nouveau dictionnaire historique des batailles mémorables, anonyme. Paris 1808, in 8.°, 6 vol.

Mémoires historiques sur la maison royale de Savoie, et sur les pays soumis à sa domination, par le général marquis Costa de Beauregard, in 8.°, 3 vol.

TITRE 2.e

Indication des cartes et des plans propres aux études militaires.

On a formé depuis long-temps des atlas, c'est-à-dire des recueils de cartes, composant des corps complets de géographie générale ou particulière; mais ces compilations ont toutes le même inconvénient, celui de réunir le bon et le mauvais.

Les amateurs de bonnes cartes rejettent toutes celles suspectes d'inexactitudes, qui n'offrent que des ébauches grossières ou des copies affaiblies, et au lieu d'acheter des atlas, ils se forment eux-mêmes des portefeuilles choisis qui s'épurent, qui s'accroissent successivement, et qu'ils modifient suivant leurs besoins.

Quelque soit l'admiration due aux merveilleux génies qui conçurent les premiers la forme du globe terrestre, et ses grandes divisions, les cartes anciennes ne peuvent plus suffire aux besoins des voyageurs, des commerçans et des guerriers. Les Grecs donnèrent à Ptolomée le surnom de *Divin*, au milieu du 2.e siècle de l'ère chrétienne, pour avoir fixé les bases de la géographie, en imaginant les cercles gradués qui enveloppent comme un réseau la planète que nous habitons, et qui assujettissent la position de ses différens points aux observations astronomiques. La science avait fait jusqu'alors des pas de géant; mais depuis la chûte de

l'empire romain, et sous la domination des Barbares, elle tomba dans l'oubli; seulement on peut dire qu'elle resta stationnaire parmi les Arabes au temps de leur gloire, et chez quelques peuples navigateurs. Enfin l'esprit de propagandisme religieux, et la cupidité bien plus que l'amour des sciences, firent entreprendre, à ces derniers, d'immenses voyages, lesquels remirent la géographie en honneur, et lui donnèrent plus d'extension qu'elle n'en avait jamais eu.

Une quatrième, une cinquième partie du monde furent découvertes, ainsi qu'un océan nouveau, semé d'îles inconnues aux nations antiques; les cartes de Ptolomée furent corrigées. Ce père de la géographie fut surpris dans des fautes grossières, et ces succès inouis, plus que toute autre chose peut-être, élevèrent l'orgueil humain au point de croire que rien de ce qui s'était fait jadis ne méritait d'être conservé, que tout devait obéir à des combinaisons et à des lois nouvelles.

Mais pour en revenir aux cartes qu'il conviendrait de rassembler pour lire avec fruit l'histoire militaire ancienne et moderne, il paraît nécessaire de se borner ici à l'indication des cartes les meilleures et les plus sûres parmi celles qui se sont multipliées depuis le commencement dû 18.e siècle, et l'on croit convenable de diviser cet article, comme le précédent, en 4 sections ou porte-feuilles, comme ci-après:

1.° Cartes générales et particulières anciennes, pour l'intelligence des anciens historiens ;

2.° Géographie moderne : cartes générales et particulières de l'Europe et des états qui la composent aujourd'hui ;

3.° Cartes particulières du Piémont et des pays limitrophes ;

4.° Cartes topographiques ; plans des forteresses et positions militaires des états de S. M. le Roi de Sardaigne.

GÉOGRAPHIE ANCIENNE.

De Lisle.

Guillaume De Lisle, membre de l'académie des sciences de Paris, fleurit au commencement du 18.e siècle : il fut le premier bon géographe français. Ses principaux ouvrages furent une mappemonde et les cartes des 4 parties de la terre savamment rectifiées ; il allongea l'Asie de 500 lieues, et retrécit la Méditerranée de 300. Les côtes de la Chine se retirèrent vers l'occident ; la mer Caspienne changea de forme. Il composa un mémoire précieux sur le cours de tous les fleuves, et dressa une carte très-admirée pour l'intelligence de la fameuse retraite des Dix-Mille. Ce fut De Lisle qui enseigna la géographie à Louis XV, le souverain de l'Europe qui possédait le mieux cette science. Le Czar Pierre, dans son voyage à Paris, allait voir familièrement De Lisle pour lui

fournir quelques remarques sur la Moscovie, et plus encore (dit le bel esprit Fontenelle) pour connaître, chez ce savant géographe, mieux que par tout ailleurs, son propre empire.

DANVILLE.

Jean Baptiste Danville fut, comme le précédent, membre de l'académie des sciences de Paris. Il le suivit de près dans le 18.e siècle (1), mais il le surpassa en savoir et en réputation. Parmi ses nombreuses cartes, celles qu'il est le plus important de se procurer, sont; *Orbis veteribus notus.* — *Orbis Romani pars orientalis.*

On a presque toute la géographie ancienne dans ces deux morceaux; mais si l'on veut plus de détails, il faut se procurer, du même auteur, *Graecia vetus.* — *Italia antiqua.* — *Asia minor.* — *Ægyptus antiquus.* — *Gallia antiqua*, et de plus une carte, que M.r le duc de Noailles a fait exécuter, de la péninsule de l'Inde, sous le nom d'*Oriens vetus.* Danville n'a point fait d'Espagne, de Germanie, ni de Grande-Bretagne antique séparément, parce que De Lisle et les frères Sanson l'avaient précédé, et qu'il n'aurait pu faire mieux qu'eux; mais il a publié de plus la *Géographie du moyen âge*, à laquelle on conseille de joindre la carte intitulée *Imperium Caroli Magni* qui se trouve

(1) Danville est mort à Paris en 1782.

dans l'atlas de Robert de Vaugondi, dressée sur les savantes recherches des Bénédictins (1). Les cartes qu'on vient d'indiquer sont très-suffisantes pour lire les auteurs anciens. On peut les rendre plus démonstratives et plus commodes, en écrivant soi-même sur ces cartes, avec de l'encre rouge, les divisions et les noms modernes, ainsi que les villes nouvellement fondées; ce qui forme tout naturellement une géographie ancienne, et une géographie moderne comparées.

GÉOGRAPHIE MODERNE.

Cartes générales et particulières de l'Europe et des états qui la composent aujourd'hui.

Les plus beaux, les plus complets, les plus estimés des ouvrages connus dans les fastes de la géographie sont encore dus à Danville; il a publié l'Europe en 3 parties, 8 feuilles, 18 lignes au degré; l'Asie de même, 7 lignes id.; l'Afrique, 4 feuilles, 6 lignes; l'Amérique 2 parties, 5 feuilles, 8 lignes. Presque tout ce qu'on peut desirer en géographie pour les voyages, le commerce, la politique et l'histoire, se trouve réuni dans ce bel ouvrage; il raccorde tout et il remplace une multitude de cartes qui deviennent inutiles quand on a celle-là

Si l'on desire la réunion des 4 parties du

(1) Extrait d'une note manuscrite fournie par M.r le duc de Noailles.

monde en une seule carte, on peut avoir les deux hémisphères du même auteur, corrigées depuis sa mort, pour y ajouter les découvertes, résultant du 3.[e] voyage de Cook.

Géographes Allemands.

Les Allemands ont dévancé toutes les autres nations européennes dans la science géographique, dès le 16.[e] siècle.

MONSTER.

Sébastien Monster mérita le surnom de *Strabon de l'Allemagne* que lui a donné le président de Thou.

MULLER.

Muller publia, en 1720, une carte de la Bohême en 25 feuilles, dont les cuivres furent brisés dans la suite par ordre de l'empereur.

MICOVINI.

Micovini, mort à Vienne en 1751, avait levé géométriquement toute la Hongrie autrichienne, dont 6 feuilles seulement ont été gravées; les dessins, pour des raisons politiques, ont été déposés à la bibliothèque impériale de Vienne.

BAWR.

Bawr, maréchal-général-des-logis de l'armée hanovrienne, a publié les cartes des

campagnes du prince Ferdinand en Westphalie et pays circonvoisins, morceau précieux pour les militaires, par ses détails et sa fidélité.

Speg.

Speg, en 1762, entreprit sa carte du Tirol par ordre de Marie Thérèse, et la publia en 4 feuilles.

Anich et Heubert.

Les célèbres paysans Anich et Heubert commencèrent la leur, également par ordre du gouvernement, et la publièrent en 1774 en 21 feuilles. Ce morceau précieux a toujours été regardé comme un chef-d'œuvre d'expression et d'exactitude, et comme une carte vraiment militaire (1). On en a fait une réduction en 6 feuilles au dépôt de la guerre à Paris, où l'on a ajouté à l'élégance de la gravûre, si l'on n'a pu ajouter à l'exactitude.

Ferraris.

En 1774, le lieutenant-général autrichien Ferraris publia la carte demi-topographique des pays-bas autrichiens en 25 feuilles, et dont l'échelle est de 48 pouces au degré, soit d'une ligne pour 100 toises. L'exécution en est

(1) La cour de Vienne en ayant fait retirer les cuivres, elle était devenue extrêmement rare, et se vendait jusqu'à 800 fr.

admirable et supérieure peut-être à celle de Cassini. On sait que les cuivres de cette belle carte tombèrent au pouvoir des Français lors de l'invasion de la Belgique en 1793; dès-lors elle resta au dépôt de la guerre à Paris, où l'ingénieur Capitaine en a fait une réduction.

On n'a pas de peine à croire à la richesse du recueil de cartes et de plans formé à Vienne par la puissance autrichienne, d'après le prix qu'elle met à l'entretenir, et ses établissemens pour l'accroître.

CHAUCHARD.

En lisant les campagnes de la guerre de 7 ans, dont le théâtre fut sur les différentes parties de l'Allemagne, M.r le duc de Noailles, l'un des hommes les plus versés dans la science géographique, regrettant d'être obligé sans cesse de recourir à des cartes sur des échelles tout-à-fait différentes, conçut l'idée de réunir en une seule et même projection, ce qu'il appelle le théâtre de la guerre européenne; c'est-à-dire d'y comprendre tout ce qui s'étend depuis la mer Baltique jusqu'à la Méditerranée; depuis la Pologne, jusqu'à l'Océan, en n'y comprenant la France, que pour ses provinces septentrionales jusqu'à la hauteur de Calais, ainsi que l'Alsace et une partie de la Lorraine, et en n'y comprenant l'Italie que depuis Grenoble et Toulon, jusqu'aux bouches du Pô. Cet ouvrage fut exécuté par le sieur

Chauchard, un de ses aides-de-camp, et publié en 9 feuilles pour l'Allemagne, avec un supplément d'une demi-feuille pour la Flandre maritime, et 4 feuilles pour l'Italie; l'échelle de 48 pouces par degrés. Cette carte est d'un usage extrêmement commode, exécutée avec autant de goût que d'intelligence, et l'on a dû croire qu'effectivement elle était suffisante pour l'usage général de la guerre européenne, jusqu'au temps où Napoléon a franchi les limites déterminées par M.r Chauchard.

Cartes des pays du Nord et de l'Orient.

AROWMITH.

Les meilleures cartes des pays du nord sont celles de la Russie d'Europe, publiées en Angleterre par Arowmith à la fin du siècle dernier, aidé, à ce qu'il est permis de croire, par les travaux de l'académie de S. Pétersbourg.

On parle aussi des levées de la Moldavie, faites en 1772; et d'une carte de la Crimée, publiée en 1776; d'une 3.e des côtes de Finlande; mais il ne paraît pas que cette vaste contrée soit riche encore en monumens de ce genre.

Un bureau d'arpentage existe en Suède, et a levé une partie de ce pays et de la Norwège; mais il ne paraît pas non plus que ces pays aient produit des géographes, ni des topographes fameux.

L'académie de Copenhague a entrepris

une carte géométrique du Danemark, à l'instar de celle de France; mais ces grands ouvrages sont peu avancés et ne sont pas encore publiés. On donne des éloges à l'exécution du peu de morceaux qu'on a pu en connaître.

Snellius.

Wilbrod Snellius fut le premier qui leva trigonométriquement le sol de la Hollande, sa patrie, en 1616.

Haltinga.

Deux nouvelles cartes basées, par les frères Haltinga, sur celle de Snellius furent ordonnées par les états-généraux en 1744 et 1752, et jouissent d'une estime méritée. Enfin on en dresse de nos jours une troisième demi-topographique sur l'échelle de Cassini et de Ferraris, c'est-à-dire à raison d'une ligne pour 100 toises. Il est à croire que ce grand ouvrage a été interrompu.

Zannoni.

Rizzi Zannoni leva géométriquement et publia, en 1772, une carte de la Pologne en 24 feuilles. Il en existait une autre à grands points et fort belle, gravée par les soins du roi Stanislas. Les cuivres s'en sont égarés, et l'on n'en a conservé que des lambeaux.

Le même Zannoni a publié une carte du cours du Danube en une feuille, et de la

Turquie d'Europe en trois feuilles fort-estimées. La guerre entre les Russes et les Turcs, entre ceux-ci et les Autrichiens, a mis d'ailleurs en lumière plusieurs bonnes cartes de la mer Noire, de la Crimée, de la Moldavie, de la Dalmatie, de la Morée, par des artistes renommés.

SCHMETTAU.

Le colonel prussien Schmettau a publié, en 1784, en 21 feuilles, une carte du duché de Mecklembourg, excellente pour les détails. Le gouvernement prussien s'est opposé jusqu'ici, à ce que des cartes particulières de son pays pussent circuler dans le commerce.

Cartes générales et particulières de la France.

CASSINI.

César Cassini de Thuri, de l'académie des sciences, a immortalisé son nom par la belle carte demi-topographique de la France en 180 feuilles, échelle de 48 pouces au degré, soit d'une ligne pour 100 toises. Cette carte coûtait, avant la révolution, 600 fr.; chaque feuille séparée se vendait 4 fr. Elle a été réduite en 24 feuilles par l'ingénieur Capitaine, au dépôt de la guerre à Paris (1).

---

(1) Les détails du réseau trigonométrique dans la carte de Cassini sont suspects d'inexactitude dans plusieurs parties, et l'expression des reliefs y est généra-

BELLEYME.

Carte de la France divisée en 102 départemens, composant la république française de 1798, en 4 feuilles et 2 supplémens. La même réduite en 1 feuille. La même servant pour les postes, publiée en l'an XI.

VILLARET.

Carte des limites de la France et de la Savoie, levée sous la direction de MM. Bourcet et Foncet en 1760, gravée par de la Haie, en 14 feuilles, dressées avec autant de soin que d'intelligence.

---

lement très-inférieure à celle des cartes dressées postérieurement. Le mémorial topographique (N.° 3 topographie) nous apprend que les points fondamentaux de cette carte furent déterminés par les astronomes Cassini et Maraldi avec une précision surprenante, puisque l'erreur absolue, résultant des triangles de la méridienne, ne fut que de 11 pieds.

Mais lorsqu'on en vint aux triangles secondaires et aux détails topographiques, la faiblesse et les embarras du gouvernement l'empêchant de fournir les fonds bilancés pour cet objet, l'entreprise allait être suspendue indéfiniment, lorsqu'une société s'offrit à y pourvoir. Mais elle-même ne tarda pas à éprouver gêne et impuissance. L'inexactitude dans les payemens en occasionna de fort-grandes dans le travail, et plusieurs feuilles négligemment levées, ayant été acceptées au lieu d'être mises au rebut, nuisirent à la réputation de ce superbe ouvrage. Il paraît que la principale erreur se trouva sur les frontières du Piémont, ce qui avait fait croire, dans un temps, que le gouvernement français y avait peut-être donné une approbation tacite.

GARIPUY.

Carte du canal de Languedoc en 22 feuilles, 1774.

VERNIQUET.

Plan de Paris, levé géométriquement par ordre du gouvernement, terminé en l'an IV, réduit à demi-ligne par toise, 72 feuilles.

Par les ingénieurs géographes.

Carte topographique des environs de Versailles, dite *carte des chasses*, en 12 feuilles; on la considère comme un chef-d'œuvre d'exécution et un excellent modèle pour se former au dessin topographique. La famille Berthier a dirigé ce bel ouvrage.

Cartes générales d'Italie, particulièrement de Piémont et des pays limitrophes.

DANVILLE et CASSINI.

Tout ce qui vient de Danville et de Cassini, est toujours mis au premier rang des bonnes cartes; il existe du premier un théâtre de la guerre en Italie, en 4 feuilles, publié en 1763; de Cassini, une carte générale d'Italie en 15 feuilles.

Il n'a pas été difficile à d'autres géographes, marchant sur les traces de ces deux guides illustres, de faire de beaux ouvrages, en les mettant à contribution.

Heyman et Zannoni.

Heyman, en 1799, et Zannoni, en 1802, ont publié des cartes générales d'Italie, d'un usage commode. Le premier a placé dans la sienne, qui est en 4 feuilles, les routes et les relais de bien de postes; le second a fait de la sienne, en 2 feuilles, un chef-d'œuvre de clarté, exprimant les grands reliefs de la manière la plus démonstrative et la plus ingénieuse. Le même Zannoni a dressé sur de grands points, les cartes des deux Siciles, lesquelles ne sont publiées qu'en partie; l'échelle en est d'une ligne pour 100 toises, et la surface de 60 feuilles. Il a dressé de même la carte du Padouan en 4 feuilles; la carte demi-topographique des stations militaires, navigations et postes du royaume d'Italie en 4 feuilles, de 1808, et la carte administrative du même royaume en 5 feuilles, publiée en 1813; toutes deux ordonnées par le gouvernement italien, sont d'une exécution précieuse et d'un usage très-commode.

Boscovich.

Le père Boscovich, savant jésuite, mort à Milan en 1787, dressa une carte estimée des états de l'Église, en 3 feuilles.

De Fer et Placide.

De Fer et le père Placide Augustin De chaussé dressèrent l'un et l'autre de bonnes cartes du cours du Pô sur de grands points.

Le premier mit la sienne à l'usage des armées du prince Eugène, et la rendit tout-à-fait militaire; la seconde, mal gravée et de peu d'apparence, a servi de guide à des géographes plus modernes et moins modestes que le bon moine Placide.

BORGONIO.

L'ingénieur Borgonio, attaché au service de la cour de Savoie pendant la minorité de Victor Amédée II, publia, en 1683, une carte chorographique, c'est-à-dire demi-topographique, plusieurs fois retouchée, augmentée des nouvelles acquisitions des rois de Sardaigne et des travaux de leur bureau topographique. » Cet ouvrage (dit le mémorial » n.° 3) est la première topographie militaire qui ait mérité ce nom. Les routes » et les sentiers y sont bien détaillés dans » leurs sinuosités; les montagnes, si difficiles » à peindre quand elles sont coupées de » bancs de rochers et d'abîmes, *sont mal* » *dessinées;* mais sauf le défaut inhérent » aux chaînes représentées *à la cavalière*, » elles se rattachent convenablement selon » leur hauteur respective. Les versans se » fondent en formant assez distinctement » les grands et les petits bassins, de manière que l'œil embrasse, avec facilité, cette masse énorme de monts accumulés les uns sur les autres avec leurs » contreforts et leurs rameaux; il suit aisément aussi les eaux qui y prennent leurs

» sources, et qui plus ou moins rapides et
» abondantes se précipitent en coulant vers
» la plaine. Il voit enfin comment on peut
» aborder, par où l'on peut franchir cette
» barrière que la nature semble avoir voulu
» rendre insurmontable ».

L'auteur de ce jugement (élégamment exprimé), après avoir dit que les montagnes sont *mal dessinées dans le Borgonio*, semble prendre à tâche de prouver qu'elles sont mieux exprimées que dans la plupart des autres cartes, puisqu'une touche libre et ingénieuse laisse évaluer leurs différens degrés de hauteur, leurs enchaînemens, leurs rameaux, leurs contreforts, les bassins et les vallées qui se forment entr'elles. Il est donc évident que la gravure de cette carte, trop heurtée, quelquefois négligée, et qui n'a rien de moëlleux, a pu seule lui attirer quelques reproches mérités.

DURY.

Dury a regravé la carte de Borgonio à Londres, sur la même échelle, en 1772 ; son burin est plus flatteur, et ses ornemens sont de moins mauvais goût; mais on lui reproche d'y avoir mêlé de l'idéal, et l'on a toujours fait de cette copie beaucoup moins de cas que du modèle.

DECAROLI.

L'ingénieur Decaroli a fait, en 17 . ., une réduction de la carte des états du roi de

Sardaigne, par Borgonio; elle n'est pas sans quelque mérite, quoique la gravure en soit extrêmement mauvaise.

Chafrion.

On fait remonter la carte de la Ligurie, par Chafrion, à la même époque où Borgonio publia son premier essai, soit carte de *Madame Royale;* mais outre que dans le principe elle lui fut inférieure, elle n'a jamais été retouchée depuis. On est allé jusqu'à croire que la politique du gouvernement Gênois n'avait pas permis qu'on y ajoutât plus de détails, dans la crainte que ces détails ne favorisassent les entreprises des peuples voisins; ce qui ne les a pas empêchés d'ensanglanter à plusieurs reprises ces âpres rochers (1).

Bourcet.

Les mêmes principes ont retenu longtemps dans l'ombre la carte militaire des alpes par Bourcet, et qui sert de développement aux mémoires de cet officier-général dont on a fait ailleurs un juste éloge. Elle

(1) Nul pays n'a plus de besoin d'être soigneusement levé et figuré que le duché de Gênes, dont les armées autrichiennes et françaises se sont disputé, pendant tant d'années, les moindres détours par des combats opiniâtres, et jusqu'ici mieux connus par elles que par son possesseur actuel.

est en tout digne de ce livre et de son auteur (1).

WEISS et MALLET.

Le capitaine Weiss depuis peu d'années a publié une carte précieuse de la Suisse, sa patrie, en 4 feuilles, échelle de 3/4 de ligne pour 100 toises. Il en a publié la réduction sur une feuille unique, laquelle tient lieu de carte routière et hydrographique.

Mallet a publié la Suisse Romande ou Pays de Vaud, en 4 feuilles, sur l'échelle de Cassini, c'est-à-dire une ligne pour 100 toises.

BACLER D'ALBE.

Bacler' d'Albe' avait entrepris les cartes demi-topographiques des premiers champs de bataille de Bonaparte en Lombardie et en Allemagne, en 50 feuilles; plusieurs de ses cuivres lui furent enlevés par un parti

---

(1) On a loué Bourcet d'avoir devancé les topographes de son siècle dans la manière de dessiner à vue d'oiseau les chaînes des hauteurs et les vallées correspondantes, de manière à ce qu'une intelligence commune en suit sans embarras les détours, et de n'avoir pas dédaigné les moyens qu'offrait autrefois la perspective à *la cavalière* pour exprimer les pics et les crêtes dominantes. C'est une pratique qui lui est commune avec l'ingénieur Borgonio, nos plus anciens topographes piémontais, et les fameux paysans du Tyrol.

La carte des Alpes, par Bourcet, jointe à ses mémoires, n'est qu'une réduction sur une fort-petite échelle.

autrichien dans la vallée d'Aoste. Ce qu'il en reste, fait regretter les feuilles perdues.

DABROWSCHI.

Le général Dabrowschi a dressé une carte militaire de la Toscane et de la principauté de Lucques, gravée par Bordiga sur une grande échelle. Ce morceau est un chef-d'œuvre d'expression, et doit être considéré comme un modèle de dessin et de gravure en ce genre.

RAYMOND.

L'ingénieur Raymond a dessiné et gravé une carte minéralogique de Savoie, qui doit compter parmi les bons morceaux de demi-topographie, utiles pour les usages de la guerre, comme pour l'histoire naturelle et les mines.

DARÇON.

Il existe du célèbre chef du génie français, Darçon, une carte des frontières depuis Genève jusqu'au duché des Deux-Ponts, qu'on dit être un chef-d'œuvre dans son genre pour l'exactitude, pour l'exécution, pour le coloris même qui s'y trouve adapté, et que les couleurs de convention n'empêchent pas de ressembler singulièrement à la nature.

ZACH.

Le lieutenant-général baron de Zach,

quartier-maître-général de l'armée autrichienne en Italie, a fait lever astronomiquement et trigonométriquement l'état ci-devant Vénitien, gravé par Bénédicti, et publié par les soins du baron de Lichteinstein. Ce morceau présente des détails infinis, mais rendus avec moins de clarté et d'expression, que ceux dont on vient de parler.

Ce dernier article, ainsi que les 3 précédens, et la carte des chasses se rapprochent beaucoup plus par les détails et le fini des plans topographiques, que des cartes indiquées ci-devant.

Quatrième porte-feuille composé de plans de forteresses, de champs de batailles et de positions militaires.

» Le goût pour la topographie, dit le
» Mémorial topographique et militaire N.° 3,
» pag. 70, était particulier à la maison de
» Savoie; il existe des plans du règne de
» Victor Amédée II qui sont remarquables
» par la grâce du dessin, la vérité des dé-
» tails et l'exécution de l'ensemble. Charles
» Emmanuel III suivit, à cet égard, l'exem-
» ple de son père; ses campagnes avec ou
» contre les Français, sont dessinées et
» lavées presque avec le fini et le velouté
» de la miniature; il n'y a pas en Europe
» un gouvernement qui ait autant fait tra-
» vailler sur la topographie de son terri-
» toire, que celui du Piémont: limites,
» routes, navigation, détails d'économie ru-
» rale, cartes militaires, fortifications, tout

» a été traité avec un soin, on peut dire
» même, avec un luxe dont les princes
» les plus magnifiques n'ont jamais approché».

L'ingénieur géographe, conservateur des cartes manuscrites du dépôt de la guerre à Paris, auteur de l'article qu'on vient de transcrire, aurait pu ajouter à ces aveux, que l'enlèvement du magnifique amas des cartes de Turin a produit en France, et surtout en Italie, une vraie révolution dans l'art du dessin militaire. Rien n'est plus aisé que de reconnaître dans les cartes de Bacler d'Albe, dans celles d'Étrurie et des mines de Savoie, notre manière d'exprimer les reliefs des plus hautes montagnes, si différente de celle de Cassini.

Le 4.e porte-feuille qui doit compléter la collection qu'on se propose de former, renfermera des plans manuscrits purement topographiques, tels que les positions reconnues propres à défendre les passages des alpes et de l'apennin en Savoie, dans le comté de Nice et dans la Ligurie, les camps, les champs de batailles, les forteresses mêmes que le malheur des temps a fait disparaître dans ce pays, sans qu'elles aient pu remplir une seule fois leur destination.

PLANS de la bataille de Turin,
de la bataille de Stafarde,
de la bataille de Marsaglia,
du siège de Pignerol,
du siège de Nice,
du siège de Montmeillan,

PLANS de la bataille de Parme,
de la bataille de Guastalla,
de la bataille de Campo-Santo,
du siège de Coni,
de la bataille de l'Olmo,
de l'affaire de Pierre-longe,
de l'affaire de Montalban,
de la bataille de Bassignana,
de la surprise d'Asti,
de la délivrance d'Alexandrie,
du passage du Tidon,
de la bataille de l'Assiette,
du siège de Gênes,
de la ligne entre Roya et Nervia,
des marches et des camps intermédiaires.

La plupart de ces plans se trouvent dans le superbe recueil manuscrit intitulé, *Disegni*, *Piani*, etc., *per l'istoria militare*, etc. Les autres ne sauraient être difficiles à se procurer en Piémont ou devraient être levés sur place et rétablis sur les mémoires du temps. Il en serait de même des détails de la guerre soutenue dans ce pays depuis 1792 jusqu'à 1797, et de celle des Austro-Russes contre les Français depuis l'expulsion de la maison royale en 1798.

Il est inutile d'ajouter que les plans des forteresses, des positions et des camps, qui peuvent devenir adverses, ne nous sont pas moins utiles à recueillir dans le porte-feuille dont il s'agit.

La plupart sont gravés et faciles à rassembler à peu de frais.

TITRE 3.e

SIÈGE ET DÉLIVRANCE DE TURIN

EN 1706.

Aucun fait de guerre, rapporté par les historiens de l'antiquité et des temps modernes, n'entraîna de plus grands résultats, et ne laissa de plus glorieux souvenirs que la défense de Turin, assiégé par les Français en 1706, et sa délivrance par l'armée impériale, jointe aux troupes du duc de Savoie.

On trouve dans ce monument historique tout ce qui peut honorer un peuple à ses propres yeux, le rendre intéressant aux nations étrangères, et lui mériter l'estime même de ses ennemis; c'est-à-dire un grand courage, une admirable constance, une foi simple et vive à la protection du ciel (1), et le dévouement le plus entier au souverain et à la patrie. On y voit un prince, objet de l'amour et de la confiance de ses

(1) On ne cessa pendant le siège de Turin de faire dans les églises toutes sortes d'exercices de piété. Le S. Sacrement y restait exposé pendant les assauts, et l'on y donnait la bénédiction tous les jours. Au milieu d'un concours nombreux, quoiqu'on n'y fût pas plus qu'ailleurs à l'abri des bombes, on y célébrait tous les lundis un service funèbre pour les militaires et les citoyens morts au lit d'honneur.

Antonio Tarizzo, ragguaglio storico ec.

sujets, donnant aux plus braves l'exemple de la bravoure, inépuisable en ressources, et dont la sagesse précoce assure à ses sujets l'appui d'un allié rempli de loyauté et de franchise. On ne se plaisait point alors à nourrir des sentimens de méfiance contre les seuls amis, dont on pût attendre quelque secours.

Motifs de l'aversion de Louis XIV contre le duc de Savoie.

Victor Amédée, duc de Savoie, avait encouru l'inimitié de Louis XIV par son caractère indépendant; il avait refusé constamment de subir le joug de ce monarque superbe, plein de magnanimité, mais aveuglé par la fortune, trompé par ses flatteurs au point de croire que les puissances de second et troisième ordre étaient vassalles de sa couronne, que leur devoir était de se sacrifier pour lui sans intérêt et sans retour vers elles-mêmes. Victor, encore adolescent, avait déconcerté les intrigues de la cour de France, tendant à lui faire abandonner ses états héréditaires pour la couronne de Portugal. Il avait éludé les injonctions hautaines du grand roi, en épargnant aux religionnaires de ses états les persécutions de ceux des Cevennes. Sommé impérieusement aux portes de son palais par l'armée de Catinat de se déclarer pour les Bourbons, il s'était jeté sans balancer dans les bras de l'Autriche, et les destructions de Nice,

de Montmeillan, d'Aveillane, les défaites de Stafarda et de Marsaglia, la dévastation de son pays pendant 6 ans, ne lui avaient fait perdre ni la confiance de ses sujets, ni l'estime des puissances étrangères, et ne l'avaient pas empêché de recueillir personnellement de grands avantages du traité de paix qui mit fin à cette guerre cruelle.

Dans la suite allié de la France, il avait également rompu avec elle et embrassé à ses périls et risques le parti des coalisés, après le sanglant outrage reçu par un contingent de ses troupes que le duc de Vendôme eut ordre de désarmer sur les bords de l'Oglio, en 1702.

Mais Louis XIV surtout n'avait plus mis de bornes à sa haine, lorsqu'à son tour trahi par la fortune, et s'étant aperçu trop tard de la faute qu'il avait commise en se brouillant avec le duc de Savoie, il lui fit directement des ouvertures de reconciliation, et qu'il trouva ce prince inébranlable dans le parti qu'il avait embrassé; dès-lors il ne songea plus qu'à la vengeance (1).

Situation du duc de Savoie au commencement de la campagne de 1706.

On juge bien que Victor Amédée ne manqua pas de communiquer à ses alliés

---

(1) Voyez mémoires historiques sur la maison royale de Savoie etc.

les propositions qu'il venait de recevoir, et que son crédit près d'eux dut s'en accroître.

Sa position n'était pas moins des plus fâcheuses. Nice et la Savoie étaient perdus pour lui; la plupart des places fortes du Piémont avaient succombé, et leurs garnisons prisonnières de guerre, réduisaient son armée à n'être plus qu'un débris.

Turin presque seul lui restait avec tous les inconvéniens d'une résidence souveraine, d'une ville populeuse et magnifique, à défendre contre un ennemi très-supérieur en forces, dont les armées avaient hiverné dans son pays, et l'épuisaient chaque jour davantage (1); mais le jeune duc avait un grand courage, il possédait le cœur de ses sujets et l'estime de ses alliés, conduits alors dans les champs de la gloire par un héros de sa famille.

Premier mouvement du duc de la Feuillade. Éclipse de soleil le 12 mai.

Tel était l'état des choses, lorsque le duc de la Feuillade (2), commandant les

(1) Les Français avaient formé aux dépens de ce pays, pendant l'hiver, d'énormes magasins de grain et de farine à Suse et à Crescentin; ils avaient établi un parc d'artillerie de siège à Chivas avec un grand amas de munitions.

Quinci, histoire militaire etc.

(2) Louis d'Aubusson, duc de la Feuillade, depuis maréchal de France, l'homme le plus aimable et le plus

troupes françaises en Piémont, les rassembla le 12 mai auprès de Chivas au nombre de 68 bataillons, et de 80 escadrons, et vint le même jour camper à la Vénerie (1).

Ce jour fut marqué par un phénomène très-rare, une éclipse presqu'entière de soleil (2). Les Français purent croire que l'astre de leur roi était au moment de pâlir (3). Ses ennemis en tirèrent un heureux augure; ce qui portait atteinte à la confiance des uns, dut ranimer celle des autres (4), dans

---

brillant de son temps, était gendre du ministre Chamillard; il passait pour être moins général, que courtisan, et sa conduite au siège de Turin accrédita cette opinion. On le supposait amoureux de la duchesse de Bourgogne; ce qui fournit matière à la fable absurde de son intelligence avec le duc de Savoie. Plusieurs officiers de son armée le crurent. Les Français à qui leur brillante valeur persuade qu'ils sont invincibles, aimaient mieux dès-lors attribuer leurs défaites à la trahison qu'à la médiocrité de leurs généraux ou à d'autres causes non moins communes.

(1) A la suite de cette armée marchaient pour le siège 6 compagnies de bombardiers, autant d'ouvriers, 600 canonniers, 600 mineurs. Le premier fonds d'artillerie était de 108 pièces de canon de gros calibre et de 50 mortiers. Il s'accrut considérablement dans le cours du siège.

(2) Dans l'horison obscurci, dit une relation piémontaise, brilla seule la constellation du Torp, symbole antique da la ville de Turin.

Tarizzo.

(3) On sait que le soleil était la devise de Louis XIV.

(4) La levée du siège de Barcelonne par les Français dont on reçut la nouvelle quelques jours après, et

un temps où les physiciens étaient aussi rares que les esprits forts; mais ce jour d'étonnement fut bientôt remplacé par les premiers travaux du siège.

Mesures prises pour la défense de Turin.

Depuis plusieurs mois, Victor Amédée faisait travailler sans relâche à perfectionner les fortifications de sa capitale. Il y faisait ajouter tous les ouvrages qui pouvaient en prolonger la défense. Les principaux furent:

Un grand ouvrage à corne entre la citadelle et la Doire pour battre toute la val d'*Occa*, et auquel s'attachait un fort retranchement avec des redoutes, tenant à couvert jusqu'à la rivière le *faubourg du Ballon*, les moulins de la ville et les fabriques de salpêtre. Le même faubourg était défendu par deux têtes de pont, avec des fossés profonds et des chemins couverts.

Du côté opposé, la plaine de *Vanquiglia* entre la citadelle et le Pô avait été mise en défense par 4 grandes redoutes formant de l'une à l'autre des feux croisés. Le faubourg de Pô avait été enveloppé d'un ouvrage à couronne de 3 bastions, avec un fossé large et profond, et un chemin couvert muni

---

qui avait eu lieu le même jour 12 mai, parut aussi d'un heureux augure, et occasionna des feux de réjouissance à Turin.

d'un triple rang de palissades; il avait été lié par d'autres pièces de fortifications à la butte des capucins. Quatre des mamelons de la colline plus élevés que cette butte, et qui se dominaient les uns les autres, avaient été garnis de fortins hors d'insulte, (1) liés ensemble par des communications retranchées et renforcées par des redoutes extérieures par tout où la nature du terrain pouvait l'exiger (2). Quant à la citadelle, rien n'avait été épargné pour la mettre dans l'état de défense le plus valide. Les contregardes au devant de chaque bastion et de chaque demi-lune avaient été fort relevées, et sur leurs angles saillans on avait construit des flêches dont chacune avait sa communication; le tout enveloppé d'un avant glacis et d'un avant chemin couvert(3). Tous ces ouvrages extérieurs étaient

---

(1) Le plus élevé de ces forts portait le nom *de fort d'Airasca*; il était muni de bastions et d'une double tenaille.

Tarizzo.

(2) Le duc de Savoie convaincu de l'importance, dont il était pour lui de rester maître du cours du Pô et du chemin qui borde la droite de ce fleuve, avait fortifié le château et le pont de Montcalier, et les avait garnis de quatre bataillons; il avait placé plusieurs batteries le long du chemin qui de ce côté sert d'avenue à Turin, et dans la pente occidentale de la colline il s'en trouvait une entr'autres de 26 pièces de canon.

(3) Plusieurs de ces ouvrages ne furent achevés que

munis d'un rang ou deux de palissades ; les arbres et les maisons de campagne qui pouvaient servir d'abri à l'ennemi avaient été abattus à plus d'une portée de canon des points les plus avancés de la place. Cette immensité d'ouvrages avait été dirigée par un homme rare, habile, zélé et fécond en ressources, l'avocat Bertola qui dirigea depuis, dans tous leurs détails, les travaux du siège, et n'y fit pas moins admirer son activité, son intrépidité, sa présence d'esprit que ses talens (1).

Tous ces changemens opérés, en si peu de temps, aux défenses de Turin avaient rendu l'aspect de cette ville si différent de ce qu'il était jadis, que les Français qui l'avaient reconnue l'automne précédent ne pouvaient en croire leurs yeux; ils avaient pu se procurer un plan exact de ses fortifications et même de ses contre-mines, et leur chef de génie Paré avait réglé, sur cette donnée, le plan des attaques. Paré n'existait

---

pendant le cours du siège et sous le feu de l'ennemi. Il en fut de même des contre-mines poussées sous la plupart des ouvrages extérieurs, et jusque sous l'avant-glacis.

Journal du siège, Tarizzo et Quinci.

(1) Bertola joignait la modestie à tant d'autres qualités; le duc de Savoie le créa son premier ingénieur; mais il refusa un grade militaire que ce prince voulait y joindre. Il fut assisté pendant le siège par 14 ingénieurs allemands, savoyards ou piémontais, et 20 élèves.

plus (1), et l'on ne savait comment faire cadrer ses vues à un ordre de choses si nouveau.

Un pareil mécompte aurait déconcerté, peut-être, un général moins présomptueux et moins léger que M. de la Feuillade ; il n'y trouva rien qui pût l'embarrasser (2).

Après avoir perfectionné, autant que la brièveté du temps pouvait le lui permettre, l'enceinte de sa capitale, le duc de Savoie, pour donner encore mieux le change à son adversaire, avait fait changer dans les souterrains tout ce qui était susceptible de l'être ; mais surtout il n'avait rien épargné pour former à Turin de grands amas de vivres, d'armes et de poudre ; et il y avait fait entrer autant d'artillèrie qu'il avait pu s'en procurer. La municipalité de son côté avait mis toute sa sollicitude à pourvoir la ville de ce que pouvaient exiger, pendant un long siège, les besoins d'une population nombreuse. On ne pouvait faire mieux pour se préparer à une lutte désespérée, et l'on

---

(1) Paré avait été tué au siège de Barcelonne ; son successeur, comme ingénieur en chef, se nommait *Tardif*.

Quinci.

(2) On sait que Vauban, dès-lors maréchal de France, offrit à Louis XIV de se rendre comme volontaire au siège de Turin, afin d'aider de ses conseils et de son expérience M.r de la Feuillade, et que celui-ci refusant, répondit qu'il se chargeait de prendre Turin *à la Coéhorn*.

peut assurer que Turin aurait succombé avant l'arrivée du secours, si la moindre de ces précautions avait été omise; si les dispositions morales surtout qui donnèrent tant de force à tout le reste s'étaient un moment relâchées.

Les troupes dont se composait la garnison (1) de la ville étaient 13 régimens piémontais peu complets, 6 régimens de troupes impériales moins complets encore (2), et 8 bataillons de milice. La cavalerie du duc de Savoie était principalement composée de ses gardes-du-corps et de ses dragons. La cavalerie impériale, de 2 régimens de hussards et de grosse cavalerie en partie démontée; elle campait à Montcalier, à Colegno et dans

---

(1) Régimens	Colonels
des Gardes	Baron de S.t Remi.
de Savoie	M.r de Corbo.
de Monferrat . . .	Comte de la Rocca.
de Piémont	Marquis d'Entrèves.
de Saluces	Commandeur Velati.
de Fusilliers . . .	Chevalier Mélasso.
Schoulembourg . . .	Baron de Schoulembourg.
Maffei	Comte Vianzin.
S.t Nazar	Comte de S.t Nazar.
La Trinité	C.te Costa de la Trinité.
Cortanze	Marquis de Cortanze.
Meyrol	Marquis de Meyrol.
Des Portes	Marquis des Portes.

(2) Ce qui pouvait former en tout 10,000 hommes, y compris un détachement de 600 cavaliers.

Tarizzo.

les environs de Turin. L'artillerie avait pour chef le lieutenant-général comte Joseph Marie Solar de la Marguerite; elle se composait d'excellens officiers formés dans les sièges précédens et particulièrement dans celui de Verrue, et par dessus les artilleurs, bombardiers et mineurs ordinaires, d'environ 1000 hommes, cavaliers démontés allemands et piémontais, et volontaires levés dans les régimens d'infanterie ou dans la milice urbaine.

Victor Amédée nomma commandant-général de la ville le marquis de Carail (1), seigneur très-aimé du peuple de Turin, et qui avait fait preuve de vertus et de talens militaires dans la défense du château de Nice. Il confia le commandement de la citadelle au comte de la Roche d'Alery, fameux par la défense de Verrue (2). Au dessus de l'un et de l'autre était le géné-

(1) Ange Charles Maurice Isnard de Castello, marquis de Carail, depuis lieutenant-général, gouverneur de la citadelle de Turin et chevalier de l'Annonciade.

(2) Le comte Pierre de la Roche d'Alery, savoyard, commandant la place de Verrue, avait vu échouer, pendant 5 mois, aux pieds des remparts de cette place, tous les efforts du duc de Vendôme. Quand sa forteresse ne fut plus qu'un monceau de ruines, et que ses munitions furent entièrement épuisées, au lieu de se rendre à discrétion, il passa le Pô avec toute sa garnison, et vint rejoindre le duc de Savoie au camp de Crescentin. Il fut dans la suite lieutenant-maréchal et chevalier de l'Annonciade.

ral comte Dhaun (1), chef des troupes impériales, lequel par sa haute réputation militaire, par sa prudence et par les marques de considération qu'il donnait aux naturels du pays avait mérité leur affection et leur confiance. Le public applaudit à ces choix. Le commandant-général commença par établir dans la ville assiégée un ordre parfait relativement à la circonstance présente ; il compléta les approvisionnemens de toute espèce, les réservant pour le temps où la place serait entièrement investie, ce qu'on devait craindre de voir arriver d'un jour à l'autre. Il organisa la garde civique, et en forma 8 bataillons, dont on a parlé plus haut (2); il fixa leurs

---

(1) Le comte Virrico Dhaun, lieutenant-général au service de l'empereur, fut le plus souvent employé dans les armées du prince Eugène, lequel faisait de ses talens et de son caractère un cas particulier. Il fut depuis maréchal, vice-roi de Naples et gouverneur du Milanais.

(2) Ces bataillons de milice urbaine avaient pour chef le comte Joseph Provana, inspecteur-général.

Les chefs de bataillons avec rang de colonels ou de lieutenans-colonels étaient :

Le comte Morozzo,
Le comte de Quart,
Le comte de Cumiana,
Le comte Carretto,
Le marquis Morozzo,
Le comte Ferraris,
Le chevalier Nicolis,
Le comte de Castelvecchio,

Les bataillons de milice urbaine, pendant le siège,

points de rassemblemens où ils devaient accourir au son du tocsin. Il ordonna que les rues fussent dépavées et qu'elles fussent éclairées la nuit; qu'au sommet de chaque clocher fussent placés des hommes intelligens, observant ce qui se passait dans la campagne, en avertissant la ville par des signaux convenus.

Il voulut que dans chaque maison fussent mis en réserve de grandes jarres remplies d'eau; qu'enfin dans chaque quartier, une personne notable veillât sur les incendies, ayant pour cet effet à sa disposition un grand nombre de charpentiers. L'usage des pompes à feu étant alors inconnu, on ne pouvait mieux faire, pour préserver les habitans désarmés des plus terribles calamités d'un siège.

Lignes d'investissement de Turin par les Français.

Pendant que tant de mesures sages étaient prises pour défendre Turin, les Français s'occupaient à investir cette place; leur ligne de circonvallation, décrivant un vaste demi-cercle, appuyait sa droite au Pô près du Valentin, et sa gauche à la Sture près

---

eurent principalement la garde des bastions menacés. Les portes de Turin ne furent jamais fermées; elles furent seulement fortement gardées.

Tarizzo, journal du siège.

du vieux Parc, traversant la Doire sous le château de Lucento, où ils avaient jeté un pont (1); elle se formait d'un parapet palissadé de 4 pieds de haut, avec un large fossé généralement profond de 4 ou 5 pieds, et rempli d'eau ou de boue; 8000 travailleurs furent employés à ces ouvrages pendant 13 jours.

Le duc de Savoie n'avait pas manqué une occasion de traverser et retarder ces travaux des assiégeans autant qu'il l'avait pu par des attaques vives et imprévues (2).

Ouverture de la tranchée.

La tranchée, dit le marquis de Quinci, fut ouverte dans la nuit du 2 au 3 juin par 10 bataillons, 17 compagnies de grenadiers et 800 chevaux, soutenant les travailleurs (3). On ne put guère les interrompre que par quelques coups de canon. Les patrouilles et les gardes avancées piémontaises se retirèrent au pied du glacis de

---

(1) Ils avaient jeté, comme on l'a vu, deux autres ponts à Pianezze.

Journal du siège.

(2) Les principales avaient eu lieu le 13, le 19 et le 24.

(3) Le journal anonyme du siège de Turin, attribué au général comte de la Marguerite, assure que la tranchée avait été ouverte le 26 mai, au lieu de la nuit du 2 au 3 juin, comme le disent les relations françaises.

Quinci.

l'avant chemin couvert de la citadelle. On doutait encore du point sur lequel devait se diriger l'attaque, et l'on avait cru qu'elle menaçait la porte Susine, peut-être celle du Pô; mais l'ennemi ne tarda pas à mettre ses desseins à découvert, et l'on vit qu'il en voulait au poligone, couvrant la porte de secours (1).

Ils établirent de ce côté leurs batteries, ainsi que plusieurs redoutes, et poussèrent des boyaux jusqu'à la portée du fusil de la place, malgré la mitraille, partant des flêches établies, comme on l'a dit plus haut, aux angles saillans des contre-gardes (2). Le duc répondit à ces démonstrations, en faisant ouvrir plusieurs des embrasures du même côté dans les bastions, dans la demi-lune et dans tous les ouvrages avancés; renforça les troupes qui composaient la garnison de la place.

Un parlementaire se présente à Turin au nom de M.r de la Feuillade.

Tous les préparatifs de part et d'autre étant achevés, les batteries construites et

---

(1) Dès-lors on travailla dans la citadelle à une coupure parallèle au front d'attaque, et qui tenait du bastion de S.t Maurice à celui de S.t Lazare.

(2) Ces ouvrages en terre et en fascinage n'avaient été terminés que depuis le commencement du siège, et furent de la plus grande utilité

Journal du siège.

même éprouvées (1), un parlementaire se présenta au nom de M.r de la Feuillade (2), annonçant que le roi, son maître, en lui prescrivant de poursuivre à toute outrance le siège de Turin, lui donnait l'ordre de s'informer où se trouvait dans la ville le quartier de S. A. R., afin que son palais fût respecté par les bombes; S. M. offrait en même temps des passeports aux princesses pour qu'elles pussent se retirer de la place pendant la durée du siège. Victor répondit qu'il était reconnaissant des égards du roi, et de ses offres généreuses; mais que jusqu'à la levée du siège son quartier serait par tout, où sa présence pourrait être nécessaire; que quant aux princesses, une

---

(1) L'artillerie dans la citadelle consistait en 9 pièces sur chacune des faces des bastions de S.t Maurice et du Béat Ange; 15 pièces à chaque face des deux contre-gardes, un nombre proportionné à la demi-lune, sans parler de celles placées à la contre-garde du bastion de S.t Lazare, regardant le front d'attaque, et sur les flancs de la courtine.

Journal du siège.

(2) C'était M.r de *Marianne*, maréchal-général des-logis de la cavalerie française. Le duc de Savoie envoya, pour le recevoir, un adjudant-général de l'empereur, et ne voulut l'admettre qu'en présence d'un grand nombre d'officiers de l'armée autrichienne. Depuis le désarmement de ses troupes sur le Mincio, il avait coutume de dire, en parlant des Français,

Timeo Danaos, et dona ferentes.

Histoire du prince Eugène en Italie.

des portes de la ville restant à sa disposition, elles quitteraient Turin quand bon leur semblerait (1).

Dès-lors le feu commença avec la plus grande vivacité; du 9 au 10 il devint terrible. Les batteries françaises vomirent un déluge de bombes sur l'extérieur et dans l'intérieur de la citadelle, où le logement du gouverneur et les casernes furent embrasées; plusieurs maisons de la ville le furent aussi. Ces globes homicides qui paraissaient tomber du ciel, portant avec eux l'incendie et la dévastation, répandirent l'effroi parmi les habitans, dont la plupart abandonnèrent les quartiers exposés pour se retirer derrière le château, et le prince offrit dans ses palais un abri à tous ceux qui voudraient y mettre en sûreté eux et leurs effets.

Du 12 au 16 eurent lieu plusieurs sorties contre les assiégeans dans lesquelles grand nombre d'entr'eux furent pris ou tués (2).

---

(1) Ce message de M.r de la Feuillade eut lieu le 8 juin.

(2) Dans la seconde de ces sorties ils surprirent les Français endormis; les poursuivirent jusqu'à leur seconde parallèle; leur tuèrent beaucoup de monde, et ne perdirent personne.

Journal du siège.

Le duc de Savoie embarque sa famille pour Quérasco, et sort lui-même de Turin pour tenir la campagne. Ses motifs.

Mais le duc de Savoie apprenant qu'il était arrivé à M.r de la Feuillade des renforts très-considérables, et que ce général se disposait à lui fermer la porte de Pô, jugea qu'il était temps de faire partir les princesses et les autres personnes, dont la présence à Turin n'était plus pour lui qu'un sujet d'inquiétude. Des boulets rouges, tirés sur son palais depuis la rive gauche de la Doire, avaient failli à l'incendier, et lui firent juger qu'il ne fallait pas se mettre dans le cas de solliciter ces mêmes passeports qu'il avait refusé quelques jours auparavant.

Il se hâta donc d'embarquer sur le Pô, sa mère, sa femme, ses deux fils encore enfans, le marquis de Suse son fils naturel, le prince Carignan et sa famille, le Chancelier et plusieurs autres personnes âgées qu'il envoya à Quérasco, où les cours de justice avaient été placées pour le temps du siège.

Monsieur de la Feuillade avait considéré jusqu'alors Turin comme une mauvaise place à laquelle il suffirait de montrer la supériorité de ses forces pour l'amener à capituler honteusement (1). Il fallut changer

(1) Quelquefois considérant cette ville: « il ne vaut

d'opinion, et il sentit le tort qu'il avait eu de commencer le siège avant d'avoir achevé l'investissement.

Le 13 il détacha deux régimens de dragons et 10,000 hommes d'infanterie, sous le commandement du comte Destin, afin de passer le Pô à Chivas, et de s'avancer jusqu'à Chieri, en faisant le tour de la colline. Le duc de Savoie informé de ce mouvement, garnit sur le champ de troupes d'élite les fortins de la colline et prit le parti de se mettre lui-même à la tête de sa cavalerie pour tenir la campagne, afin de rendre libres, aussi long-temps qu'il le pourrait, les communications de sa capitale au déhors, et retarder ainsi les travaux du siège.

Il laissait Turin dans le meilleur état de défense, la garnison et le peuple animés du même esprit; surtout, il avait lieu de s'applaudir du choix des hommes auxquels il avait confié le commandement. C'étaient tous de vieux capitaines d'une valeur éprouvée, pleins d'estime les uns pour les autres, étrangers à tout sentiment de jalousie. Ce fut toujours le premier talent de ce prince si digne du trône, où sa constance

» pas la peine (disait-il à ses généraux) de ceindre » l'épée pour prendre une telle bicoque ». Les généraux ne le croyaient pas; mais le soldat goûtait ces fanfaronnades qui seraient devenues des oracles, si la discorde ou la lâcheté avaient prévalu un moment parmi les assiégés.

et son courage allaient bientôt l'élever, de manier à son gré l'esprit de la multitude, et d'apprécier, avec une admirable sagacité, les qualités de ceux qu'il appelait au commandement.

Il sortit de Turin le 17 juin vers le milieu du jour, accompagné des princes Amédée de Carignan, Emmanuel de Soissons et d'un groupe d'officiers supérieurs sans troupes, formant son état-major (1). Sa contenance sereine et fière rassurait le peuple entassé dans la rue de Pô pour le voir encore, et pour lire dans ses regards ce qu'il devait espérer ou craindre (2); l'encourageait par ses paroles, l'assurant qu'il ne s'éloignait de lui que pour mieux le défendre, et pour hâter l'arrivée d'un puissant secours en marche pour le délivrer.

Ces paroles pleines de force et de vérité produisirent le plus grand effet.

---

(1) Les plus considérables étaient les comtes de Sales et de Piossasco, le baron de S.t Remi, le marquis de Birague.

(2) Victor Amédée n'avait jamais cessé de rassurer le peuple par la sérénité de son maintien: le jour de la fête du *Corpus Domini* il avait voulu que la procession eût lieu comme à l'ordinaire; il accompagna dans les rues de Turin le S.t Sacrement, portant lui-même le dais, suivi de sa famille, du sénat, de la noblesse et de tous les corps.

Journal du siège, *Tarizzo.*

Il arriva de bonne heure à Montcalier, où il se mit à la tête de la cavalerie (1), ainsi que d'une élite de troupes à pied, et le même soir il alla camper à *Villastellon* entre *Santena* et *Carignan*. Ce corps volant, de moins de 4,000 hommes, était bien insuffisant sans doute pour faire tête à celui du comte Destin qui, comme on l'a vu, s'était avancé jusqu'à Quiers sans trouver aucune résistance. Cependant il réussit à retarder, jusqu'à la fin de ce mois, l'investissement de Turin du côté de la colline, et le vœu de Victor Amédée fut rempli, lorsqu'il vit M.r de la Feuillade quitter le siège avec un gros corps pour se mettre à sa poursuite.

Monsieur de la Feuillade quitte le siège; il se met à la poursuite du duc de Savoie.

Ce général ne douta pas qu'il ne lui fût aisé de se saisir de la personne de son adversaire, isolé dans la campagne avec une poignée de monde; il crut pouvoir prendre sans efforts à Quérasco les personnes de la cour qui s'y étaient refugiées. Suivant son calcul, muni de gages pareils,

(1) Les gardes-du-corps, les dragons de S. A. R., ceux de Genévois, ceux du prince Eugène, quelques escadrons de hussards autrichiens faisaient le fonds de cette cavalerie.

Journal du siège, Tarizzo.

une seule sommation devait suffire pour lui faire ouvrir les portes de Turin.

Plein de cette flatteuse idée, il annonce qu'il va entreprendre le siège de Quérasco, et part à la tête de 18 bataillons d'infanterie, de 50 escadrons et de 20 pièces de canon. Il se rend à Carmagnole et croit de là que le duc de Savoie ne peut lui échapper resserré, comme il l'est, entre son corps et celui du comte Destin; mais Victor avait pris les avances; il avait fait partir précipitamment sa famille de Quérasco, avait mis cette ville hors d'insulte, en y faisant entrer quelques troupes. Lorsque M.r de la Feuillade arriva le 25 à Brà, lui-même était campé à la Trinité entre Bene et Fossano. Ainsi le général français voyait échapper sa double proie, au moment où il se croyait sûr de la saisir. Il ne s'opiniâtra point au siège de Quérasco; après avoir ouvert la tranchée, et fait quelques autres démonstrations, il marcha sur Mondovi où les princesses et leurs enfans s'étaient retirés, en abandonnant Quérasco; ils étaient déjà loin de ce nouveau lieu de refuge. Le duc de Savoie les avait fait partir pour Gênes, où la République leur fit un accueil digne de leur naissance et de leurs malheurs (1).

Il ne restait plus aux Français qu'à en-

---

(1) Ils passèrent auparavant quelque temps à Oneille.

gager Victor Amédée dans un combat inégal, où ils pussent se prévaloir contre lui de l'énorme supériorité de leurs forces; mais ce prince était aussi loin de répondre à ces provocations, que de vouloir leur livrer des ôtages; content de faire perdre du temps à son adversaire et de l'éloigner de Turin, il l'attirait à sa poursuite, et lui échappait toujours, grace à la vélocité du petit corps de troupes qui l'accompagnait, et à la bienveillance des naturels du pays tous mus pour lui du même sentiment. Attentif aux mouvemens du général français, il pénétrait ses vues, il évitait ses pièges; il le mena de Mondovi à Savillan, de Savillan à Fossan, de Fossan à Coni, de Coni à Servasca, de Servasca à Saluces, où M.r de la Feuillade abandonna l'armée d'opération et retourna au siège de Turin. Le maréchal de camp, marquis d'Aubetère, resta chargé par lui de continuer la poursuite du duc de Savoie lequel lui avait fait perdre déjà 22 jours.

Combat près de Cavour.

Le nouveau général français faillit à signaler son début par un coup d'éclat; le 8 juillet il enveloppa le duc de Savoie près de Cavour, et fut prêt à se saisir de sa personne. Ce qui donna lieu à un des combats les plus vifs. Se voyant serré de trop près Victor ne balança point à prendre l'offensive: il fondit impétueusement sur le

corps ennemi, lui tua ou fit prisonniers 7 ou 800 hommes, le poussa en désordre jusque sous les murs de Saluces, et s'étant dégagé, vint prendre une excellente position à Bubiana (1), où il avait ses flancs à couvert et ses derrières libres. Il n'avait eu lui-même dans l'affaire de Cavour que 70 hommes mis hors de combat, du nombre desquels le prince Emmanuel de Soissons et le comte de Saint-George, son capitaine des gardes (2), l'un et l'autre griévement blessés. Lui-même avait été renversé et foulé aux pieds des chevaux (3).

La nouvelle de cette action brillante occasionna des rejouissances à Turin, ainsi que celle de la bataille de Ramilli (4), gagnée

---

(1) Bubiana sur la droite de la Pélisse, au débouché de la vallée de Luzerne. Les hussards autrichiens qui faisaient partie de son petit corps, lui amenèrent le lendemain 150 chevaux et quelques prisonniers français qu'ils avaient surpris dans la plaine.

Journal du siège, *Tarizzo.*

(2) Le prince Emmanuel de Soissons reçut une blessure dans le genouil qui pensa lui coûter la vie. Le comte de S.t George fut percé d'outre en outre.

Ibidem.

(3) Jean *Methuen*, envoyé de la reine d'Angleterre auprès de Victor Amédée, combattit auprès de ce prince avec une rare valeur. Les Français perdirent, dans cette occasion, un étendard, et plusieurs de leurs officiers de marque furent faits prisonniers.

Ibidem.

(4) Le 23 de mai.

par le duc de Malborroug, et surtout celle de la marche du prince Eugène, lequel libre enfin des obstacles que lui avaient opposés long-temps ses adversaires et les fleuves de la Lombardie, annonçait son arrivée en Monferrat pour le 29 ou le 30 août au plus tard.

Continuation du siège.
Turin est cerné du côté de la colline.

Depuis le 17 juin, jour où Victor Amédée était sorti de Turin, le siège de cette place n'avait jamais été interrompu. Le duc de la Feuillade, en s'éloignant, en avait confié la direction au lieutenant-général marquis de Chamarante, lequel suivit ses instructions en terminant l'investissement au nord-est et sur la colline, en accablant la citadelle et la ville de bombes et de pierres (1), et en poussant surtout la fouille des souterrains.

Du 18 au 19 juin, les Français restés au siège mirent à découvert un nouveau dessein; outre leur attaque contre le principal front de la citadelle, ils en commencèrent un autre contre le grand ouvrage

(1) Dans tout ce siège on fit de part et d'autre un grand usage des pierriers. On employa des mortiers, lançant à-la-fois plus d'un charriot de pierres. Les boulets tirés à ricochet jouèrent aussi un rôle principal.
Journal du siège.

à cornes, situé entre la porte *Susine* et la *Consola*, et démasquèrent une batterie de 30 mortiers qui força les assiégés à partager leur attention, et à porter de ce côté une grande partie de leurs forces; le front qu'ils avaient à défendre se trouvait ainsi triplé d'étendue. Mais l'attention des assiégés ne se relâcha jamais. Leur feu fut long-temps égal à celui de l'ennemi; par tout ils réparaient pendant la nuit les dommages que la place souffrait pendant le jour (1). Ils faisaient de fréquentes sorties où ils renversaient les batteries, comblaient les fossés, dispersaient les travaux de l'ennemi et lui tuaient du monde. Cet état violent dura jusqu'à la fin du mois où le grand avantage que Turin avait conservé jusqu'alors de pouvoir communiquer au déhors par la porte de Pô, et par la colline, lui fut enlevé.

L'ennemi, comme on l'a dit ailleurs, s'était avancé jusqu'à Quiers par les revers de la colline; il lui était aisé d'en gagner les sommités, et les premiers jours de juillet on vit un grand nombre de ses bataillons qui couronnaient les hauteurs, travaillant à y former une ligne fortifiée pareille à celle de la plaine, et qui devait s'y rejoindre par deux ponts sur le Pô construits l'un

---

(1) A force de terre et de fascines, dont ils avaient fait d'avance d'énormes amas, ainsi que de palissades et de gabions.

au-dessous de Cavoretto, l'autre à la Madonna du Pilon. On sut aussi que 40 bataillons étaient destinés à défendre cette partie de la ligne d'investissement sous le commandement du général comte Albergotti. Rien, sans doute, ne devait moins surprendre les assiégés que ces nouveautés; elles prouvaient seulement que la force numérique de leurs adversaires s'était beaucoup accrue, et qu'ils avaient adopté de meilleurs principes pour l'attaque. Mais la crainte de manquer de pain et de poudre alarma le plus grand nombre des habitans. Heureusement un convoi de 200 mulets, chargés de munitions de guerre, avait pu se faire jour encore, par la porte de Pô, la nuit qui précéda l'investissement total (1). Plus heureusement on n'avait point entâmé les grands magasins de blé, formés avant le siège. Mais toujours existait-il un changement notable au désavantage des assiégés. La prudence leur faisait une nécessité d'épargner la poudre,

(1) Du 15 au 16 juillet, le duc de Savoie essaya de faire forcer, près de la Madonna du Pilon, la ligne ennemie par 600 dragons du prince Eugène, portant chacun en croupe un quintal de poudre ; mais 30 seulement purent passer ; les autres furent forcés de jeter et de brûler leurs charges. Des outres remplies de poudre furent aussi jetées dans le Pô, et quelques-unes, flottant au gré du courant, furent retirées dans la place.
Journal du siège.

tandis que les assiégeans la prodiguaient sans inconvénient pour eux. D'autre part, on devait prévoir que les efforts de ces derniers allaient redoubler pour réparer le temps mal employé (1).

Du 5 au 6 août, une attaque violente fut dirigée par eux sur les brêches qui sillonnaient déjà le front d'attaque de la citadelle.

Premier assaut du 5 au 6 août.

26 bombes lancées à-la-fois furent le signal de cet assaut. Averties par cette éclatante détonation, 30 compagnies de grenadiers, soutenues par tous les piquets de l'armée, s'avancèrent jusqu'aux palissades pour se loger dans les chemins couverts et dans les places d'armes des contre-gardes. Ce premier élan leur réussit. Mais au point du jour, leurs établissemens furent renversés par le canon de la place, dont pas un coup ne portait à faux, et par les grenadiers des assiégés lesquels les attaquèrent corps-à-corps à l'arme blanche, et

---

(1) La moitié de mai, les mois entiers de juin et de juillet n'avaient pu leur suffire pour réduire une place, où ils avaient trouvé plus de résistance qu'ils n'en attendaient, et qui pouvait désormais leur échapper si le siège continuait à traîner en longueur, du 5 au 6 août etc.
Histoire du prince Eugène.

en tuèrent 1200 (1), n'ayant eu de leur côté qu'un capitaine, un lieutenant blessés et 80 hommes tués ou mis hors de combat. L'engagement dura 3 heures.

Les jours suivans se passent en nouveaux efforts de l'ennemi pour agrandir les brêches du front d'attaque de la citadelle; du 10 au 12, ils portent de ce côté l'artillerie qui battait le grand ouvrage à cornes (2); ce qui annonce le dessein de se concentrer pour un nouvel assaut. Les mineurs des deux partis, le pistolet et le poignard à la main, cherchaient mutuellement à éventer et à détruire les travaux les uns des autres.

Du 20 au 21 août, les assiégés s'attendaient à une attaque générale. En effet, les contre-gardes du bastion de Saint-Maurice et du bastion de Madame essuyèrent une

---

(1) Dans cette action l'animosité des assiégés fut très-remarquable; ils combattaient le poignard à la main, ils prenaient les ennemis aux cheveux, et leur déchiraient le visage avec les ongles.

Les soldats français se rebutèrent, et refusèrent d'aller en avant, ce qui coûta la vie à beaucoup de leurs officiers qui se jetaient au milieu du péril pour les entraîner par leur exemple.

Ottieri, guerre d'Europe.

(2) Cet ouvrage à cornes avait été l'objet de plusieurs attaques depuis que les ennemis avaient dirigé de ce côté leurs batteries, et il avait beaucoup souffert n'étant formé que de terre et de fascinages.

terrible canonnade, et eûrent leurs brêches agrandies.

Les maisons de campagne de la colline sont réduites en cendre.

Mais le principal exploit des Français ce jour là fut d'incendier les belles maisons de campagne qui ornaient la colline de Turin, et dont 150 furent réduites en cendre.

L'embrasement dura 3 jours.

Ce trait de vandalisme porta au plus haut degré la haine des naturels du pays contr'eux et n'ajouta rien à la gloire de leurs armes.

Du 23 au 24, une nouvelle batterie de 14 bouches à feu, dirigée par les Français contre le front d'attaque à demi ruiné de la citadelle, saute en l'air par une mine des assiégés, qui engloutit 11 pièces de canon et les canonniers qui les servent.

Second assaut.

Enfin la nuit du 26 au 27 août a lieu le plus épouvantable assaut; il est annoncé par de grands cris des troupes du camp, auxquels répondent les troupes de la colline et que remplace un déluge de bombes et de cailloux.

A ces signaux, sortent des tranchées 12 colonnes serrées de grenadiers munis d'échelles, se portant avec intrépidité sur toutes les brêches à-la-fois sans être arrêtés par

la mitraille qui les foudroyait. Des balles lumineuses, lancées par les assiégés, éclairaient la scène et dirigeaient leurs coups sur les assaillans. Après plusieurs heures de carnage, le combat fut interrompu par un évènement encore plus tragique. Un amas de poudre, de bombes et de grenades que les assiégés avaient approché du lieu du combat principal, pour l'avoir à portée, prit feu et son explosion sépara les soldats des deux partis, en tuant et mutilant un grand nombre des uns et des autres (1).

Le jour étant arrivé, dit l'auteur du journal du siège, on apperçut les Français au revers du fossé, serrés et applatis dans les arrondissemens intérieurs de la contre-garde et qui se pressaient d'y faire leurs logemens avec des solives, des madriers et des gabions. La place ne leur laissa pas le temps de les achever, et renversa tous leurs travaux à coups de canon. Puis vers les 10 heures du matin, un corps de grenadiers marcha contr'eux, les chargea à la baïonnette (2), et les mit en fuite.

---

(1) Le major du régiment de Savoie quoique blessé, et ayant [illegible]age entièrement brûlé, excitait ses grenadiers à [illegible]er la brêche, aidés de quelques braves soldats all[illegible]s, jaloux de les seconder.

(2) On a prétendu que le siège de Turin fût une des premières époques, où la baïonnette à *douille* fut mise en usage. Il est permis d'en douter d'après cette expression de l'auteur du journal de ce siège qui répète sou-

Ainsi se termina l'assaut du 27 août, où plusieurs fois les deux partis se mêlèrent et combattirent à l'arme blanche. Les Français y perdirent 2,000 hommes, dont la moitié des grenadiers, et les alliés 400 hommes aussi des plus regrettables, dont 30 officiers.

Monsieur de la Feuillade s'était trop pressé d'annoncer, dès l'aube du jour, à la cour de France, par un courrier, que les logemens étaient faits dans les contre-gardes. Il en avait lui-même porté la nouvelle au duc d'Orléans qui venait d'arriver à Chivas. Ce prince avait remplacé le duc de Vendôme dans le commandement de l'armée de Lombardie; il n'avait pu réussir à barrer le chemin au prince Eugène auprès de Mantoue, et il accourait avec l'avant-garde de son armée, afin d'empêcher la délivrance de Turin.

Le duc d'Orléans n'ayant pu réussir à couper chemin au prince Eugène près de Mantoue, arrive en hâte pour le combattre sous les murs de Turin.

Il parut peu satisfait de la conduite de ce siège où rien n'avait été épargné, et

---

vent: *on attaqua la baïonnette dans le fusil*; c'est-à-dire, le manche de la baïonnette remplissant la bouche du fusil.

Journal du siège.

qui durait depuis près de trois mois, sans qu'on pût en prévoir l'issue. Il était surtout indigné du mauvais succès qu'avait eu le dernier assaut, et M. de la Feuillade n'eut pas lieu d'être flatté de l'accueil qu'il en reçut.

Les fossés et les brèches de la citadelle qui avaient servi de champ de bataille à cette dernière action étaient restés jonchés de cadavres, que les Français ne s'empressaient pas d'enlever, apparemment dans la vue de produire une infection funeste aux assiégés. Ceux-ci, féconds en toutes sortes de moyens défensifs, se préservèrent, en faisant aux morts des obsèques à l'antique, c'est-à-dire en les couvrant de bois sec et d'un amas de fascines qu'ils eurent soin d'enflammer sur-le-champ par des feux d'artifice, et cet incendie, entretenu pendant deux jours, présenta aux ennemis un obstacle d'un genre nouveau qui leur fit perdre encore un temps pendant lequel rien d'essentiel ne put être entrepris par eux. Le 29, un grand magasin rempli de bombes, de gargousses et de grenades, formé près de leur batterie la plus avancée, sauta en l'air, percé par les bombes de la place, et ce contretemps augmenta leur désordre.

Le brave comte Dhaun redoublant d'activité et d'espérance faisait partager ses sentimens aux troupes. Il parcourait les postes, porté dans une chaise découverte par des grenadiers, à cause d'anciennes

blessures qui l'empêchaient de marcher, et montrait, aux soldats harassés, une lettre très-récente du prince Eugène qui les comblait d'éloges, les invitait à persévérer, et annonçait sa prochaine arrivée.

Le digne marquis de Carail portait ces mêmes nouvelles à la bourgeoisie de Turin qui, par amour pour lui, autant que par honneur, était toujours prête à se sacrifier; et lorsque l'effrayante diminution des troupes réglées exigeait des volontaires parmi les habitans, il était toujours sûr d'en avoir plus qu'il n'en demandait.

L'intrépide comte d'Alleri, quoique blessé pendant le siège, était toujours le premier aux postes périlleux, et sa gaîté, son activité infatigable redoublaient la patience et la valeur de ceux qui combattaient sous lui.

Les assiégeans connaissaient aussi bien que les assiégés l'état des choses; ils sentaient la nécessité de hasarder au plutôt un nouvel assaut, et de prévenir l'arrivée des impériaux. Leurs innombrables coups de canon ne tendaient qu'à rendre la brèche plus praticable. En même temps ils voulurent tenter une surprise. Quelques hommes cuirassés cherchèrent à se glisser dans la galerie qui, traversant la demi-lune de la porte de secours, pénètre dans la place, et ils étaient prêts à s'y introduire, lorsque le mineur Pierre Mica, dont le nom ne doit jamais périr, en se dévouant par un mouvement héroïque, ferma la porte sur eux,

fit sauter un fourneau, et s'ensevelit avec ses adversaires dans ces abîmes souterrains (1).

Troisième assaut du 30 au 31 août.

Du 30 au 31 août tout était disposé pour une nouvelle attaque. Des troupes descendues de la colline firent mine de vouloir se porter aux postes fortifiés de la vigne de la Reine; mais le comte Dhaun croyant ces postes hors d'insulte, et jugeant qu'ils ne cherchaient qu'à lui en imposer par une diversion, ne voulut dégarnir aucun de ses autres points de défense. Il fut heureux d'en avoir ainsi jugé; car les efforts des Français cette fois furent plus violens encore qu'au dernier assaut.

Au signal de 30 bombes, lancées à-la-fois,

---

(1) On ne peut deviner pourquoi l'estimable auteur anonyme du journal de ce siége, en rapportant ce fait si digne d'être transmis à la postérité, a cherché à le déprécier, en voulant, dit-il, justifier *ce pauvre homme* d'une inconsidération *brutale*. Le fait est qu'en périssant dans les mines de la citadelle, Mica sauva la place d'un danger éminent. Cette anecdote a été consignée dans plusieurs des écrits du temps et des temps postérieurs, et comptera toujours entre les faits qui honorent le plus le caractère national piémontais.

Tarizzo, ragguaglio istorico, etc.
Metelli, Torino assediato, etc.
Sanvitale, memorie storiche.
Targe, histoire de la maison de Bourbon.
Ottieri, histoire des guerres d'Europe.
Durando di Villa, Piemonte illustrato.

ils partent de leur camp à deux heures de l'après midi sur plusieurs colonnes, soutenues en arrière par 30 compagnies de grenadiers nouvellement arrivés avec le duc d'Orléans.

Ils se portent avec une telle impétuosité sur le poligone ruiné, que bientôt ils sont maîtres des contre-gardes et de la demi-lune; mais la mousqueterie restée dans les lunettes et le feu des bastions (1) sont dirigés sur eux avec tant de précision que les plus hardis sont tués et les autres forcés de lâcher prise avec précipitation. Alors un combat sanglant s'engage dans le fossé, et l'assaillant battu non seulement ne songe plus à reprendre les postes qu'il avait occupés d'abord, et à se loger sur la brêche, mais prend la fuite, poursuivi l'épée dans les reins (2). Une grande mine éclate sous ses pieds, et en tue un nombre considérable (3). Enfin il est poussé si loin que les assiégés peuvent s'emparer d'un canon

---

(1) Il y avait 24 pièces en batterie sur le poligone, battant à coup sûr les points attaqués.

(2) Aux grenadiers commandés pour soutenir l'attaque se joignirent, pendant le combat, les régimens de Maximilien Staremberg et celui des gardes qui firent des prodiges de valeur.

(3) Cette mine dont l'explosion fit trembler la terre au loin, engloutit une batterie que les Français avaient établie déjà contre la place, et 300 de leurs grenadiers qui accouraient pour la soutenir.

de 32 liv. de balle qu'ils traînent en triomphe dans la ville (1).

Ce troisième assaut coûta aux Français beaucoup plus que les deux précédens. Leurs prisonniers faits à la bataille sous Turin, peu de jours après, assurèrent qu'outre un très-grand nombre d'officiers de marque, ils avaient perdu dans l'attaque du 31 près de 3000 hommes d'élite, nombre avec lequel la perte des alliés ne fut assurément dans aucune proportion. Cette fois ils demandèrent une armistice pour enterrer les morts; mais on ne jugea pas sans inconvénient de leur laisser voir de trop près l'état déplorable où la place était réduite. Il leur fut seulement permis d'emporter leurs blessés, et les cadavres furent consumés par le feu comme après l'assaut du 27.

On espérait que cette entreprise de l'ennemi serait la dernière du même genre; mais quoique la délivrance parût désormais assurée et prochaine, on ne se relâcha heureusement d'aucun des soins qu'exigeaient le délabrement des fortifications et la diminution des moyens de défense intérieure.

Le comte Dhaun forma un corps de 12 bataillons de 400 grenadiers chacun et de 500 chevaux avec 6 pièces de canon attelées,

(1) Ils voulurent donner une marque de leur affection au comte Dhaun, en traînant cette pièce comme un trophée à la porte de son palais.

qui devaient être prêts à faire tête à l'ennemi en cas de quelque nouvelle tentative de sa part, et prêts aussi à se joindre à l'armée de secours lorsqu'elle viendrait à paraître.

De son côté le duc de Savoie avait porté à 10,000 hommes son corps volant au moyen des volontaires et des levées faites sur les parties de son pays non occupées par l'ennemi, et qu'il n'avait cessé de parcourir depuis 2 mois.

Quatrième et dernier assaut, 4 *septembre.*

On n'était occupé à Turin que de la prochaine apparition du prince Eugène; on était trop accoutumé aux bruyantes canonnades des Français pour y faire grande attention, lorsque, le 4 septembre à 10 heures du soir, on entendit le signal d'un 4.e assaut. Les Français, comme dans les précédens, poussant des cris horribles, se précipitent dans les fossés, et s'entassent sur la brêche devenue bien plus accessible qu'elle ne l'était précédemment; mais tout-à-coup un grand fourneau qui n'avait pas pris feu dans le dernier combat, éclate au milieu d'eux, et les couvre de fumée et de débris. Ce seul incident les déconcerte. Ils se dispersent, ils fuyent saisis d'une terreur panique. Les encouragemens, les menaces de leurs officiers ne peuvent les retenir. La longueur de ce siège, les excessives chaleurs, les fatigues, les maladies, surtout

les mauvais succès avaient inspiré, à ces braves troupes, un dégoût invincible, et peut-être auraient-elles levé le siège, quand même la bataille, qui suivit de près, n'aurait pas eu lieu.

Le prince Eugène arrive en Piémont. Le duc de Savoie arrête avec lui le plan d'attaque contre l'armée assiégeante. Marche de l'armée impériale jusqu'à Pianezze.

L'armée de secours était aux portes de Turin. Le 28, le prince Eugène avait traversé le Tanaro près d'Asti au pont de l'*Isola* que le duc de Savoie avait fait construire exprès pour son passage. Celui-ci accourut à la rencontre de son libérateur, et ces deux princes s'embrassèrent avec un sentiment qui ne remue pas souvent les cœurs de leurs pareils. Les Impériaux étaient campés à *Villa Stellon*. Ils accueillirent Victor Amédée avec acclamation. Les chapeaux volèrent en l'air aux cris de *vive l'Empereur*, *vive S. A. R. de Savoie.* Ces étrangers étaient remplis de confiance et d'alégresse, en voyant à leur tête deux princes, portant un nom cher à la coalition, illustré par tant de courage, de dévouement, de génie. Ils étaient heureux de se voir arrivés eux-mêmes au terme d'une marche pénible, d'entendre de leurs tentes le canon de Turin, et d'avoir à combattre dans peu de jours un ennemi auquel ils se

croyaient supérieurs, malgré l'extrême disparité de nombre. Le duc de Savoie amena le soir le prince Eugène à *La-Motta* près de *Carmagnole*, où il avait choisi son quartier-général. Là il lui fit un tableau fidèle et détaillé de l'état des choses, et ces deux princes n'eurent pas de peine à s'accorder sur ce qui restait à faire.

Il fut résolu que les armées réunies se mettraient en mouvement dans la journée du 4; qu'une forte division se porterait sur Quiers, afin de tenir en échec celle du comte Albergotti dans la colline de Turin, de l'attaquer même le jour de la bataille de concert avec les troupes postées à la vigne de la Reine, et tâcheraient d'introduire dans la place assiégée un grand convoi de munitions de guerre et de bouche préparé à cet effet; que le reste des troupes se rendrait en 2 marches, entre la Doire et la Sture, pour attaquer, le 7, les ennemis par leur droite, où la ligne de circonvallation qui les couvrait était la plus faible. Les circonstances devaient décider du reste. Ce plan fut suivi avec exactitude. Les troupes destinées à agir par le revers de la colline se rendirent à Quiers et se mirent en mesure de remplir leur mission sous le commandement du général comte de Santena (1).

---

(1) Octave Bens, comte de Santena, dernier gouverneur du château de Montmeillan, et qui s'illustra par

Le reste passa le Pô sur deux ponts, construits la veille au dessus de Montcallier, guéa le Sangon, campa le soir près de Beinasque, et le lendemain arriva de bonne heure sur la Doire vis-à-vis du château de Pianezze, où elle appuya sa gauche, ayant sa droite au chemin de Rivoli. Monsieur de la Feuillade n'avait jamais cru possible qu'on l'attaquât de ce côté ; il ne croyait pas que son adversaire pût hasarder une manœuvre aussi périlleuse, parce que, disait-il, il n'aurait cessé de présenter le flanc à toutes ses forces réunies, et qu'il aurait été détruit avant d'arriver au but. D'après le même principe, il n'avait muni que faiblement sa droite, et sa fameuse ligne de circonvallation était moins forte entre la Doire et la Sture, que par tout ailleurs (1).

Ayant émis ce principe, il est difficile d'expliquer comment lui-même, ou ceux qui le remplacèrent dans le commandement ne cherchèrent point à troubler les Allemands dans leur marche du 4 et du 5.

---

la défense de ce fort, où il soutint un blocus de 15 mois, et un siège de 33 jours, n'ayant rendu sa place qu'après l'épuisement entier de ses munitions de bouche et de guerre.

(1) Dans plusieurs endroits elle ne s'élevait qu'à la hauteur du genou ; mais elle était flanquée de redents, éloignés les uns des autres d'une portée de pistolet.
Ottieri, histoire.

Enlèvement d'un grand convoi par les alliés.

Parvenus au bord de la Doire, un incident heureux mit dans leurs mains un grand convoi de munitions de guerre et de bouche avec son escorte, venant de Suse au camp des Français. Une manœuvre fort simple de cavalerie suffit pour envelopper ce convoi. Une partie s'étant réfugiée dans le château de Pianezze, ce château fut bloqué et forcé de capituler au bout de quelques heures. C'était un des entrepôts des Français ; on y trouva d'abondantes provisions, qui, jointes à 500 chevaux et 600 mulets chargés, firent une excellente aubaine pour les troupes alliées auxquelles on les abandonna. Presque toute l'escorte fut prise (1).

Les alliés passèrent la Doire sans difficulté sur les ponts construits par les Français, et campèrent le lendemain, la droite à Pianezze, la gauche à la Sture près du village d'Altezan, leur quartier général au château de la Vénerie. Le 6, à l'aube du jour, les princes montèrent ensemble sur les hauteurs de Superga (2) soit pour faire

(1) Plus de 800 hommes, dont 20 officiers furent pris ou tués à l'ennemi dans cette occasion.

(2) Accompagnés de plusieurs généraux et d'une escorte de cavalerie.

Histoire du prince Eugène.

exécuter les signaux qui devaient informer le gouverneur et les habitans de Turin que la bataille aurait lieu le jour suivant, soit pour se former eux-mêmes une idée plus nette de la plaine où ils allaient combattre. De retour au quartier général, l'ordre de bataille fut donné comme ci-après (1) pour le lendemain 7 septembre.

Ordre du jour pour l'attaque des lignes françaises.

» Une heure avant jour l'infanterie marchera sans battre sur 8 colonnes, dont les têtes seront alignées, et qui auront entr' elles assez d'espace pour y placer le canon».

» La colonne de gauche rasera les bords de la Sture, et toutes les autres régleront sur elle leurs alignemens, leur direction et leurs intervalles ».

» Tous les grenadiers de l'armée marcheront en avant de la première colonne de gauche, formée de troupes prussiennes ; avant d'être arrivées sous le canon des lignes ennemies, les 4 colonnes de gauche déployeront à droite et formeront la première ligne ; les 4 colonnes de droite formeront la seconde ligne ».

» Dès que les retranchemens ennémis se-

(1) On ne s'est astreint ici qu'au sens exact de cet ordre et non aux termes mêmes.
Histoire du prince Eugène.

ront forcés, les troupes qui auront franchi cet obstacle, resteront fixes adossées au retranchement, elles tourneront le canon de l'ennemi contre lui-meme, et s'empresseront d'abattre des parties du parapet pour ouvrir passage à la cavalerie ».

» Les dragons et les hussards déployeront sur la droite. Le reste de la cavalerie demeurera en arrière de l'aile gauche, en attendant de nouveaux ordres ».

Dans la ville, le comte Dhaun fit avertir la milice bourgeoise de se tenir prête de son côté à occuper les postes convenus dès que le tocsin sonnerait (1).

Les troupes employées au bas de la colline durent défendre les avenues du pont de Pô, et furent pareillement averties de se tenir sur leurs gardes au signal de trois coups de canon pour agir contre la ligne française du comte Albergotti, de concert avec le corps du comte de Santena ; et si le corps d'Albergotti était appelé sur sa droite, pendant la bataille, de ne pas perdre une minute pour ravitailler Turin. Toutes les dispositions du prince Eugène étaient sages et dignes de lui. Mais il fallait, comme toujours, qu'il fût redevable du succès, moitié à son courage, à sa prudence, à son génie, moitié aux nouvelles fautes de son ennemi.

(1) Un gros détachement fut placé en dehors de la porte Palais.

Il régnait une grande agitation dans le camp des Français, où l'on ne pouvait plus douter que le dessein des alliés ne fût d'en venir à une action décisive.

Le prince Eugène, qui observait ces mouvemens à cheval, au haut d'une éminence, dit au duc de Savoie: *il semble que ces gens sont à moitié battus.*

Le duc d'Orléans, le même jour du 6 septembre, rassembla un conseil de guerre en rase campagne, sur le champ de bataille qu'il était allé reconnaître avec ses généraux. Il opinait pour lever le siège, et marcher avec toutes ses forces réunies au devant de l'ennemi, se donnant ainsi l'avantage de l'initiative et du nombre dans une bataille qui ne pouvait qu'être décisive. » Si nous la gagnons, disait-il, » Turin tombera nécessairement; si nous » la perdons, il faudra lever le siège, » et nous retirer. Donc il ne faut pas » hésiter de prendre l'offensive ». La plupart des généraux étaient du même avis, lorsque le maréchal de Marsin en émit un tout contraire, sans daigner le motiver; il opina pour attendre l'ennemi dans les lignes, et mit fin à toute discussion, en montrant un ordre signé de la main de Louis XIV, et portant que dans toute question douteuse, le conseil des généraux déférerait à l'avis du porteur de cet écrit.

Le duc d'Orléans fut indigné de voir le salut de l'armée qu'il commandait, et son propre honneur compromis par l'ineptie d'un favori.

Il s'emporta, il voulut quitter le commandement de l'armée, et fit mettre des chevaux de poste à sa voiture pour retourner en France. Mais une juste délicatesse le retint. Il s'attendait à une défaite, et son espoir, dit-on, était de ne pas y survivre.

Le prince Eugène en jugeait comme lui. Apprenant la détermination prise par les Français de combattre dans leur camp, il s'écria *ils sont perdus* !

Le maréchal de Marsin auquel le prince irrité voulut remettre le commandement, voyant qu'il allait être attaqué par sa droite, laquelle était son côté le plus faible, appela les troupes de la colline pour s'y renforcer; mais le comte Albergotti refusa nettement d'obéir, alléguant que, menacé lui-même en tête et en queue, il ne pouvait abandonner ni affaiblir son poste sans assurer le ravitaillement de Turin.

Les diverses relations assurent que l'armée française était forte alors de 80,000 hommes (1), et l'on ne peut douter qu'après le

(1) A cause de toute l'avant-garde de l'armée du duc d'Orléans qui s'était jointe à celle du siège et des renforts arrivés de France.

refus du comte Albergotti, les renforts nécessaires à défendre les retranchemens entre Sture et Doire n'eussent été fournis par une partie des troupes du siège.

Bataille sous Turin le 7 septembre 1706.

Pour en revenir à l'action sanglante qui se préparait, l'armée alliée marchant dès l'aube du jour, était arrivée à sept heures du matin en vue, mais hors de portée du canon des retranchemens.

Elle se déploya sur deux lignes distantes de 400 pas l'une de l'autre, les grenadiers en tête, la cavalerie sur les flancs, et protégée par une batterie de 15 pièces de canon que le duc de Savoie avait fait établir sur une éminence dans le chemin de la Vénerie.

Le prince d'Anhalt commandait l'aîle gauche; le prince de Saxen Gotha la droite; le général Rheibender le centre (1). Le duc de Savoie et le prince Eugène n'avaient aucun poste déterminé.

A 9 heures, l'armée se remit en mouvement dans un profond silence au pas ordinaire de marche pour ne pas rompre ses alignemens, et sans tirer un seul coup de

(1) Bernard Otton, baron de Rheibender, Livonien, depuis généralissime de l'armée de Savoie, créé grand maréchal, et décoré de l'ordre de l'Annonciade.

fusil, quoiqu'elle fût exposée au feu des ennemis qui renversait des files entières.

Malheureusement la première ligne se présentant obliquement aux remparts, et la droite étant retardée par les difficultés du terrain, le premier choc manqua d'ensemble. Les grenadiers de la gauche se trouvèrent les premiers engagés. La charge battit pour eux, et quoiqu'ils attaquassent, le sabre à la main, avec une valeur infinie, soutenus par la brave infanterie prussienne, ils furent repoussés à plusieurs reprises, forcés de reculer, et les carabiniers français, s'élançant hors des retranchemens, se mirent vivement à leur poursuite. Le prince Eugène qui, du centre où il se trouvait, apperçut ce désordre, accourut à la tête de quelques escadrons, chargea les Français en flanc, les força de rentrer dans leur camp, et donna au prince d'Anhalt le temps de rallier son aîle, qui, peu de momens après, put opérer une charge vigoureuse, de concert avec tout le reste de la ligne. Ce combat fut des plus opiniâtres, et dura plus d'une heure et demie, sans que la victoire parût se décider pour un des partis; enfin les Prussiens furent les premiers à pénétrer dans le camp, et furent fidèles à l'ordre d'y rester fermes et de former une large brêche, par laquelle une brigade de cavalerie put pénétrer immédiatement, à bride abattue, ayant à sa tête le duc de Savoie; mais quelques escadrons, oubliant que l'ordre

était d'y rester immobiles, s'abandonnèrent à la poursuite des fuyards; ce qui aurait occasionné les suites les plus fâcheuses, si de la seconde ligne une autre brigade n'était pas accourue pour remplir le vide que laissait la première (1), et n'avait pas tourné contre l'ennemi le canon qui se trouvait sur cette partie du rempart.

Cet avantage n'empêcha pas les premiers escadrons allemands, entrés dans le camp français, de céder au bout de quelque temps aux efforts des carabiniers, que le duc d'Orléans animait par sa présence et par son exemple. Bientôt les Impériaux furent repoussés jusqu'à la brêche par laquelle ils s'étaient introduits. La mêlée devint des plus vives sur ce point, et le prince Eugène qui s'y trouvait en personne courut risque de la vie; un de ses pages fut tué derrière lui, ainsi qu'un de ses adjudans de la chambre. Son cheval blessé le renversa dans un fossé. On crut le prince mort, et la consternation fut parmi les siens jusqu'au moment où, se relevant de lui-même, et s'élançant sur un autre cheval, il reparut couvert de poussière et de sang, combattant et donnant ses ordres avec le même sang froid qu'auparavant. Sur sa droite, le

(1) Ce fut le général de cavalerie Iselbac, prussien, qui décida de lui-même ce mouvement important.
Histoire du prince Eugène.

prince de Saxen Gotha à la tête des Saxons éprouva la même résistance, et de plus fut maltraité par la mousqueterie et les grenades partant du château de Lucento, poste très-fort, qui le battait en flanc.

Il perdit beaucoup de monde dans cette lutte opiniâtre (1); mais il finit par pénétrer aussi, et la cavalerie entra au galop dans le camp par la brêche qu'il avait ouverte. Il en fut de même au centre, où combattaient les Autrichiens, les Wurtembergeois et les Palatins sous les ordres du brave général Rheibender; ceux-ci eurent beaucoup à souffrir pour forcer la barrière défendue avec obstination par l'élite de l'infanterie française, sous les yeux du duc d'Orléans qui combattit à pied avec une valeur infinie pendant plus d'une heure, et qui reçut deux blessures. On crût ces blessures mortelles; il fut emporté du champ de bataille, et cette partie du retranchement tomba bientôt, comme les autres, au pouvoir des alliés (2). Toute leur cavalerie se

---

(1) Une cassine fortifiée qui défendait le pont de Lucento fut prise, et un bataillon français qui la défendait fut fait prisonnier.

Histoire du prince Eugène.

(2) Le duc de Savoie montra à cette attaque sa valeur ordinaire. Il soutenait Rheibender, et peu s'en fallut que les deux beaux-frères ne s'y trouvassent ensemble personnellement aux mains. Victor Amédée combattit

trouvant ainsi réunie dans le camp, tomba impétueusement sur les flancs de l'infanterie française qui tenait encore. Ce mouvement des alliés fut décisif. Le comte Dhaun et le marquis de Carail qui du bastion de la Consolà observaient le combat, voyant l'ennemi rompu, fondirent sur lui à la tête de la garnison et achevèrent son entière défaite. Alors furent blessés et pris le maréchal de Marsin et le marquis de Senneterre qui faisaient les derniers efforts pour rallier leurs troupes. Le torrent des fuyards qui se précipitaient vers le confluent de la Sture et du Pô, près du vieux Parc, fut encore arrêté par le duc de Savoie, lequel se trouvait par tout à la tête de ses gardes-du-corps et de deux ou trois régimens de cavalerie; il tailla en pièces le plus grand nombre, et fit beaucoup de prisonniers. Les autres s'échappèrent par les ponts ou se noyèrent dans le Pô. Ainsi toute la partie du camp retranché qui avait servi de champ clos, pendant le combat, fut au pouvoir des alliés. Les troupes qui garnissaient le châ-

---

plusieurs fois dans cette journée à pied et à cheval dans les momens les plus périlleux.

Une de ses maximes fondamentales, dit l'historien Marco Ottieri, était qu'un prince jaloux du bien de ses sujets et de sa propre gloire ne doit jamais abandonner entièrement ses armes aux mains de son allié, et qu'il doit apprendre à ses amis comme à ses ennemis qu'il sait s'en servir lui-même.

teau de Lucento, après s'y être long-temps défendues avec opiniâtreté, y mirent le feu, et se retirèrent sur la droite de la Doire.

Entre cette rivière et le Pô restaient encore plus de troupes qu'il n'en aurait fallu pour rétablir leurs affaires. M. de la Feuillade n'avait cessé, pendant tout le temps de l'action, de canonner le front délabré de la citadelle (1), et M. d'Albergotti de se tenir en garde contre les troupes qui le menaçaient, par Quiers et par Montcalier, sans rien entreprendre contr'elles. Ces deux généraux ne virent pas plutôt la bataille perdue, qu'ils ne songèrent qu'à la retraite, se bornant à brûler des magasins et à fracasser des affûts. Ils prirent, en désordre, le chemin de Pignerol par le pont de Cavoretto et par Orbassan, comme celui qui les rapprochait le plus de la France; car s'ils avaient eu quelque espoir de conserver l'Italie au roi, ils auraient pris une route toute opposée (2). Cette mauvaise détermi-

---

(1) Il lançait des bombes non seulement sur les troupes réglées, rangées en bataille; mais sur la foule qu'attirait la curiosité, et sa haine était satisfaite du mal qu'il pouvait lui faire bien à pure perte.

Peu de temps après, il abandonna la place sans combattre.

(2) Quand on rapporta au duc de Savoie et au prince Eugène que l'armée française prenait le chemin de Pignerol, ils ne pouvaient le croire. Ils montèrent au Valentin dans la partie la plus élevée du château, et virent

nation ne put être imputée au maréchal de Marsin, expirant alors des suites de sa blessure dans une métairie près de N. D. de Campagne où il avait été porté pendant le combat. Ce général, dit-on, fut étouffé par l'explosion d'une caisse de poudre qui éclata dans une chambre voisine de celle qu'il occupait, et ne put finir de dicter une lettre par laquelle il informait la cour de son malheur.

Trophées et résultats de la victoire.

Ainsi, dans l'espace de cinq heures, le superbe camp des Français au pied des murs de Turin fut entièrement abandonné par eux. Il n'y resta que des blessés, des malades et d'immenses dépouilles. On trouva dans leurs batteries 120 pièces de canons de siège et 50 mortiers, 50 pièces de campagne au parc d'artillerie; outre les munitions détruites on prit 5600 bombes, 15000 grenades, 48,000 boulets de différens calibres, 40,000 caisses de balles, 86,000 barils de poudre pesant 100 liv. chacun, des équipages complets de pontons de cuivre, un nombre prodigieux de sacs à laine, de sacs à terre et de toutes sortes d'engins,

---

en effet avec des lunettes une foule innombrable, fuyant de ce côté, et les 40 bataillons d'Albergotti qui descendaient la colline pour s'y joindre. Maintenant, dit le prince Eugène, l'Italie est à nous, et elle coûtera peu.
Histoire du prince Eugène.

la totalité des tentes, 10,000 chevaux (1), 5,000 mulets, 2,000 bœufs, d'énormes monceaux de grains et de farine, enfin les équipages et jusqu'à la vaisselle d'argent des généraux, leur linge de table, leurs habits, leurs décorations, leurs bijoux (2), leur argent monnoyé. Tous ces derniers objets furent donnés aux soldats. Le bétail, les grains et les farines furent livrés aux habitans de Turin, ainsi que les mulets de charge. Le duc de Savoie ne retint pour sa part que les chevaux, les armes, les munitions, les drapeaux et les timbales. Le prince Eugène se contenta de la gloire d'avoir battu, avec moins de 40,000 hommes harassés d'une longue marche, 80,000 Français vivant au milieu de magasins inépuisables, et couverts de forts retranchemens; d'avoir sauvé, d'une ruine entière, son pays natal, et l'auguste chef de sa famille.

Entrée triomphante des princes à Turin.

Les deux princes entrèrent à cheval dans la ville (3) au son des cloches, aux accla-

---

(1) Une partie des dragons avaient combattu à pied.
Histoire du prince Eugène.

(2) On prit entr'autres 4 portraits du roi, entourés de diamans d'une tres-grande valeur.
Ibidem.

(3) Par la porte Palais, appelée à cette occasion *porte de la victoire.*

mations du peuple ; ils allèrent descendre à l'église métropolitaine de Saint-Jean pour faire hommage au Dieu des batailles de la gloire dont il lui avait plu de les couvrir. Ils voulurent voir ensuite cette citadelle, noble théâtre de tant de combats, de tant de preuves de courage et de patriotisme ; ils examinèrent ses flancs sillonnés de brêches, et distribuèrent, sur ce champ d'honneur, un juste tribut d'éloges aux braves guerriers qui l'avaient défendue. Leurs intrépides chefs ne furent pas oubliés dans cette distribution de louanges. Ce fut alors que le comte Dhaun dévoila un secret connu de lui seul, c'est qu'il restait à peine dans la place la poudre nécessaire pour les feux de rejouissance qu'exigeait un aussi beau jour. Le prince Eugène lui remit des patentes de général d'artillerie, signées de la main de l'empereur, comme une marque de satisfaction pour la défense de Turin qu'il avait dirigée en chef; après quoi les deux princes allèrent souper chez-lui. Le duc de Savoie reçut, dans cette maison, le corps municipal et la noblesse de Turin; il donna aux hommes sa main à baiser, et embrassa les dames ; tous les cœurs volaient au devant de lui ; on ne pouvait se lasser d'envisager ce prince, beau, jeune, vaillant, heureux, et qui ne s'était éloigné pendant quelque temps de sa résidence souveraine que pour la couvrir d'une puissante égide; on frémissait en songeant que, quelques

heures auparavant, il avait bravé la mort au milieu de la plus effroyable mêlée.

On regardait avec admiration ce grand prince Eugène dont le nom, cher à l'Europe chrétienne, et redouté des Othomans, était dans toutes les bouches; aujourd'hui modeste au sein de la victoire et n'exprimant que sa satisfaction d'avoir pu servir un parent, fidèle allié de son maître, et d'avoir sauvé un pays si recommandable par ses sentimens d'honneur et de dévouement à son prince. Cependant chaque instant accroissait les fruits de la victoire; on amenait de toutes parts des colonnes de prisonniers recueillis dans les bois, dans les chemins, dans les cassines; un corps de troupes détaché sur les traces de l'armée (1) en retraite en ramena 1500, et il en tua ou blessa presqu'autant (2); les traîneurs furent massacrés par les paysans (3). Un co-

(1) Ce détachement était commandé par les marquis de Tournon et de Langalerie.

Tarizzo.

(2) Les Français dans le dépit que leur causait la résistance obstinée de Turin avaient incendié, peu de jours auparavant, Beinasque, Orbassan, la Volvera, Piossasque et Marsaglia, comme ils avaient brûlé au commencement d'août les vignes de la colline de Turin.

Ottieri.

Druent, Gros, Cirié, Mathi, Aglié, Front et Favria avaient été dévastés l'automne précédent par M.r de la Feuillade.

Tarizzo.

(3) Tarizzo.

lonel de hussards au service de France passa volontairement avec tout son corps à celui de l'empereur, et revint de Pignerol à Turin le 11, c'est-à-dire quatre jours après la bataille.

Le duc d'Orléans, arrivé à Pignerol au milieu de la nuit, put y trouver à peine de quoi faire subsister son armée dont la force numérique surpassait encore celle des ennemis qui venaient de le vaincre. Il écrivit au roi, son oncle, la lettre suivante.

» J'ai obéi, mais avec douleur, mais avec » désespoir, prévoyant bien les maux qu'al- » lait entraîner l'aveuglement d'un seul hom- » me, et son obstination, dont les résultats » sont la levée du siége de Turin et la perte » de toutes les conquêtes de V. M. en Italie. » Le déplaisir que j'éprouve de cette journée » fatale m'est bien plus sensible que mes » blessures; et s'il est permis de le dire, le » regret d'avoir commandé une armée qui » devait n'obéir qu'à Marsin accroît mon » affliction (1).

On prétend que ce prince qui avait émis, avant la bataille de Turin, le seul avis judicieux qu'on pût suivre alors, ouvrit encore

---

(1) Cette lettre semble mieux exprimer l'orgueil de celui qui l'écrit, sa haine contre Marsin *tué dans la mêlée*, et son plaisir d'augmenter par des reproches le chagrin d'un roi malheureux, que les vrais sentimens d'un prince français dans une situation aussi déplorable.

celui qui pouvait mettre à couvert l'honneur et les intérêts de la France, il voulait, dit-on, marcher sur Casal afin d'y recueillir une division restée en arrière sous le commandement du comte de Medavi ; il voulait soutenir le Milanais et le Mantouan, subsister du pays et couper aux alliés toute communication avec le Trentin. Mais, outre qu'il n'existe de ce fait aucune preuve authentique, il est peu croyable que Philippe d'Orléans, malade, dégoûté, entouré de généraux médiocres, fût capable de concevoir alors un tel projet, et s'il l'eût ainsi voulu qui pouvait l'arrêter? Ce prince était méjugé par Louis XIV ; il jouait depuis long-temps en France le rôle de chef des frondeurs et des mécontens ; il est trop à croire que son vœu et celui de ses adhérens étaient remplis lorsqu'ils voyaient le discrédit d'un vieux monarque abandonné par la fortune ; le peuple français amoureux des nouveautés, maudissant les favoris et les généraux choisis par une cour surannée, et l'exaltant lui-même pour la valeur qu'il avait montré au milieu de la défaite de son armée.

État de délabrement de l'armée Française à Pignerol. Le duc d'Orléans retourne en France.

Quoi qu'il en soit, l'horreur pour l'Italie et le desir de retourner dans leurs foyers devinrent si forts parmi les soldats français, que la plupart partirent sans ordre, et

qu'un conseil de guerre ayant été tenu à Pignerol pour délibérer sur ce qui restait à faire, il se trouva que plus d'une moitié des troupes manquait aux drapeaux, ayant repassé les alpes par tous les sentiers qui conduisent en Dauphiné et en Savoie; il n'existait plus dès-lors assez de forces pour rien entreprendre. Enfin, les restes de cette puissante armée, repassant en France délivrèrent bientôt les princes de Savoie d'un inquiétant voisinage, et les mirent dans le cas de tourner leurs vues d'un autre côté.

Victor Amédée saisit l'occasion de s'acquitter, envers les Français, des marques de courtoisie qu'il en avait reçu au commencement du siège; il envoya à Pignerol un officier supérieur parlementaire pour s'informer de l'état de santé du duc d'Orléans, et lui offrir toutes sortes de secours; il fit rendre des honneurs funèbres au maréchal de Marsin, et lui fit élever un mausolée dans l'église des Recolets de N. D. de Campagne, où on l'avait enterré.

Le siège et la délivrance de Turin retentirent dans l'Europe entière, long-temps effrayée par l'ambition de Louis XIV, et blessée de ses procédés hautains. On frappa à cette occasion une médaille, représentant l'aigle de Jupiter qui lance la foudre sur le char de Phaéton, et ce fils du soleil tombant dans le Pô, avec cette devise dans l'exergue;

Mergitur Eridano M.D.C.C.VI.

On a souvent compté les fautes commises par ceux qui assiégèrent Turin en 1706; on ne s'est guère occupé de rendre justice aux grands talens, aux vraies vertus, au courage héroïque de ceux qui le défendirent alors. On a plus d'une fois semblé mettre en doute l'importance d'une forteresse centrale qui, dans deux époques assez rapprochées l'une de l'autre, sauva l'état de Savoie d'une ruine entière.

Il est aisé de voir que l'auteur de cet écrit n'a rien voulu mettre en discussion; il n'a cherché qu'à tirer, d'une espèce d'oubli bien étrange, un fait historique du plus grand intérêt, glorieux pour la nation, pour sa brave armée, pour l'auguste dynastie des princes qui la gouvernent; enfin il n'a cherché qu'à rechauffer les cœurs par de nobles exemples, et à donner naissance à d'utiles réflexions.

Titre 4.e

ESSAI SUR LE DESSIN MILITAIRE TOPOGRAPHIQUE.

Le dessin militaire appartient aux sciences du génie, et par conséquent son origine est moins ancienne que celle de la plupart des autres dépendances de l'art de la guerre. Mais à mesure que la théorie de cet art funeste et nécessaire est devenue plus profonde, plus savante et plus ingénieuse, le dessin s'y est appliqué de lui-même, et c'est avec raison qu'on le considère aujourd'hui, comme un des talens secondaires dont un officier peut le moins se passer.

Il est surtout indispensable à ceux qui se destinent au service de l'état-major-général. Vainement pourrait-on objecter qu'autrefois on faisait la guerre avec gloire, quoique privé des avantages qu'on peut retirer de cet art nouveau, que les grands capitaines du 16.e siècle savaient se passer de plans et de dessinateurs, et n'en battaient pas moins leurs ennemis. Ces guerriers triomphaient avec les armes et les moyens connus de leurs temps. S'ils avaient vécu dans le nôtre, ils n'auraient pas dédaigné des méthodes, dont ils auraient pu se prévaloir utilement; ils n'auraient pas laissé leurs ennemis en tirer avantage contr'eux, et ils auraient accordé à ces inventions, le

juste degré d'estime qu'elles peuvent mériter. Le jugement et la valeur sont, sans contredit, ce qui décide des succès à la guerre, quand les armes sont égales; mais à parité de valeur et de jugement, les armes les plus nouvelles, et les moyens les plus ingénieux fixent toujours de leur côté la victoire.

Mépriser aujourd'hui le dessin militaire, parce qu'il était inconnu à nos ancêtres dans le 15.e siècle, serait la même chose que rejeter l'usage du mousquet armé de la baïonnette à douille, parce que les bandes espagnoles victorieuses, sous Emmanuel Philibert, n'avaient que des *arquebuses à rouet.* Au surplus, on pourrait répondre aux détracteurs de l'art, dont nous traitons, qu'il ne fut pas inconnu aux nations guerrières de l'antiquité. On ne peut douter que le dessin topographique ne fût connu dans les armées romaines, puisqu'au retour de chaque conquête, elles portaient dans leurs pompes triomphales, les plans en relief des places conquises et les cartes topographiques des pays subjugués, et qu'on laissait quelques jours ces objets exposés à la curiosité du peuple. Pline nous apprend qu'Alexandre le Grand, dans son expédition d'Asie, avait à sa suite deux fameux ingénieurs, *Diognete* et *Bœton*, chargés de lever le plan des contrées, où pénétrait son armée victorieuse.

Tout préjugé contre les arts nouveaux,

toute maxime favorable à la paresse, doit tomber dans le siècle où nous vivons. La naissance ni la bravoure (on ne saurait trop le répéter) ne dispensent plus aujourd'hui de l'instruction, ni des talens acquis, lesquels sont encore au-dessus des connaissances acquises; la culture de ceux surtout qui n'exigent qu'un peu de travail et de constance, devient un véritable devoir.

Convaincus que l'art du dessin militaire peut surtout être utile aux officiers de l'état-major-général, examinons aujourd'hui quels sont les caractères distinctifs de ce genre de dessin, les usages auxquels il peut être adapté, l'histoire de ses progrès, ses styles différens chez les diverses nations qui le pratiquent, enfin tâchons d'indiquer les moyens de s'y rendre habile.

Caractères distinctifs du dessin militaire.

Le talent de dessiner pour les usages militaires n'exige point de la nature cette espèce d'inspiration que doit ressentir tout peintre jaloux d'exceller dans son art; mais s'il ne demande pas un génie inventif, il exige une vive intelligence. Il n'est point fait, comme la peinture, pour charmer les yeux et pour remuer les passions. On pourrait le définir *une manière ingénieuse et nouvelle de parler à la pensée, et de rendre à peu de frais des faits et des objets qu'aucun autre moyen connu ne saurait exprimer avec autant d'aisance et de*

clarté. En effet, en employant un très-petit nombre des ressources de la peinture, en se servant de trois ou quatre couleurs, à la faveur de quelques mots écrits, de quelques lignes ponctuées, de quelques signes de convention, on peut offrir l'image mathématiquement vraie d'une vaste contrée, où se meuvent deux armées en opposition, l'aspect d'une forteresse assiégée avec les travaux de ses défenseurs, et ceux des assaillans, le jeu réciproque de leur artillerie, et jusqu'à la lutte souterraine de leurs mineurs. *Le Spectateur intelligent* (1) lit d'un coup d'œil tout ce que le dessinateur a pensé; il saisit le fort et le faible d'une position militaire que les plus longues descriptions auraient peine à lui faire comprendre; il devine l'effet d'une machine de guerre, il saisit l'esprit d'une manœuvre.

Les plans topographiques surtout, réunissant la précision géométrique à l'effet pittoresque, mettent sous ses yeux d'immenses paysages qui s'offrent à lui comme s'il planait dans les airs. Il y distingue toutes les sinuosités d'un grand fleuve, arrosant la plaine; il compte les rivières, les tor-

(1) Par *Spectateur intelligent* on entend ici ceux qui savent lire les plans. Il existe dans les grades les plus élevés, des officiers qui ne les savent point lire du tout, et qui cherchent à déguiser leur honteuse ignorance sous l'air de l'indifférence et du mépris.

rens, les ruisseaux qui grossissent ce fleuve. Aucun de leurs replis ne lui échappe depuis leurs sources jusqu'à leurs embouchures. Les grandes chaînes des montagnes ne présentent ordinairement à la vue et même à l'imagination, qu'un dédale inextricable, et des sommets à formes bizarres, élevés les uns sur les autres. Ici, elles laissent voir à découvert les secrets de leur structure, et l'ensemble de leurs diramations; leurs crêtes centrales s'y présentent sous la forme de ces racines d'un grand tronc qui vont rampant à la surface du sol, et d'où se détachent de nombreux rameaux. Les vides qu'ils laissent entr'eux, servent à recueillir et à conduire les eaux. On voit pourquoi les torrens approfondissent leurs lits dans les sites montueux, pendant que les rivières encombrent le leur dans la plaine. Toutes les parties qui composent une chaîne de montagnes sont adhérentes entr'elles; toutes sont soumises à un plan presque uniforme, et rien n'est plus intéressant, lorsqu'on doit y faire la guerre, que de prendre une idée nette de cet ensemble. Ors, le dessin topographique peut seul débrouiller ce cahos; mais pour éviter la confusion, le militaire n'y détaille que les parties qui peuvent l'intéresser, c'est-à-dire, celles qui lui présentent des camps, des points de résistance, des points d'appui, des points de découverte, des points centraux et dominans, et surtout de ces im-

portans *couloirs* propres à favoriser et à dérober des mouvemens de troupes ; il se contente d'indiquer légèrement la charpente du reste.

Parmi cette foule d'objets présentés avec ordre et clarté, le spectateur suit les mouvemens de deux armées agissant l'une contre l'autre. Le choix de leurs camps se motive à son esprit, ainsi que la direction de leurs marches. Il devine leurs ruses ; il lit dans leurs projets ; il juge qu'elles ne peuvent éviter d'en venir aux mains ; il voit enfin l'ensemble du combat mieux que ne pouvaient le voir ceux qui en furent les acteurs, et il juge sainement des fautes qui s'y sont commises. L'art d'offrir à peu de frais ces merveilleuses représentations est un amalgame heureux des sciences mathématiques, de l'art du paysagiste et de cette autre invention plus nouvelle, au moyen de laquelle on peint avec quelques traits, quelques chiffres et quelques hiéroglyphes, les figures et les pas de la danse, d'une manière tout aussi précise que l'on écrit la pensée et le son.

De tout ce qui vient d'être dit sur le caractère particulier du dessin militaire, on peut conclure que ce talent est à la portée de quiconque sent l'utilité de l'acquérir, qu'il n'exige, pour réussir, que de l'intelligence et de l'application, et que tout officier laborieux peut, dans quelques mois d'un travail bien dirigé, obtenir ce précieux

moyen de fixer ses souvenirs et de transmettre ses idées.

Usages auxquels peut être employé le dessin militaire.

Il s'adapte à l'architecture militaire, et il est indispensable à un ingénieur, soit pour tracer l'*ichnographie* et les profils de ses ouvrages de fortifications, soit pour combiner et diriger les opérations d'un siège, soit pour en rendre compte. C'est le dessin qui, sur une base géométriquement tracée, peut exprimer, au moyen des lumières et des ombres, des reflets et des touches différentes, les reliefs de ces plans, et achever le portrait naïf et fidèle d'un objet qu'il est si important de connaître dans ses moindres détails.

Le dessin est plus nécessaire encore à l'ingénieur de campagne souvent obligé de peindre non seulement la figure des redoutes et autres ouvrages qu'il a inventés pour la sûreté des postes, mais encore la forme et les accidens du terrain sur lequel il opère.

Le dessin n'est pas d'un usage moins indispensable pour l'artilleur, le mécanicien, et le marin, puisqu'ils ne peuvent se passer de figures pour expliquer leurs théories, et qu'ils en ont besoin souvent pour s'en rendre compte à eux-mêmes. Ce n'est qu'en parlant aux yeux qu'on est entendu de la plupart des esprits.

Il est donc bien qu'un officier s'exerce à

dessiner toutes sortes d'armes, de machines et d'instrumens. Ce genre d'ouvrages n'est pas dépourvu d'intérêt. On peut même y mettre du goût et de la naïveté. A défaut d'âme, il faut que ces froids objets respirent le génie mécanique qui les a inventés; mais pour réussir à leur donner un haut degré de vérité, on ne peut guère se passer des règles de la perspective et de celles du clair-obscur.

Le dessin militaire prend un essor plus vaste dans le plan topographique, comme on l'a déjà indiqué; c'est là qu'il déploye toutes ses ressources. Si les règles de la perspective linéaire lui sont inutiles, il ne peut se passer du sentiment du raccourci, ni des règles qui déterminent la distribution raisonnée des jours et des ombres. Il exige enfin beaucoup de tact, j'oserai même dire d'imagination, puisqu'il s'agit de peindre la nature, non telle qu'elle se présente aux yeux; mais telle qu'elle s'offre au raisonnement et à la pensée, ou bien telle qu'ont pu seulement l'envisager, pendant quelques instans, ces aéronautes lancés dans les plus hautes régions de l'air.

La peinture topographique des pays montueux exige surtout une sorte de verve pittoresque; ce n'est guère que par le sentiment qu'on peut rendre les différens étages des montagnes prises à vue d'oiseau, exprimer leurs crêtes hérissées, y caractériser les arides sommets, les lieux où cesse

la végétation, les glaciers, les pyramides de granit, enfin tous ces accidens de la nature sauvage qu'un observateur militaire ne doit plus dédaigner, puisque l'expérience a prouvé qu'on pouvait faire la guerre dans ces sites désastreux, et qu'ils viennent d'être baignés de sang pendant tant d'années de suite.

La manière d'exprimer les variétés des terrains, dans les pays de plaines et de collines, est bien plus aisée et bien plus connue. Il existe des touches de convention pour caractériser les bois de sapins, les bois ordinaires, les bois clairs, les broussailles, les bruyères, les sables, les marais, les prairies, les vignes, les terres labourées.

Il existe également des signes consacrés pour annoncer une source, un gué, une carrière, un pont de pierre, un pont de bois, un moulin. La différence des teintes, dont on colore un chemin, indique s'il est praticable pour des voitures, s'il ne l'est que pour des chevaux ou pour des hommes à pied, enfin s'il n'est qu'un sentier de chasseur. On conçoit qu'au moyen de tous ces signes conventionnels, sur lesquels (par parenthèse) il serait essentiel de ne jamais varier, on peut présenter d'un coup d'œil au spectateur intelligent les tableaux les plus démonstratifs, les plus instructifs et les plus exempts de confusion.

Au surplus, ces tableaux demandent à être chargés de plus ou moins de détails, à être

sur une plus ou moins grande échelle, suivant l'objet auquel ils sont destinés. Le plan d'un champ de bataille, celui d'un poste fortifié, celui des environs d'une place de guerre ou d'un camp exigent beaucoup de détails; une butte, une masure, un canal d'irrigation peuvent être là des objets notables, et il y faut une grande échelle pour pouvoir leur donner le développement proportionné à leur importance.

La carte topographique d'une province servant de théâtre aux mouvemens d'un corps d'armée suppose une échelle moins grande, et elle demande beaucoup moins de recherche. Enfin une carte géographique ordinaire où se trouvent la position des lieux, le cours des eaux, la direction des montagnes et les divisions politiques, est suffisante pour combiner le plan général d'une campagne.

Quelque simples et quelque naturelles que soient ces divisions, elles échappent à un grand nombre de personnes; on ne voit que des gens qui confondent ensemble les propriétés des cartes géographiques, des cartes topographiques et des plans particuliers. Ils voudraient trouver dans les cartes, embrassant une vaste étendue, des détails que ne comportent ni leur échelle, ni leur destination: ils les taxent d'infidélité, parce qu'un sentier, une butte qui leur sont connus, y ont été omis. Cette injustice tient à la difficulté, qu'ont la plupart des hommes, à classer et à généraliser leurs idées.

Heureux qui pour l'usage de la guerre possède des cartes topographiques bien faites. On ne peut se flatter, sans doute, de connaître parfaitement un pays, qu'après l'avoir vu de ses propres yeux et parcouru à la sueur de son visage; mais pour ces reconnaissances mêmes, de quel avantage ne sont pas les cartes? Ce sont des guides précieux qui sans cesse remettent l'observateur sur la voie, qui redressent les erreurs de sa vue, qui l'empêchent de se perdre dans l'immensité des détails. S'il est nécessaire d'étudier la carte d'un pays avant d'en faire la reconnaissance, il ne l'est pas moins de l'étudier encore, après avoir soigneusement parcouru tous les sites intéressans. C'est le seul moyen de raccorder ses observations particulières à des vues générales, et de se former quelque idée juste du rapport des parties entr'elles. Au surplus, pourvu que dans de telles cartes la position des lieux, la direction des eaux, les crêtes de montagnes, leurs divers rameaux et leurs contreforts soient fidèlement déterminés, le véritable officier n'en demande pas davantage, il sait suppléer au reste, et comme il a peu de confiance aux mesures prises sur des plans, le compas à la main, et qu'il sait que des mouvemens militaires ne se règlent jamais sur de pareilles données, il s'inquiète peu de certaines inexactitudes qui attireraient tous les anathèmes d'un astronome. Il lui suffit que la structure

générale du pays soit parfaitement développée à son discernement. Quant aux plans particuliers, les meilleurs, sans doute, sont ceux qui se font pour l'occasion.

Un dernier usage, auquel s'applique le dessin militaire, et qui suppose moins de talent, mais beaucoup d'intelligence, et, j'oserais dire, de dextérité, est l'explication figurée de toutes sortes d'évolutions militaires. C'est ce qu'on appelle proprement *dessin de tactique*. Il existe une espèce de blason déterminant des signes particuliers pour tous les objets qui entrent dans la composition d'une armée; il existe en même temps, comme on l'a déjà dit, une espèce de corographie qui sert à écrire les mouvemens de toute espèce que peut faire une troupe. Ces deux moyens réunis servent à composer des tableaux démonstratifs tellement clairs, qu'un officier d'état-major-général, son cahier à la main, peut, sur le champ, faire exécuter, à première vue, toutes sortes de manœuvres ainsi dessinées.

Histoire du dessin militaire et ses différens styles chez les diverses nations qui en font usage.

Dès la renaissance des arts du dessin, vers le commencement du XV siècle, ces mêmes arts furent consacrés souvent à perpétuer la mémoire des faits de guerre. Mais la guerre elle-même ne pouvait alors être considérée comme un art, et les tableaux

de bataille ne durent présenter long-temps que l'aspect d'une mêlée; ils n'offraient, dans la réalité, aucune idée de tactique. On n'y voyait que des cavaliers et des fantassins acharnés les uns sur les autres; des morts et des blessés entassés pittoresquement. Quelques guerriers, de haut parage, se distinguaient de la foule par leurs cottes d'armes armoriées, et de peur de méprise, leurs noms en toutes lettres étaient écrits sous leurs pieds; mais ces représentations ne laissaient entrevoir aucune des dispositions générales, ni des déterminations soudaines qui décident du sort d'un combat. Elles pouvaient être propres à frapper l'imagination; mais elles étaient absolument nulles pour l'instruction et pour l'avancement de la science militaire (1). Ce fut vers le commencement du XVI siècle qu'on tenta pour la première fois de donner, dans les tableaux de batailles, quelque idée de l'ensemble et des motifs de l'action. La perspective qui commençait à être connue en fournit les moyens. Dans un vaste lointain, on fit paraître des escadrons serrés, et séparés les uns des autres, des masses d'infanterie, fraisées de longues piques, s'entrechoquant dans

(1) On peut en dire autant des tableaux grecs décrits par Pausanias et des bas-reliefs romains, surtout de ceux de la colonne Trajanne qui ne représentent presque autre chose que des luttes particulières.

la plaine. On put donner ainsi quelque idée d'une armée rangée en bataille ou en collonnes, et de quelques-unes de ses évolutions. Les planches de *la guerre entre les Romains et les Bataves*, gravées par Tempesta, d'après les dessins d'*Otto Vœnius*, donnent une idée de ces premiers essais.

Voulant ensuite concilier la précision géométrique avec les moyens pittoresques, on imagina d'élever, sur des plans *sénographiques*, des montagnes, des villes, des forteresses et autres objets en relief et vus en demi-perspective, c'est-à-dire le spectateur étant supposé les voir verticalement, mais d'un point très-élevé. Des bataillons, des escadrons, des brigades furent de même dessinés en relief sur ces plans géométriques, et l'on appela cette manière de présenter à la fois la coupe horizontale d'une partie des objets, et l'élévation d'une autre partie, *la perspective à la cavalière*. Elle fut long-temps en usage. Les plans des sièges de Malte, de Nice et de Corfou furent gravés dans cette manière en 1537; tous ceux du XVI siècle portent les mêmes caractères; le théâtre d'Italie, par Jean Blaw; le magnifique recueil des plans de toutes les villes de Savoie et de Piémont, par le même, gravé en 1682 sous les auspices de Charles Emmanuel II; les plans qui accompagnent l'histoire des campagnes du prince Eugène, et celle de la guerre de succession; enfin, ceux de la grande histoire militaire de Louis

XIV par Quinci, prouvent que l'art de la gravure avait fait bien des progrès dans l'espace d'un siècle et demi; mais que l'art dont nous traitons n'en avait fait presque aucun. On admettait la planimétrie pour le sol; mais on ne pouvait se détacher de ce même sol, pour envisager les objets qui s'élevaient au-dessus de sa surface.

Les 6 planches du siège de la Rochelle sont un des plus singuliers, et des plus beaux monumens du dessin militaire antique. Sur le plan géométral de cette ville et de ses environs, l'admirable burin de Calot n'a pas dédaigné de graver toutes sortes de scènes militaires, d'évolutions de troupes, et de tous les travaux d'un siège, avec l'énergie, le sel et la précision particulières à cet ingénieux artiste. Ses figurines qui sont parfaitement soignées et correctes, vues de près, produisent, à quelques pas de distance, l'effet d'une multitude de fourmis répandues sur un beau plan gravé. On sent que pour représenter ainsi des faits de guerre il fallait beaucoup de temps et un talent d'artiste; il fallait savoir dessiner la figure, et mettre des chevaux en mouvement. D'ailleurs ce mélange d'objets, peints les uns à vue d'oiseau, les autres verticalement, avait quelque chose d'incohérent et de barbare, et il nuisait essentiellement à la précision; car les objets exprimés en relief et en demi-perspective, quelque élevé que fût supposé le point de

vue, dérobaient nécessairement à l'œil ce qui se trouvait derrière eux. Une pointe de montagne couvrait un passage ou cachait un vallon.

Enfin, vers le milieu du 18.e siècle, les têtes se mirent à fermenter sur la théorie élémentaire de l'art de la guerre, dont il semblait que jusque-là on se fût borné à perfectionner la pratique. Le génie du grand Frédéric donna à cet art un nouveau caractère; une précision mathématique s'introduisit dans les évolutions d'armée. Le dessin militaire dut participer de cet esprit géométrique. En effet, on renonça aux figurines, aux chevaux, à la perspective et toutes les inégalités du terrain furent exprimées désormais, sans s'écarter de leur circonscription mathématique; tous les objets furent indifféremment représentés à vue d'oiseau; les divisions d'une armée furent désignées par des *parallélogrammes*, dont les formes et les hâchures désignèrent les différentes armes. Il y eut des signes conventionnels pour les canons, les mortiers, les caissons, les chevaux de frise. En même temps, des espèces de hyérogliphes désignèrent tous les différens grades d'officiers et de sous-officiers, depuis le général en chef, jusqu'à l'appointé. Des traits pleins ou déliés annoncèrent le front ou le dos de ces troupes; des lignes ponctuées de différentes manières marquèrent leurs diverses directions, et leurs mouvemens progressifs

ou rétrogrades, pendant que des traits fins, tracés en carmin, indiquaient les tirs de l'artillerie.

Cette invention nacquit en Allemagne. Les Français s'en emparèrent, la parfectionnèrent, et suivant leur coutume, ils ajoutèrent de la méthode, de la clarté et de la grâce à ce qu'avaient laborieusement créé leurs voisins.

On pourrait dire qu'aujourd'hui le dessin topographique et le dessin de tactique ne reconnaissent que deux manières ou, si l'on veut, deux écoles, l'Allemande et la Française.

Le caractère général de la manière allemande, pour les plans topographiques, a quelque chose de trop systématique, et l'excès de scrupule à ne pas s'écarter d'une méthode convenue, les rend même inexacts.

La manière française au contraire est pleine d'expression et de légéreté; la touche en est à-la-fois piquante et flexible; elle se plie à rendre toutes sortes d'accidens et d'effets; elle caractérise enfin nettement, et à peu de frais, toutes les espèces de terrains, les encaissemens de rivières et les différens degrés d'élévation des montagnes.

Les Allemands n'emploient généralement, pour exprimer le relief dans leurs plans, que la plume et le pinceau peigné. Ce dernier moyen serait excellent pour l'usage de la guerre, étant très-expéditif; mais il a l'inconvénient majeur de laisser perdre

toute finesse et toute vérité de formes et de détails. Ce pinceau, dont la propriété est de former plusieurs hâchures à-la-fois, ne serait bon, tout au plus, qu'à jeter des ombres générales. Les ouvrages qu'il produit semblent moins faits avec la main, qu'avec une machine; ces hâchures toujours symétriquement espacées et recroisées offrent plutôt l'idée d'un réseau fait à la navette, que d'un travail inspiré par le sentiment et par le goût. On a beau les retoucher avec le pinceau brûlé ou le pinceau ordinaire; de tels dessins sont trop maniérés pour être jamais parfaitement démonstratifs. Moins encore sont-ils agréables à l'œil. Les arbres des forêts y sont ordinairement traités avec un pinceau à deux ou trois pointes; ce qui ajoute à la monotonie, et à la pesante symétrie qui les caractérisent.

Dans leurs dessins à la plume, les Allemands semblent ne s'attacher qu'à imiter le travail du pinceau peigné.

Un autre vice qui nuit généralement à l'effet de leurs ouvrages dans ce genre, c'est qu'ils n'y prennent point le jour d'un côté déterminé, et qu'ils employent toutes leurs ombres les plus fortes à rendre les escarpemens de quels côtés qu'ils se trouvent. Il résulte de là que les moyens leur manquent ensuite pour faire ressortir les hauteurs supérieures, et que l'ensemble de leurs plans n'a point d'accord, que l'effet général du clair-obscur y est manqué, et

qu'il y règne toujours plus ou moins de confusion.

L'art du dessin topographique militaire est cependant très-prisé en Allemagne, et très-cultivé depuis un demi-siècle, surtout dans les armées de Prusse et d'Autriche. Si l'on en croit les officiers du génie et de l'état-major-général autrichien, rien ne peut être comparé au magnifique recueil de cartes formé à Vienne, par les soins de Marie-Thérèse et des deux derniers empereurs, particulièrement de Joseph II (1).

Frédéric II faisait lever sans cesse en temps de paix, et, comme on sait, il affectait à la guerre le plus grand mépris pour les cartes et pour les plans. Il se plaisait particulièrement à humilier ses ingénieurs, et il feignait, devant eux, de ne consulter, pour toutes ses dispositions, que les cartes géographiques les plus grossières et les plus communes. Ce dédain était-il vrai ou simulé? Il est permis de douter, qu'en effet ce prince fît peu de cas d'une chose dont il se montrait habituellement fort avide, et qu'il tâchait de se procurer à tout prix. Un mot d'une de ses lettres familières prouve au contraire qu'il les aimait beaucoup. J'ai reçu (écrit-il à son correspondant de Paris) la vie du maréchal de Saxe par d'Espagnac;

(1) Le dessin militaire en Prusse se rapproche beaucoup, pour la manière, de celui d'Autriche.

je vous avouerai que j'ai lu un peu légèrement le texte ; mais, en revanche, je me suis arrêté avec plaisir aux plans qui sont bien faits. *Les plans sont l'échiquier sur lequel nous jouons, nous autres anthropophages* (1).

Frédéric, si grand par la trempe de son caractère et par la force de son génie, avait, sur de certains points, les petitesses d'un homme ordinaire. Il ne voulait jamais paraître tirer des lumières d'ailleurs, que de son propre fonds, et suivant son expression connue, il jetait les écorces de l'orange, après en avoir exprimé le suc. Il est à croire que, fidèle à cette maxime, il dépréciait en public des plans, dont il faisait en particulier le plus grand cas, et le plus constant usage.

On a vu des généraux n'ayant de commun avec Frédéric le Grand, que ces ruses puériles, détourner dédaigneusement la vue de cartes excellentes qu'ils convoitaient au fond de leur cœur, qu'ils auraient acheté bien cher, et qu'ils ont fini par s'approprier sans beaucoup de scrupule, ni de délicatesse.

La touche des ingénieurs prussiens est empreinte de ces mêmes caractères géné-

---

(1) Cette citation est de mémoire, et l'on ne peut répondre que du sens exact ; mais non des propres termes.

raux que nous avons indiqués comme appartenant à l'école allemande. Leurs dessins sont le plus ordinairement à la plume ou au pinceau peigné; mais il paraît qu'ils ont pour principe de ne pas recroiser leurs hâchures, et de ne charger que très-peu les ombres; ce qui rend leurs plans plus propres aux usages militaires. Le même coup de plume, de pinceau ou de burin contient souvent, entre son plein et son plus fin délié, toutes les nuances depuis l'ombre vive qui, rapprochée du plus grand clair, désigne les hauts sommets des montagnes, jusqu'à l'ombre la plus légère qui marque l'extrémité de leurs talus. On peut se former une idée avantageuse de cette manière prussienne dans la grande carte du colonel, comte de Schmettau, servant à l'intelligence des mémoires de cet officier sur la dernière campagne du roi de Prusse en Bohême. Nous connaissons un autre morceau gravé, propre à donner de la manière prussienne une idée favorable, c'est l'ingénieuse planche d'*Angelbrect* et *Müller*, offrant, dans un même quadre, tout le théâtre de la guerre de 7 ans, et les plans distincts de 26 batailles.

Si la perfection du dessin topographique consiste, ainsi qu'on a tâché de le démontrer dans le cours de cet essai, à présenter le portrait naïf et ressemblant d'une contrée; l'on ne peut disconvenir que les Français dans leurs gravures ne l'emportent

ordinairement sur les autres à cet égard. Ce n'est pas qu'on prétende ici garantir la scrupuleuse exactitude de tous les plans, décorant les grands ouvrages militaires qu'ils ont publiés depuis 50 années. On ne parle ici que de l'exécution, et l'on ne peut disconvenir qu'elle ne soit supérieure à la plupart des autres peuples voisins.

Il est de certains plans qu'il faut considérer comme ces portraits manqués pour la ressemblance, mais qui n'en sont pas moins des tableaux dignes d'être conservés dans les grandes galeries, et d'être étudiés par les jeunes élèves.

L'exécution de la carte générale de France par Cassini est excellente à bien des égards. On y trouve une intelligence, un ordre, une précision qui reposent l'esprit, et qui charment les yeux. Mais les parties rocailleuses et la dégradation des hauteurs, dans les pays montueux, y sont mal rendues; souvent elles ne sont indiquées qu'à-demi.

Si la carte de Suisse, annoncée par J. H. Weiss, remplit l'attente des amateurs, elle surpassera tout ce qu'on a vu jusqu'ici de plus parfait dans le genre topographique. Cette carte doit être gravée d'après les dessins les plus exacts levés sur nature, et d'après les célèbres reliefs du général Pfiffer et de M. Mayer, que les voyageurs allaient admirer à Lucerne, à Arau et dans la bibliothèque publique de Berne. Si tant de moyens sont mis en usage avec

cette scrupuleuse fidélité, cette précieuse naïveté, cette abstraction de toute manière, qui caractérise le génie helvétien, ce morceau ne sera pas moins neuf qu'intéressant. On en possède un déjà qui, par sa touche originale et par la beauté de ses détails, fait desirer que les artistes et les amateurs de ce pays ne s'arrêtent pas dans la carrière. C'est la carte topographique et physique du bailliage d'Aigle et de ses environs, dessinée par le chevalier de la Rovera et publiée par le capitaine Wild, de Berne, à la tête de son ouvrage sur les salines de Bay.

Les environs du lac de Genève et la Suisse Romande, levés par MM. Pictet et Malet, peuvent être mis pareillement, pour l'exécution, au rang des meilleurs morceaux topographiques gravés, et quoique ces cartes ne soient pas dressées pour des usages militaires, la grandeur de leur échelle et les détails qui s'y trouvent, les rendraient extrêmement précieuses pour la guerre. Au surplus, le peu d'ouvrages de ce genre, produits par les Suisses, rentre dans ce que nous avons appelé *l'école de France*. Leur touche ne se distingue de celle des topographes français, que par plus de naïveté, et s'il est permis de s'exprimer ainsi, par un plus grand air de bonne foi. Il en est de même du petit nombre de plans topographiques que nous connaissons, faits par des Anglais. La plupart représentent ces

parcs célèbres, où la grande noblesse d'Angleterre développe tout-à-la-fois sa magnificence et son amour pour les beautés naturelles; mais ces plans offrent tant de vérité, ils ont une expression si vive et un si beau fini, qu'on peut les ranger au nombre des plus excellens modèles. Notre place pourrait être assignée entre les Anglais et les Suisses. Après avoir rendu justice à nos émules, il doit nous être permis de louer ici l'ardeur des souverains de ce pays à naturaliser et à perfectionner chez-eux cet art dont ils ont reconnu l'utilité, et de faire en même temps une honorable mention des talens qu'ont développé, en différens temps, plusieurs sujets distingués du bureau de la topographie piémontaise. Cet établissement doit son origine au roi Charles Emmanuel III, ainsi qu'on l'a dit ailleurs, et il date des premières guerres que ce grand prince eut à soutenir au commencement de son règne. Il était alors allié des Français. Frappé des avantages que procuraient les ingénieurs topographes, attachés à l'état-major des armées des maréchaux de Villars, de Coigny, et de Noailles, il résolut d'en établir chez-lui un corps permanent sous la direction du quartier-maître-général. En conséquence il retint à son service quelques-uns des ingénieurs français, employés pendant la guerre d'Italie, et il choisit dans le grand nombre de géomètres qui venaient d'achever l'opération du cadastre en Savoie, ceux qui

montraient le plus d'intelligence, pour compléter ce nouveau corps. Charles Emmanuel aimait tout ce qui pouvait répandre de la précision et de la clarté dans les affaires de la guerre, comme dans celles de l'administration. Il comprit que des plans corrects et détaillés de ses frontières, et surtout de la partie montueuse de ses états, pourraient être d'une utilité infinie, soit pour les usages militaires, soit pour les usages politiques et civils. Le corps des topographes travailla dès-lors sans relâche à remplir sa destination, et l'immensité d'ouvrages qu'il a fournis, soit aux archives royales, soit aux archives particulières de S. M., soit à celles de la secrétairerie des guerres (1), outre le grand nombre de cartes originales et réduites qui lui en restent, fait foi de son activité. D'un autre côté, l'ample et riche collection de toutes sortes de cartes gravées et de dessins militaires anciens et modernes, réunis par nos deux derniers souverains, ne prouve pas moins le cas qu'ils firent, l'un et l'autre, de l'art intéressant dont nous nous occupons, et ce qui le prouve encore mieux, ce sont les progrès que cet art fit sous leurs auspices. Il existe dans les archives particu-

(1) On voit que ce mémoire existait avant l'expoliation des archives de la topographie royale et du cabinet des plans de S. M. par les Français, en 1798.

lières du roi des plans relatifs aux guerres du siècle dernier, et aux premières guerres du siècle présent. On en voit du temps du prince Eugène, portant à dos des ordres de bataille signés de sa main; la plupart sont assez informes; les montagnes y sont mal et vaguement exprimées. Beaucoup de ces plans, antérieurs à l'établissement du bureau de la topographie, sont anonymes. Quelques-uns portent les noms de *Varin de la Marche*, *Lauvrières*, *Nicole*, *Duparc*, *Galera*, tous ingénieurs français ou savoyards. Un nommé *La Blottière*, français, a dessiné tous les plans des marches, des camps retranchés et des champs de bataille, relatifs à la guerre de 1733.

Dix ans après, les ingénieurs Cantu, Durieu, Garella, Sottis et Coloniato, du bureau de la topographie, sous la direction du commandeur Bertola leur chef, suivirent l'armée, et ils levèrent, sur place, tous les plans relatifs à la guerre de 43 à 48, et qui font suite aux mémoires de l'abbé Minutoli. Les mêmes levèrent, pendant le siège de Gênes, la belle carte de la rivière *du Ponent*, qui était conservée aux archives particulières du roi, et qui s'est perdue entre les mains du général-major *Simbschen*, quartier-maître-général de l'armée de Devins, en 1795. La formation d'une carte générale de Savoie, d'après les mappes, fut l'ouvrage d'un nommé Jean *Parpigloti*, aidé de deux allemands Gabriel *Grinber*,

et François *Schittwein*. Elle fut terminée en juin 1737. On y retrouve la mauvaise manière d'alors ; les montagnes et les maisons y sont vues en perspective. Les hauteurs y sont faiblement et vaguement indiquées, et la plupart sont faites d'imagination. Ces défauts disparaissent dans le beau morceau de la chasse royale, levée par l'ingénieur *Boëris* et *Pierre Denis*, pendant les années 1758 et 1759. Dès-lors l'art d'exprimer les reliefs à vue d'oiseau, et de caractériser les variétés du terrain alla toujours en se perfectionnant, et nos cartes des vallées du Tanaro, du Belbo, de la Bormida et de l'Erro, et surtout la belle réduction du Piémont méridional par l'ingénieur *Castellino*, sont des morceaux finis qui peuvent soutenir la comparaison avec ce qui existe de meilleur en ce genre. Elles sont lavées à l'encre de la Chine, ce qui produit des teintes douces et transparentes, très-propres à détacher les noms écrits en caractères moulés, et d'un noir très-vif. Les eaux teintes en bleu, les bois en verd, les villes et les points fortifiés en rouge, les chemins, suivant leurs qualités, distingués par les différentes nuances du jaune, produisent un ensemble tout-à-la-fois net, agréable et démonstratif. Si l'on peut leur faire un reproche, en ne les considérant que militairement, c'est d'être trop finies et surchargées de détail.

Les plans faits, pendant la dernière guerre,

ceux surtout annexés aux mémoires des opérations de la principale armée pendant les campagnes de 1794, 1795 et 1796, et dressés par ordre de M.gr le duc d'Aoste, ont un caractère et un mérite différent. A beaucoup moins de frais ils indiquent fortement tout ce qui peut intéresser un militaire, et le reste est mis à l'écart. Ces plans ont fait à juste titre honneur à l'intelligence et aux talens de MM. Riccio, Conti et Pierre Audé. Depuis lors, MM. Riccio et Brambilla ont encore perfectionné leur manière, et les derniers ouvrages sortis de leurs mains peuvent être regardés comme classiques. Ils offrent véritablement l'échiquier que demandait le grand Frédéric pour arranger ses parties. En effet, il serait difficile de rendre avec plus d'expression et de légéreté, avec moins d'ombres et de travail, toutes les variétés d'un pays mêlé de plaines et de montagnes, et d'y laisser plus de jour pour la disposition des troupes. La pratique d'indiquer ces dispositions par des mouches de taffetas gommé avait prévalu à notre armée, pendant les dernières campagnes. Cet usage, emprunté des Autrichiens, est très-convenable et très-expéditif, et rien ne saurait être plus commode pour les besoins journaliers d'un quartier-général. Le même plan, par ce moyen, peut servir pour une infinité de combinaisons différentes. Ces mouches mobiles peuvent être en papier portant le nom des corps, des brigades ou des bataillons.

On voit, par tout ce qui vient d'être dit, que l'art du dessin militaire est tout au moins aussi avancé parmi nous que chez aucune autre des nations militaires qui le cultivent.

Terminons cet essai par quelques vues sur la marche à suivre pour s'y rendre habile.

Des moyens de se rendre habile dans l'art du dessin militaire.

Nous traitons exclusivement, comme on a dû l'observer déjà, du dessin militaire, et nullement de la géométrie pratique, qui sert à déterminer les mesures exactes d'un terrain; il ne s'agit surtout ici que de l'art de former (comme a dit Mauvillon) le portrait naïf et fidèle d'une contrée, et de rendre cette représentation tellement démonstrative et vraie, qu'un général puisse s'en servir pour ses combinaisons, comme s'il avait la nature même sous les yeux. On suppose donc que pour première donnée le dessinateur possède le réseau ou squelette exact, et levé à l'aide des instrumens du pays dont il doit exprimer les formes diverses.

La marche à suivre pour se rendre habile dans le genre de dessin, dont il est ici question, diffère peu de celle usitée pour le dessin ordinaire, c'est-à-dire qu'il faut que l'élève commence à dénouer sa main, en traçant des traits purs et ondulés, et en

copiant, avec la plus scrupuleuse attention, ce que nous avons appelé des squelettes. Il faut qu'ensuite il copie des fragmens, puis des morceaux entiers des plus excellens modèles, qu'il se rende familiers tous les signes de convention, qu'il fasse une comparaison réfléchie de toutes les manières et tâche de s'approprier ce que chacune a de meilleur; qu'il passe ensuite à dessiner d'après des modèles en relief, et finisse par lever sur nature.

Intervertir cet ordre serait ralentir les progrès qu'on peut faire en le suivant. Essayer de lever sur nature sans préliminaire, serait vouloir parler une langue étrangère avant d'en avoir étudié les rudimens. Il importe surtout, dans une pareille école, de ne s'exercer que d'après des morceaux classiques et finis, comme il est d'usage dans les académies de peinture, où l'on ne donne à copier aux commençans, que les fragmens les plus purs de Raphaël et de Carrache.

Il paraîtrait convenable que les premières études se fissent à la plume, d'après de bonnes gravures, et sur des échelles différentes. Cette manière de dessiner est de toutes, celle qui exige le plus de précision, et l'on s'accoutumerait en même temps à grandir ou à réduire avec facilité; ce qui est très-nécessaire. Quelques plans choisis parmi ceux annexés aux campagnes des maréchaux de Saxe, de Maillebois et de Luxembourg, quelques fragmens surtout des

belles cartes de France, de Suisse et de Lombardie, transportées sur une plus grande échelle, ne pourraient être copiés qu'avec beaucoup de fruit par des commençans. Ils en viendraient ensuite aux *Aquarelles*: quelques leçons d'un maître habile suffiraient pour leur indiquer les principes et les procédés du Lavis, et en copiant, sous sa direction, des modèles choisis, ils arriveraient progressivement à cette exécution nette, franche et expressive que nous avons indiquée comme le terme, où l'on doit tendre.

Arrivés à ce point, il serait à souhaiter qu'ils pussent dessiner d'après des plans topographiques en relief, comme on dessine d'après la bosse dans les académies de peinture; rien ne serait plus propre à leur donner une idée juste des effets et du jeu des lumières dans un paysage vu à vol d'oiseau.

Ce n'est qu'après s'être formé un coup d'œil juste, et une touche ferme et expéditive, par cette suite d'études régulières, qu'il convient d'en venir à dessiner d'après nature. On ne lève guère sur place que des croquis, principalement à la guerre; mais ces croquis peuvent être remplis de vérité et d'expression; il faut s'accoutumer à y entremêler tellement le dessin, et les notes écrites, qu'aucun souvenir ne puisse se perdre, imitant en celà la méthode des bons peintres de paysages, lesquels, après

avoir marqué d'un léger contour, dans leurs études, les formes des objets, se contentent d'indiquer, par des notes, en abréviation, ou par des chiffres et des renvois, les couleurs locales, et les effets de lumière, sûrs que toutes ces choses leur seront vivement représentées dans leurs ateliers, par ces croquis ainsi notés. Un officier parvenu à se rendre cette pratique familière peut en retirer les plus grands avantages. A peu de frais, il lui est aisé de remplir son garde-notes des mémoires les plus précieux qu'il met ensuite au net dans ses loisirs.

Un objet d'une grande considération dans les plans finis c'est l'écriture : elle doit toujours être parfaitement soignée. Un mot écrit négligemment, ou placé d'une manière équivoque, peut produire des erreurs capitales ; quelques lettres maladroitement noyées dans l'ombre peuvent altérer un nom et le rendre méconnaissable. Il faut donc de la combinaison et même du tact, pour placer et entremêler les différens caractères propres aux noms des provinces, des grandes villes, des bourgs, des villages, des rivières, des défilés, des cols, enfin des lieux mémorables par quelques faits de guerre. Autant qu'il est possible, ces noms doivent se présenter toujours dans la position, où ils peuvent être lus avec le plus d'aisance, c'est-à-dire parallèlement à l'horizon. Ceux des rivières seulement doivent suivre

la pente de leurs eaux, et ceux des montagnes la direction de leurs crêtes. On ne saurait croire combien de telles attentions contribuent à répandre, dans les cartes topographiques, cette netteté lumineuse qui en fait le principal mérite.

En résumant tout ce qui vient d'être dit sur les caractères du dessin militaire, sur ses propriétés et sur les moyens de s'y rendre habile, on ne peut disconvenir de son utilité; on voit ensuite qu'avec une dose commune de goût et d'intelligence, tout homme laborieux peut, dans une année ou deux, en apprendre ce qui est vraiment nécessaire. On voit enfin que les établissemens de nos rois ne laissent rien à desirer à ceux qu'une louable émulation porte à vouloir s'y perfectionner.

TITRE 5.e

FRAGMENT

Sur l'invasion de l'Egypte en juillet 1798, et depuis le débarquement des Français sur la côte d'Afrique, jusqu'à la destruction de leur flotte dans la baie d'Aboukir (1).

On se perdait en conjectures sur la destination du grand armement préparé à Toulon pendant l'hiver de 1797; un choix des plus vaillantes demi-brigades de l'armée d'Italie, et leurs généraux les plus renommés prêts à s'embarquer sur 350 vaisseaux de transport, et sous la protection d'une puissante escadre (2); des préparatifs immenses de toute espèce; le nom fameux surtout du chef de l'expédition, annonçaient assez l'importance dont elle devait être; mais on variait sur son objet. De tels apprêts menaçaient-ils l'Irlande, le Portugal, la Jamaïque ou les

(1) Ce fragment sur l'invasion de l'Egypte, en 1798, fut écrit dans le temps même, où elle venait d'avoir lieu, et d'après les rapports officiels et les meilleures relations existantes alors. La suite de cette épisode, à jamais mémorable, des guerres de la révolution se trouvant décrite dans l'excellent ouvrage du général comte Mathieu Dumas, et dans la relation particulière du général Dessaix, on n'a pas cru devoir achever ce morceau historique, commencé depuis 19 ans.

(2) 6 frégates, plusieurs flûtes et corvettes.

grandes Indes? Étaient-ils destinés contre la Macédoine ou contre l'Archipel Turc? Les gens capables d'observer et de réfléchir fixèrent cependant bientôt leurs conjectures. Ils s'étonnèrent de voir les Anglais prendre le change, et croire que l'orage allait éclater contre leur île, dégarnir en conséquence la Méditerranée, et se ruiner en vains préparatifs de défense sur leurs côtes; et dans l'intérieur de leur pays. Une expédition pour l'Océan aurait-elle été préparée par les Français dans leurs ports méridionaux? D'ailleurs les élémens, dont se composait l'armement de Toulon, n'indiquaient-ils pas autre chose que le projet d'une invasion ordinaire? Avec un peu d'attention, il était aisé de voir qu'il s'agissait de fonder par les armes, et sous les auspices de la philosophie, une puissante colonie, propre à favoriser l'extension du commerce français, propre surtout à illuminer des nations nouvelles, et à favoriser le vaste plan de régénérer le monde, en le révolutionnant.

Six mille ouvriers de toutes sortes d'arts mécaniques, avec leurs outils, des professeurs de langues orientales, des publicistes, des géomètres, des naturalistes, des artistes dans tous les genres, une bibliothèque, une imprimerie, des appareils électriques, des aérostats n'auraient-ils pas été purement embarrassans, s'il ne s'était agi que de conquêtes sur des plages lointaines? Or, en partant de l'hypothèse que Bonaparte allait

fonder une colonie, et en motivant cette entreprise, comme on l'a fait ci-dessus, les regards se tournaient naturellement vers l'Egypte. Un établissement sur le Nil avait été, de tous temps, la chimère du gouvernement français. On savait qu'il avait été particulièrement celle de Turgot et de sa secte. Déjà des voyageurs (1) philantropes avaient été envoyés à la découverte. Enfin, dans les circonstances actuelles, nulle partie du monde ne pouvait mieux remplir l'objet qu'on semblait se proposer. C'était là véritablement, que devait être ouverte la mine destinée d'une part à bouleverser l'empire Ottoman, et de l'autre à détruire le commerce des Anglais aux grandes Indes. C'était le point surtout désigné pour faire en Orient les premiers essais du gouvernement représentatif, et pour en inoculer l'esprit aux contrées de l'Asie et de l'Afrique.

Quoi qu'il en soit, Bonaparte renfermant son secret dans son sein, mit à la voile le 30 floréal an VI. Différentes divisions de son convoi, parties de Gênes, de Corse et de Civita-Vecchia (2) l'ayant joint dans les eaux de Sardaigne, il cingla sur Malte, et bientôt on apprit que cette île était tombée en son pouvoir, et qu'il la retenait

---

(1) Savary et Volney.

(2) 186 bâtimens de transport, 4000 hommes de débarquement.

comme pays de conquête. Elle avait fait justement autant de résistance qu'il en fallait pour légitimer ce titre. Ce fameux boulevard de la Méditerranée, ce rocher inexpugnable, contre lequel avaient échoué jadis tous les efforts de Soliman II, fut soumis en moins de 24 heures. Le Grand-Maître échangea sa souveraineté contre une modique pension. Plusieurs chevaliers traitèrent de même pour leur propre compte: enfin la France acquit, presque sans coup férir, le point d'appui le plus important pour son commerce maritime, un port excellent, de grandes richesses, plusieurs vaisseaux (1), une nombreuse artillerie et beaucoup d'armes et de munitions. Peut-être compta-t-elle aussi, au nombre de ses avantages, d'avoir flétri la noblesse en général, en couvrant de blâme un ordre de chevalerie illustre et antique, lequel semblait en être le représentant dans les principales contrées de l'Europe.

Cependant les Anglais, arrivés dans la Méditerranée trop tard, pour prévenir la chûte de Malte, accoururent pour tâcher d'y bloquer ou d'y combattre l'armée française. Sir Horatio Nelson, ayant été joint par le commodore Thombridge, se mit vivement à sa poursuite avec des forces supé-

(1) Deux vaisseaux à 3 ponts, une frégate et 4 galères.

rieures. Il devait aisément l'atteindre, vu la pesanteur du convoi qu'elle escortait. Cependant, Bonaparte fut assez heureux pour lui échapper. Les Anglais arrivèrent à Malte deux jours après son départ, et sans s'y arrêter, ils accélérèrent leur marche pour le rejoindre. Un vent frais du nord-ouest poussait les deux armées vers les côtes d'Egypte. L'une desirait ardemment de combattre; le vœu de l'autre devait être d'éviter tout engagement. Bonaparte tenant une route incertaine entre les îles de Chypre et de Candie, ralentit un peu sa marche, et il fut contrepassé par Nelson, lequel arrivé le premier aux rivages d'Alexandrie, et apprenant qu'on n'y avait point vu les Français, revint précipitamment sur ses pas, et suivit les différentes directions qu'il supposait pouvoir lui faire rencontrer son adversaire; mais ce fut inutilement, et après une recherche infructueuse, il rentra, le 1.er septembre, dans les ports de Sicile.

Pendant ce temps, Bonaparte, que la fortune semblait conduire par la main, avait débarqué sans opposition sur la plage d'Alexandrie, et pendant qu'on cherchait où il pouvait être, il s'était déjà rendu maître de tout le Delta.

Quelques réflexions se présentent ici d'elles-mêmes. Les incertitudes de Nelson, en poursuivant l'armée française, furent-elles excusables? N'aurait-il pas évité de grandes fautes, en se dirigeant tout simplement, d'après

les données dont on a présenté un apperçu, et qui semblaient indiquer si clairement la route de son ennemi ? En formant les suppositions les plus naturelles, en s'y tenant fortement attaché, et en agissant sur ces fondemens, il ne serait pas arrivé à Malte huit jours trop tard, et après avoir dévancé Bonaparte au port d'Alexandrie, il ne lui aurait pas laissé le champ libre, en rebroussant chemin vers la Sicile. Il est à croire qu'il fut égaré par ces sophismes des dissertateurs, auxquels il est si dangereux de prêter l'oreille dans toute question de politique et de guerre, et qui ne servent généralement qu'à faire perdre la trace du vrai.

Bref, il ne fallut pas moins que l'éclatante victoire d'Aboukir pour faire oublier tant de fausses routes et tant de calculs erronés. L'invraisemblance de tout ce que fit alors Nelson, accrédita, dans l'Europe entière, le bruit répandu d'une rencontre entre les deux flottes et de la destruction de l'armée de Bonaparte.

Pendant que bien des gens dissimulaient à cet égard leur joie ou leurs inquiétudes, cet heureux général suivait à la lettre le plan qu'il s'était tracé. Le 30 juin, au matin, l'armée navale de France et le convoi atterrèrent à la côte d'Egypte, à l'occident du port vieux d'Alexandrie, vers le point dit *la Tour des Arabes*. Le soir du même jour, le citoyen Magallon, consul de France,

vint à bord avec des pilotes pratiques de cette côte dangereuse. Il annonça que 14 vaisseaux de guerre anglais avaient paru l'avant-veille dans ces mêmes parages; que la ville et les forts d'Alexandrie étaient disposés à se défendre; que les Mamelouks et les Arabes étaient rassemblés en corps d'armée, et les habitans de toutes parts sous les armes.

Bonaparte sentait que l'escadre anglaise pouvait reparaître d'un moment à l'autre, et qu'il n'avait pas un instant à perdre pour débarquer l'armée, et prévenir les dispositions hostiles des gens du pays. Il ordonna à l'escadre entière de mouiller le plus près possible de la pointe de *Marabouc* qui embrasse à gauche les ports d'Alexandrie, et qui se trouve à deux lieues de distance de cette ville, pendant que quelques bâtimens iraient croiser en face de ce même port, afin de fixer l'attention des habitans, et quoique la mer fût houleuse et le vent très-fort, il se décida à effectuer le débarquement pendant cette nuit là même.

Le temps était si mauvais, que plusieurs vaisseaux de guerre s'abordèrent, et mirent le désordre dans l'armée, laquelle ne put s'avancer qu'à trois lieues de la côte.

Le général n'en fit pas moins descendre, dans les chaloupes, trois divisions d'infanterie qu'il destinait à prendre terre les premières, et il les fit soutenir par deux autres divisions pareillement distribuées sur

des canots: il s'avança en personne, à la tête de celles-ci, montant une des galères enlevées dans le port de Malte, et ne se jeta dans un bâteau, que lorsqu'il fut arrivé à demi-lieue de terre.

Cette côte est bordée de ressifs au travers desquels il n'est pas aisé de trouver des passes. Rien n'était plus difficile et plus périlleux qu'une pareille navigation, par une obscurité profonde, et par un vent orageux; mais l'audace et la fortune de Bonaparte devaient tout surmonter. Il prit terre heureusement en Afrique le 1.er juillet, à une heure du matin. Il s'empressa de passer en revue le peu de troupes dont le débarquement avait pu s'effectuer en même temps que le sien. A peine s'y trouvait-il cinq mille hommes. Il en forma sur le champ trois colonnes, commandées par les généraux Menou, Kléber et Bon, et après avoir donné ses ordres pour la direction du reste de l'armée, il prit, à 2 heures et demie, le chemin d'Alexandrie, marchant à pied avec les tirailleurs de l'avant-garde. Il était entouré des officiers de son état-major, entre lesquels on remarquait les généraux Dumas, Dommartin et Caffarelli, lesquels étaient supposés commander les armes de la cavalerie et du génie, quoiqu'on n'eût pu débarquer ni canons, ni chevaux, et que pour s'emparer d'une ville considérable cette petite armée ne fût pourvue que d'échelles. La marche était extrêmement fatigante. On

enfonçait dans le sable jusqu'à mi-jambe, et l'espace à franchir était de deux lieues. D'ailleurs, aucun obstacle ne se présentait, et l'on chemina plus d'une heure, avant de rencontrer un seul habitant. Un peu avant jour, il y eut quelques coups de fusils: on apperçut à l'aube une certaine quantité de naturels du pays, qui fusillaient les éclaireurs de l'avant-garde, en se repliant sur Alexandrie. A demi-lieue de cette ville, trois ou quatre cents Arabes à cheval, parurent sur des monticules. Ils firent quelques mouvemens, comme pour tomber sur les flancs de l'armée, et pour couper sa communication avec le point de débarquement. Elle n'en marcha pas moins en avant, toujours dans le même ordre, le général Menou avec sa division côtoyant la mer sur les Dunes, la division du général Bon suivant sur la droite le chemin qui tend à la porte dite de *Rosette*, et la division de Kléber, au centre, se dirigeant sur la principale porte d'Alexandrie.

Il était huit heures du matin, et l'on commençait à distinguer l'enceinte de la ville. Ses murs et ses hautes tours étaient couverts d'un peuple nombreux en armes, et l'on entendait les hurlemens qu'il poussait pour s'animer au combat.

Bonaparte fit faire halte, hors de la portée du fusil, il se porta ensuite à la *colonne de Pompée*, d'où il détacha plusieurs officiers de son état-major, afin de reconnaître l'en-

ceinte, pendant que lui-même annonçait, par des signaux, le desir de parlementer; car il sentit combien il lui serait difficile d'emporter la place d'emblée, étant sans canons, et avec des troupes fatiguées. Cependant, ne pouvant réussir à se faire entendre, et connaissant mieux qu'un autre tout le prix du temps, et tout l'ascendant de l'audace, il ordonna l'escalade.

Les trois divisions s'avancèrent à-la-fois, marchant en silence, et au pas de charge à travers une grêle de coups de fusil. Les échelles furent dressées, et malgré les pierres qui pleuvaient de toutes parts sur les assaillans, les baïonnettes françaises ne tardèrent pas à paraître au sommet des murailles (1). Alors, ceux qui y étaient parvenus, se trouvèrent en butte à un nouveau danger. Les défenseurs des tours tiraient sur eux, avec avantage, du haut de leurs créneaux. Les Français, pour se mettre à couvert, n'eurent d'autre ressource que de se précipiter dans la ville, où bientôt ils se répandirent tumultueusement, et il s'établit, de toutes parts, une fusillade meurtrière. Les assaillans poursuivaient les Arabes de rue en rue, et les massacraient jusque dans les mosquées. Ceux-ci, de leur côté, faisaient pleuvoir la mort sur leurs adver-

---

(1) Le général Menou, arrivé le premier, fut blessé grièvement, et jeté du haut en bas de la muraille.

saires du haut des terrasses, et par les fenêtres des maisons. En vain Bonaparte s'efforçait de rallier les siens autour de lui, et tâchait de faire cesser le désordre. Il s'était porté sur une butte qui domine Alexandrie et les deux ports, et de là il espérait, en réunissant toutes ses forces, obliger les habitans à capituler; mais la difficulté était de se faire entendre. Heureusement il parvint, par l'entremise d'un capitaine de vaisseau turc, à persuader aux Cheiks, aux Imans, au Schérif, d'entrer avec lui en négociations.

Tout se calma, et le soir même le château, les forts, le port vieux et le port nouveau furent remis au pouvoir du vainqueur. Le reste de l'armée de l'expédition débarqua sans difficulté, et se réunit à Alexandrie dans les journées du 2, 3 et 4 juillet.

Le 5, une députation des Arabes, campés à quelque distance d'Alexandrie, vint offrir aux Français paix et amitié, et ramena les prisonniers qui avaient été faits la veille.

Le même jour, la division du général Dugua se porte sur Rosette et s'en empare sans résistance.

Bonaparte, pendant son séjour à Alexandrie, signa, avec le Muphti et les principaux Cheiks de cette ville, une espèce de traité, par lequel ils s'engageaient mutuellement à ne rien entreprendre de nuisible les uns contre les autres. Le général promit

en particulier de ne troubler en rien l'administration de la justice et l'exercice de la religion musulmane.

Les proclamations n'avaient point été épargnées. Il en parut une, entr'autres, en caractères arabes, imprimée à bord de l'Orient, et dont l'objet était de persuader aux Egyptiens, que les Français étaient leurs amis, qu'ils venaient comme des libérateurs, envoyés par Mahomet lui-même, afin de les affranchir de la tyrannie des Mamelouks, et leur faire connaître les charmes nouveaux de la liberté et du nivellement des fortunes : il allait même jusqu'à laisser entendre que pour remplir une telle mission il était d'accord avec le Grand-Seigneur, et que ce potentat, trop occupé d'ailleurs, l'avait chargé de réduire ses vassaux indociles.

Mais en tâchant d'apprivoiser les Orientaux, il ne perdait pas de vue sa maxime fondamentale de faire toujours la guerre aux frais des vaincus, et tout en rétablissant les peuples dans leurs droits primitifs, de les mettre hors d'état de lui nuire. Les caisses du trésor public furent vidées; celles des revenus particuliers des Beys et des Mamelouks furent saisies entre les mains de leurs fermiers. Les habitans furent tous désarmés, les plus notables d'entr'eux obligés de donner leurs enfans en ôtages, et le Schérif même d'Alexandrie retenu en arrestation à bord d'un vaisseau français :

enfin on mit en requisition les chevaux, les chameaux, les ânes et les barques du Nil pour le service de l'armée. Ainsi l'on forçait les Egyptiens à fournir d'avance aux frais de leur régénération future.

Six jours suffirent au conquérant pour ces différens soins, et après avoir donné ses ordres pour mettre la flotte en sûreté (1), et Alexandrie en état de défense, il partit pour le Caire.

L'armée se mit en marche le 7, laissant à gauche le canal d'Alexandrie, et prit sa route par le désert pour se rapprocher du Nil, se dirigeant sur Rahmanié, où elle arriva le quatrième jour, après des fatigues et des souffrances inouies (2). Dans cette première partie du voyage, les soldats étaient obligés de porter sur leurs têtes des outres pleines d'eau, et des vivres pour plusieurs jours; ce qui, ajouté au poids de leurs armes, les accablait au point que plusieurs jetaient leurs fardeaux, et se couchaient à terre, au risque d'y périr misérablement, massacrés par les Bédouins.

La division du général Dugua, partie de Rosette, et qui avait côtoyé la gauche du Nil, rejoignit l'armée à Rahmanié.

Une flottille, composée de petits bâtimens

(1) Dans la baie d'Aboukir, qui lui devint si fatale peu de temps après.

(2) 14 lieues de marche dans un désert aride et sablonneux.

de guerre, remontait en même temps le fleuve, tâchant de se tenir en ligne avec les colonnes, et elle protégeait les convois de vivres embarqués sur des bâteaux du pays; mais l'ardent Bonaparte accélérant la marche de ses troupes, ces convois restèrent en arrière, et les soldats français manquèrent de pain pendant les 17 jours qu'ils mirent à se rendre d'Alexandrie au Caire. Dans cette longue et pénible marche, ils trouvèrent par tout les villages abandonnés; ils bivouaquaient sur des monceaux de grains répandus autour des habitations, et n'avaient aucun moyen d'en faire de la farine. Enfin ils n'eurent, pour subsister, que des melons d'eau, des fèves, et quelque bétail que les habitans n'avaient pas eu le temps de cacher en s'enfuyant. Aussi la disette, jointe à l'excessive chaleur, en fit-elle périr un grand nombre. Presque tous les traîneurs furent tués par des Arabes à cheval, qui formaient un tourbillon continuel autour de l'armée.

L'avant-garde du général Dessaix rencontra à Rahmanié un corps avancé de Mamelouks lesquels, après quelques escarmouches, se replièrent sur le gros de leurs troupes, campées au village de Chebreisse. Mourat-Bey y était en personne avec l'élite de sa cavalerie, appuyée de quelques batteries sur sa gauche, et de huit à dix grosses chaloupes canonnières sur le Nil.

Le 13, à l'aube du jour, les armées se

trouvèrent en présence. Les Français virent alors, pour la première fois, de près un corps considérable de ces redoutables Mamelouks, auxquels particulièrement ils avaient déclaré la guerre, et qui étaient en Orient les adversaires dignes de se mesurer avec eux. Ils paraissaient au nombre d'environ 4,000 hommes, couverts d'armes brillantes, et montant les meilleurs chevaux du monde. Bonaparte n'avait de cavalerie à leur opposer, que deux ou trois cents chevaux harassés; mais il comptait sur sa valeureuse infanterie, le véritable instrument de sa gloire. Il conçut rapidement l'ordre de bataille qui pouvait lui donner le plus d'avantage avec cette seule arme. Cinq divisions eurent ordre de former chacune un carré vide, ayant son artillerie dans les intervalles des bataillons, et ses bagages dans le centre. Il les disposa sur deux lignes en échiquier, et se flanquant mutuellement. La droite et la gauche s'appuyaient à deux villages, garnis de troupes d'élite. Trois chaloupes canonnières, un chébek et une demi-galère étaient sur le Nil en opposition de la flottille de l'ennemi, et assuraient la gauche de l'armée. Le combat commença dans ce point, et fut des plus opiniâtres. Il y eut plus de quinze cents coups de canon, tirés de part et d'autre, et les Egyptiens s'emparèrent du bric, de la demi-galère et de trois chaloupes; mais le chef de division de la marine Perrée qui les commandait, réussit à les leur

reprendre, et à brûler l'amiral ennemi.

Cependant, la cavalerie des Mamelouks cherchant à se prévaloir de son nombre et de sa supériorité, s'étendit dans la plaine, et ne tarda pas à déborder les aîles de l'armée française, à qui sa disposition donnait un front d'assez peu d'étendue. Elle caracola quelque temps auprès de ces masses serrées, cherchant quelque point faible, où elle pût pénétrer, pour les briser; mais par tout elle trouva un mur de baïonnettes, et fut reçue tout-à-la-fois par un feu de front et de flanc.

Lorsque quelques braves s'approchaient pour escarmoucher de près, ils étaient accueillis par des pelotons de carabiniers, placés en avant des vides, qui séparaient les carrés. Une telle manière de combattre déconcerta entièrement les Mamelouks. Après avoir voltigé une partie du jour autour de l'armée à la demi-portée du canon, et avoir tenté inutilement plusieurs charges partielles, ils se retirèrent, ayant eu un assez grand nombre de morts et de blessés, et n'ayant pu atteindre qu'un très-petit nombre de Français.

Après cette action, l'armée poursuivit sa pénible marche sur le Caire. Le 20 juillet, au matin, elle apperçut les Pyramides. Le soir du même jour elle se trouva peu loin d'Embabé, village à six lieues du Caire. C'était là que les principales forces de l'Egypte s'étaient réunies pour la combat-

tre. Mourat et Ibrahim s'y trouvaient en personne avec 21 Beys. Leur ligne était retranchée, armée de plus de 40 pièces de canon, et s'étendait jusqu'à la rive gauche du Nil.

Le 21, à l'aube du jour, les avant-gardes se rencontrèrent; celle des Beys se replia toujours en combattant, et à deux heures après midi les Français furent devant les retranchemens. Ils s'étaient trop bien trouvés de leur façon de combattre à Chebreisse, pour changer de méthode. Leur disposition fut donc à peu près la même. Le site était peu différent; le Nil servait toujours d'appui à leur gauche.

Bonaparte, suivant une de ses maximes élémentaires, songea d'abord à mettre son adversaire entre deux feux. Il ordonna en conséquence aux divisions Dessaix et Reynier de se porter entre Gizé et Embabé, dans la vue de couper aux Beys le chemin de la haute Egypte. Dès que Mourat s'apperçut de ce mouvement, il voulut en profiter, en chargeant ces deux divisions avec l'élite de sa cavalerie. En effet, celleci marchant par sa gauche, sortit fièrement de ses lignes pour attaquer, et s'élançant à toutes jambes, tâcha de renverser les Français et de pénétrer dans leurs intervalles; mais cette brave infanterie demeura inébranlable, et gardant son feu jusqu'à ce qu'elle vit les Mamelouks à cinquante pas d'elle, elle en fit un grand carnage,

et les força de se retirer en désordre.

Pendant que ceci se passait, Bonaparte attentif à profiter des moindres fautes de l'ennemi, et connaissant tout l'effet de ses manœuvres enveloppantes, avait porté la division de Menou entre cette cavalerie, qui venait de charger et les retranchemens d'où elle était sortie, dans la triple vue de la séparer d'avec le corps principal, de prendre à dos ceux qui se trouvaient dans les lignes, et d'attaquer au besoin celles-ci par leur gauche, pendant que le général Bon les attaquerait par leur droite. Chacune de ces divisions étant arrivée sur son terrain, se forma en colonne d'attaque, soutenue en arrière, et à peu de distance, par une forte réserve en bataillon carré.

La division du général Bon marcha, dans cet ordre, sur les retranchemens avec l'intrépidité ordinaire aux Français, et la cavalerie Egyptienne, s'abandonnant sur elle au grand galop, en fut reçue comme elle l'avait déjà été sur la gauche. Les Mamelouks montrèrent, dans ces différentes attaques, une bravoure infinie. Ils venaient se faire tuer jusque dans les rangs ennemis, tâchant de se faire jour à coups de sabre et de massue de fer; mais ils prouvèrent en même temps, combien une infanterie ferme, bien organisée et maîtresse de son feu, a peu de chose à craindre de l'impétuosité des chevaux. Les retranchemens d'Embabé furent emportés à la

baïonnette, et l'infanterie turque, qui les défendait, s'étant précipitée en désordre sur sa gauche, trouva la division de Menou qui était restée en position, et qui fit, presque à bout touchant, sur elle un feu meurtrier. La perte des Beys fut considérable dans cette journée. Plusieurs d'entr'eux y furent tués ou blessés, et du nombre des derniers fut Mourat lui-même. Plusieurs cavaliers se noyèrent dans le Nil. Le gros des fuyards fut poussé jusqu'au delà de Gizé, où l'armée française victorieuse arriva à 9 heures du soir, après avoir marché ou combattu tout le jour, et une partie de la nuit précédente. Le camp d'Embabé avait été pris avec toute son artillerie. On y avait trouvé 400 chameaux chargés de bagages, et les riches dépouilles des Mamelouks avaient enrichi les soldats français. Les Egyptiens avaient été obligés de brûler leur flottille sur le Nil; mais le fruit plus considérable de cette journée fut la prise du Caire, que les Beys abandonnèrent la nuit suivante, et où Bonaparte entra en vainqueur le 23 juillet. Son quartier-général fut établi dans la maison de Mourat-Bey. Il s'était fait précéder, suivant son usage, par des proclamations, annonçant au peuple le bonheur, et lui demandant des contributions; mais ce qu'il y eut de plus neuf, fut sa lettre au Pacha du Caire. Cette pièce, et surtout la conduite de ce Pacha, absolument nul et passif dans tout ce qui arrivait, achevèrent

de persuader dans ces premiers momens, que la guerre aux Beys se faisait du consentement de la Porte Ottomane. Il importait à Bonaparte de s'affermir dans la conquête de l'Égypte, avant qu'une telle illusion fût dissipée : il fit partir en conséquence le général Dessaix avec un corps de troupes pour poursuivre Mourat dans le Saïd, où il s'était retiré.

Ibrahim-Bey n'avait eu aucune part à la bataille d'Embabé, se trouvant de l'autre côté du Nil; il s'était, après l'action, replié le long de la branche droite de ce fleuve, et s'était arrêté à deux journées du Caire, près de la ville de Belbeis, où il ameutait les paysans du Delta contre les Français. Le général de brigade Leclerc fut détaché contre lui avec 300 chevaux, 3 compagnies de grenadiers, un bataillon d'infanterie, et deux pièces de canon. Ce détachement était beaucoup trop faible pour la mission qu'il avait à remplir. Aussi, étant arrivé à moitié chemin de Belbeis, il se vit environné par près de 4,000 Mamelouks ou Arabes à cheval, et il aurait péri sans les secours qui lui arrivèrent heureusement à temps. Les divisions des généraux Lannes, Dugua et Reynier vinrent successivement le joindre, et le général en chef lui-même se rendit à ce corps d'armée, le 7 août. Non seulement il réussit à soutenir la position prise par Leclerc à Alkanka ; mais encore il décida la prompte retraite d'Ibrahim

sur la Syrie. Ce Bey, voyant Bonaparte marcher rapidement sur Salachié, craignit d'y être prévenu, et précipita lui-même sa marche pour l'y dévancer.

Salachié est une petite ville située aux confins de l'Egypte et du désert, dans un lieu où se trouvent les dernières sources d'eau potable. C'est là que les caravannes renouvellent leurs provisions, avant de s'engager dans les plaines arides qu'il faut franchir pour arriver à Gaza, et qui n'exigent pas moins de 9 jours de marche. L'armée Egyptienne partait de ce lieu au moment même où l'avant-garde française y arrivait. Ce qui occasionna quelques escarmouches entre cette avant-garde et un corps de 800 Mamelouks d'élite qui couvraient la retraite d'Ibrahim; mais l'extrême supériorité de ceux-ci empêcha, que la riche colonne où se trouvaient les bagages, les femmes et les trésors du Bey ne tombât au pouvoir des Français, quelque fût leur cupidité et leur audace, excitées par une si riche proie.

Il fallut se contenter d'avoir poussé l'ennemi dans ces lieux sauvages, où il eût été trop imprudent de le suivre. Le général en chef laissa donc à Salachié une division d'infanterie, avec des officiers du génie, chargés d'y construire un fort de campagne, et il retournait au Caire, lorsqu'il apprit, chemin faisant, la destruction entière de l'armée navale de France dans la

baie d'Aboukir. Ce grand désastre qui lui coupait toute retraite, et qui l'isolait entièrement de la France, ne parut pas l'affecter d'une manière bien sensible. Il se considérait déjà, peut-être, comme Enée, lorsque l'embrasement de ses galères fixa son sort sur les côtes d'Italie. Après avoir été si singulièrement protégé par la fortune dans sa traversée d'Europe en Afrique, Bonaparte semblait tenir cette déesse quitte de toutes ses autres faveurs, sur un élément, dont il convient lui-même que l'empire appartient exclusivement aux ennemis de la France. Dès-lors il se borna à conserver ce qu'il avait acquis, et sa position devint défensive. Au lieu de poursuivre les Beys dans la Haute-Egypte, il se contenta de les empêcher d'en sortir. Il fortifia le rivage de la mer, ainsi que les principales avenues de la plaine d'où il tirait ses subsistances, et s'assura la libre navigation du Nil. Son attention se porta principalement sur les révoltes intérieures qu'il sut comprimer par de terribles sévérités.

TITRE 6.e

ESSAI SUR L'ÉLOQUENCE

A L'USAGE DES GENS DE GUERRE.

L'art de convaincre les esprits et d'entraîner les volontés, par la force de la parole, n'a, peut-être, jamais produit d'aussi grands effets qu'au milieu des camps et parmi les rassemblemens de guerriers.

L'histoire nous montre combien les anciens avaient su mettre l'éloquence à l'usage de la guerre. Les héros du nord, comme ceux du midi, les chefs carthaginois et romains, comme les généraux des républiques grecques, savaient, par d'énergiques harangues, inspirer tour-à-tour à leurs soldats la patience, la confiance ou l'audace; ils les enflammaient d'ardeur ou les faisaient rougir d'une honte généreuse. Ils considéraient enfin l'art de la parole comme un des plus puissans léviers à mettre en usage pour mouvoir les armées.

Cet Hercule gaulois qu'on représentait appuyé sur sa massue, entouré de soldats attentifs, que des fils d'or partant de sa bouche enchaînaient par les oreilles, était un emblême ingénieux de l'éloquence militaire.

Ce genre d'éloquence serait-il d'un moindre usage de nos jours qu'il ne le fut autrefois? Aurait-il moins de pouvoir?

Tout porte à croire au contraire que son influence devrait s'être accrue, puisqu'en tant de choses la persuasion doit maintenant suppléer à l'autorité, et le talent à la force; puisque jamais il n'a fallu tant écrire dans les armées, et que dans quelques-unes, jusqu'aux soldats mêmes sont devenus délicats en matière de style.

N'avons-nous pas vu, pendant 25 ans, nos formidables voisins ressusciter avec succès l'antique usage des harangues militaires, leurs chefs calmer, par leurs proclamations, des troupes mutinées, et d'un état de révolte ou d'abattement les faire passer tout-à-coup aux plus sublimes élans de la bravoure et du patriotisme? Et si d'autres nations transformant par système leurs soldats en automates ont dédaigné de faire sur eux de pareilles épreuves, n'ont-elles pas long-temps payé bien cher leur attachement à des maximes trop exclusives?

Convaincus de l'utilité qu'on peut retirer à la guerre de l'art de la parole, attachons-nous à démêler quels sont les vrais caractères de l'éloquence militaire, et quels sont les différens usages auxquels elle peut être employée.

On pourrait croire d'abord que c'est à la nature seule à développer un talent dont elle seule peut donner le germe, tant il est nécessaire que l'éloquence, dont il s'agit, soit aisée et naturelle, et se montre dégagée de toutes formes scolastiques; mais il faut

souvent beaucoup d'art pour atteindre cette mâle simplicité, caractère principal du style dont il est ici question.

Il doit être exempt de toute obscurité, et par conséquent il ne saurait être négligé. Il doit être noble, et par là même il ne peut se passer de correction et d'ornemens. Il faut qu'il parle au cœur, et qu'il ne fatigue jamais l'esprit; il ne peut donc être dépourvu de mouvemens et d'images; toute sécheresse, tout embarras doivent en être rigoureusement bannis; or, pour n'être jamais obscur et froid, il est presque indispensable d'avoir acquis, par quelque travail et par de mûres réflexions, l'habitude de rendre ses pensées avec force, de développer ses sentimens avec énergie, et de présenter les uns et les autres dans un ordre, et sous un jour propres à fixer l'attention. Enfin il est bon de savoir les revêtir d'un coloris brillant; car pour émouvoir et pour persuader, le premier moyen est de plaire.

Le guerrier, qui du haut d'un tertre harangue les braves qu'il va mener à l'assaut; le chef, qui sur un affût de canon crayonne un ordre, ou qui sur le champ de bataille trace à son souverain le récit d'une action; l'officier en reconnaissance obligé de décrire rapidement l'ensemble et les détails d'une position militaire, n'ont pas le temps sans doute d'arranger laborieusement des phrases; mais s'ils ont acquis d'avance l'habitude de mettre de l'ordre dans leurs idées, du pitto-

resque dans leurs descriptions, de la vie et de la chaleur dans leurs récits, ils n'éprouveront pas dans l'occasion la cruelle difficulté de se faire entendre. L'expression coulera d'elle-même, et pourvu qu'ils soient bien remplis de leur sujet, les moyens ne leur manqueront pas pour l'exposer avec force et netteté.

Ne craignons pas de le répéter, le militaire jaloux d'atteindre au degré sublime de son art doit cultiver de longue main ceux de bien parler et de bien écrire; il doit en étudier les règles; car cet art, pour un officier, n'est pas plus affranchi des formes ordinaires de la rhétorique, que les simphonies d'instrumens guerriers destinées à cadencer le pas des troupes ne sont affranchies des règles de la composition musicale.

Du ressort de l'éloquence militaire paraissent être :

1.° Les proclamations et les harangues, dont un chef se sert pour manier l'esprit de ses soldats;

2.° L'art d'écrire noblement à un ennemi, ou de traiter verbalement avec lui, sans familiarité et sans rudesse;

3.° Celui de faire pittoresquement la description d'un pays et de donner, pour ainsi dire, de la couleur et du relief à un tableau topographique;

4.° Celui de narrer un fait de guerre avec clarté et intérêt;

5.° Celui d'énoncer une instruction et un

ordre, de manière à prévenir toute fausse interprétation ;

6.° Celui de former avec méthode et précision toutes sortes de mémoires et de plans d'opérations militaires ;

7.° Celui de composer dans la forme et avec l'expression convenable, toutes sortes d'ordonnances et de réglemens.

8.° Enfin l'art d'écrire l'histoire militaire d'un style élevé et de la manière la plus propre à la rendre instructive et intéressante, tout-à-la-fois, pour les races futures.

Des harangues militaires et des proclamations.

Le style doit en être élevé, énergique et simple, semblable aux sons de la trompette qui font frémir d'une ardeur belliqueuse quiconque a des entrailles, qui font étinceler l'œil du cheval comme celui du cavalier. Ce style doit être entendu de tous ; il doit faire une impression forte et générale ; il doit entraîner l'homme brutal et pusillanime, comme l'homme sensible et valeureux.

L'antiquité nous a laissé à cet égard des modèles admirables que les Français révolutionnaires ont plus d'une fois imités avec succès, quoiqu'ils aient allié trop souvent à la mâle éloquence du champ de mars, l'éloquence maniérée de leurs tribunes, toujours surchargée d'idées abstraites et de termes scientifiques.

Alexandre, arrachant à ses soldats des larmes de repentir sur leur rebellion, et les déterminant à brûler les dépouilles de Babylone dont ils étaient surchargés, pour le suivre à l'expédition des Indes, possédait mieux sans doute que tous nos mõdernes la véritable éloquence dont peuvent être susceptibles les harangues militaires.

Et cet hermite qui seul avait le don de se faire écouter dans les tumultueuses armées des Croisés et qui dominait, par la parole, ces masses indisciplinées, n'avait-il pas trouvé les vraies formes oratoires qui peuvent captiver l'attention des gens de guerre ?

Et ce grand, ce magnanime Henri, toujours maître du cœur de ses soldats, dans un temps où il n'exerçait d'autre empire sur eux que celui de la persuasion, où il ne pouvait leur promettre aucune récompense assurée, n'avait-il pas atteint, dans ce genre d'éloquence, le degré de perfection dont il est susceptible, quoique sans doute il n'entrât jamais dans ses discours ni traits d'érudition, ni sentences philosophiques ?

Et l'auguste Marie Thérèse haranguant à cheval ses braves Hongrais qui, d'une voix unanime, *jurent de mourir pour elle* : elle avait bien sans doute cette verve qui exalte les ames, qui fait fermenter les passions généreuses, et qui entraîne tout par la force du sentiment.

C'est donc plus encore dans l'histoire des temps passés, que dans l'époque présente, qu'il faut chercher de beaux et grands modèles de harangues militaires.

Avant de quitter ce sujet, qu'il soit permis de placer ici quelques réflexions nées au milieu des circonstances de la dernière guerre. Quel parti n'aurions-nous pas tiré des proclamations, pendant le cours de ces quatre campagnes décisives et funestes, si l'on eût daigné s'en servir pour redoubler le patriotisme et le dévouement des troupes? Peut-on croire qu'elles seraient demeurées insensibles aux dangers de la patrie, représentés avec nerf et vérité? Nous étions arrivés à une époque où il était plus nécessaire que jamais de retremper les ressorts de la moralité et de l'honneur. Pendant que la secte révolutionnaire employait tant d'art à égarer les esprits, pourquoi n'en aurions-nous pas mis à réchauffer les cœurs? Et quelle impression n'aurait pas produit sur l'armée du roi le simple exposé des motifs d'une guerre, où elle avait à supporter de si pénibles travaux? N'aurait-on pas pu dire avec sentiment et vérité à nos braves soldats, qu'ils ne se battaient pas pour des combinaisons politiques hors de leur portée; mais bien pour défendre leurs maisons, leurs enfans et leurs femmes, pour sauver leurs filles du déshonneur et leurs temples de la profanation, pour maintenir la forme primitive de leur gouvernement, pour conserver

leurs coutumes antiques, enfin pour soutenir l'honneur national si cher aux Piémontais, et pour éviter de recevoir une loi étrangère? N'eût-il pas été à propos de leur rappeler l'éclat dont avaient brillé nos armes dans les guerres passées, de leur peindre les soldats de Victor Amédée et de Charles Emmanuel III, victorieux de ces mêmes adversaires, avec lesquels nous étions aux prises, préparant au prix de leur sang 40 années de paix, de considération et de prospérité à leur patrie? . . . .

Ah! de combien de chaleur, de combien de véritable enthousiasme de pareils discours n'auraient-ils pas été susceptibles! Peut-on douter que leur influence n'eût été grande et sur l'esprit militaire et sur l'esprit public? Et si vers la fin de chaque campagne, la patrie en deuil avait daigné honorer d'un éloge funèbre ses valeureux défenseurs tombés dans le champ de bataille; si l'éloquence forte et sensible, s'emparant d'un sujet si beau, avait fait couler des larmes universelles sur leurs tombes; si leurs noms accompagnés d'un juste tribut de louanges avaient retenti dans les temples et dans les camps; peut-on douter qu'il n'en fût résulté des élans de vrai patriotisme et un redoublement d'affection pour le plus paternel des gouvernemens?

Des cœurs navrés de douleur, en proie à d'éternels regrets, auraient du moins éprouvé une triste consolation . . . La jeu-

nesse ardente se serait accoutumée à considérer un trépas glorieux, comme un sort digne d'envie. On aurait généralement applaudi à un tel acte de justice. Enfin on aurait vu se ranimer le feu du patriotisme et de la gloire, ces vrais appuis de tous les états; mais il était naturel que nous suivissions l'exemple de nos alliés plutôt que celui de nos ennemis, et l'on compta trop sur l'ascendant d'une discipline plus triste encore qu'elle n'était austère.

Du style à employer en traitant avec son ennemi.

Traiter convenablement avec son ennemi, soit par écrit, soit en paroles, n'est pas chose aisée; il y faut beaucoup d'art, de tact et de mesure. Une correspondance pareille doit être soutenue avec fierté, mais sans amertume; car plus la guerre entraîne d'animosités, plus il importe d'en tempérer les rigueurs par le langage, ainsi que par les procédés d'une noble courtoisie. On s'honore soi-même en honorant son adversaire. Cette politesse froide et sombre, ces égards généreux entre des ennemis prêts à s'entr'égorger, donnent au terrible métier des armes un caractère de sublimité qui l'élève, à juste titre, au-dessus de toutes les autres professions.

Le langage à employer, soit en parlant, soit en écrivant à son ennemi, doit être rempli de dignité à défaut d'aménité et de

bienveillance ; il faut qu'il respire l'estime et la franchise, et l'aigreur doit en être bannie avec autant de soin que la familiarité.

Il faut la plus grande circonspection dans les engagemens d'honneur qu'on peut être dans le cas de prendre par écrit ou verbalement avec son adversaire. Car la parole qu'on lui donne doit être encore plus sacrée, s'il est possible, que celle qu'on donne à un allié, et il n'est pas permis d'en manquer, quand lui-même viendrait à se parjürer. *Il vaut mieux*, disait un roi Maure, *être vaincu par les armes*, *que par la noblesse d'ame.*

Tels sont les sentimens qu'ont professés dans tous les temps, et chez tous les peuples civilisés, les guerriers du premier ordre, et ces mêmes sentimens doivent animer tous ceux que des circonstances assez communes à la guerre mettent en relation avec leur ennemi.

Du style convenable pour les rapports de reconnaissances et descriptions topographiques.

Ce style est si différent de tous les autres, qu'il semble exiger un talent et une étude à part. En effet, ces descriptions, pour n'être pas froides et inintelligibles, ont besoin d'un degré particulier de clarté, auquel il n'est pas aisé d'atteindre. Il faut absolument se former l'habitude de peindre par masses les objets topographiques, ne pas se laisser

offusquer par les détails, lorsqu'il s'agit de saisir des ensembles ; ne point perdre de vue les ensembles, lorsqu'il s'agit de peindre les détails, et pour cet effet, se porter idéalement au point de vue convenable, c'est-à-dire, planant en imagination au-dessus des lieux dont il s'agit de tracer l'image. Il faut compter peu sur l'intelligence de ceux de qui l'on doit être entendu, et ne rien épargner de tout ce qui peut fixer et soulager leur attention. On ne peut s'exempter d'employer les termes techniques qui sont propres à ce genre de descriptions ; mais il faut en être économe, et bien se garder d'en faire un étalage pédantesque, qui ne ferait qu'ajouter à la sécheresse naturelle du sujet.

Il importe beaucoup aussi d'éviter l'inutile profusion des noms propres, les qualifications de chemins, les évaluations de distances. Toutes ces choses doivent, autant qu'il est possible, être rejetées dans des tableaux en forme d'appendice, ou bien tout simplement notées sur des cartes dont les descriptions topographiques ne sont que le développement.

En décrivant une position, il est nécessaire de laisser dans le vague tout ce qui, considéré militairement, se trouve dépourvu d'importance et d'intérêt. Car il en est de ceci, comme de toute composition pittoresque, où l'artiste ne parvient à donner de l'éclat et du relief aux parties sur lequelles

il veut fixer l'attention, qu'en rejetant les autres dans la demi-teinte.

Il existe quelques modèles précieux de descriptions topographiques, d'après lesquels on peut former ou perfectionner sa manière. On en trouve dans Virgile, dans Thomson, dans Buffon et dans Raynal; on en lit surtout dans Bernardin de Saint-Pierre, qui sont remplies d'effet et brillantes du coloris le plus vrai. Les descriptions géologiques de Saussure offrent aussi des modèles de précision et de détails. Celles renfermées dans les voyages militaires de De-Antoni et de Bourcet ont une touche franche et vraie qui inspire la confiance, et dont il faudrait s'approprier la naïveté. Mais la meilleure école de toutes, pour arriver au but dont il s'agit, serait de s'exercer beaucoup à dessiner, et à décrire alternativement des objets topographiques, c'est-à-dire, de s'efforcer de peindre à l'esprit avec la plume ce qu'on viendrait de peindre aux yeux avec le pinceau. L'imagination pleine encore de formes et d'effets donnerait du pittoresque au style et lui fournirait des expressions équivalentes au clair-obscur et au dessin.

Du style convenable aux relations de faits de guerre.

Il est moins difficile de se faire écouter en narrant des faits de guerre, qu'en peignant des objets topographiques; mais dans ce genre, pour être tout-à-la-fois clair, instructif

et intéressant, il y a bien plus de conditions à remplir.

Celui qui veut décrire parfaitement une opération militaire, doit présenter sous le point de vue le plus net, les motifs qui ont déterminé cette opération, le plan d'après lequel elle a été conduite, le site sur lequel elle a eu lieu, les forces et les moyens qu'on y a mis en usage, les circonstances imprévues qui ont déconcerté quelques parties du projet, enfin les fautes qui y ont été commises.

Si c'est une bataille, il doit peindre les situations respectives des deux armées avant et pendant l'action, il doit suivre et motiver tous leurs mouvemens; prendre chacune d'elles dans son camp, et ne la quitter qu'au lieu où elle s'arrête victorieuse ou battue.

Une narration ainsi faite, appuyée d'un bon plan démonstratif du champ de bataille, ne laisse rien à desirer à l'homme intelligent pour juger d'un fait de guerre, comme on juge d'une partie d'échecs. Ce qui prouve au surplus qu'il n'est pas aisé d'en faire de pareilles, est l'obscurité qui règne dans les rapports mêmes des plus grands généraux, où l'on trouve souvent des énigmes indéchiffrables.

Les observations des officiers particuliers dans une action générale portent le plus souvent sur des faits détachés, et de là vient la diversité de leurs rapports quand

ils veulent parler du tout ensemble. Pour composer une bonne relation générale d'une multitude de rapports particuliers qui s'accordent mal entr'eux, il faut infiniment d'attention et de sagacité, et surtout il faut une forte volonté de démêler le vrai. C'est du milieu des excuses et des détours de celui qui cherche à pallier sa faute, des exagérations de celui qui vante ses exploits, qu'il faut extraire des faits certains. Au surplus, si dans ces rapports généraux et officiels il est permis quelquefois de glisser sur les fautes personnelles, il ne l'est jamais de taire les belles actions; il importe de mettre dans le plus grand jour les traits de bravoure, de dévouement, d'habileté qui peuvent honorer les corps et les individus, et de faire connaître à la patrie ceux qui sont dignes de sa reconnaissance. Anathême à qui, par envie ou par petitesse d'ame, se tait quand il pourrait louer. Un chef qui néglige de nommer ceux d'entre ses subordonnés qui se sont signalés sous ses ordres, ou qui attribue aux uns les mérites des autres, commet un larcin odieux, se rend coupable d'une basse injustice, et bien plus encore, s'il usurpe pour lui-même le tribut d'éloges dont il prive ses inférieurs.

Les grands personnages, même les moins modestes, ont eu pour règle en pareil cas de louer les autres et de se taire sur ce qui les concernait eux-mêmes. C'est aux

acclamations des soldats à relever un chef qui semble vouloir ainsi se faire oublier après la victoire. On a admiré, à juste titre, ces belles paroles de Frédéric II, lorsqu'après avoir décrit une des batailles où il fut victorieux en personne, il ajoute: *dans cette occasion, la valeur héroïque des troupes prussiennes répara les fautes de leur chef.*

La répartition de la louange est une des fonçtions les plus importantes pour quiconque commande des troupes; mais en se livrant à la douceur de peindre des traits particuliers d'héroïsme, il faut éviter de jeter de la confusion dans le récit d'un fait de guerre.

Nos batailles modernes, comme on l'a dit, en traitant du dessin militaire, ne peuvent plus être représentées à l'imagination comme celles qu'a peintes Le Brun, ou qu'a chantées le Tasse. Dans les tableaux qu'ont tracés ces hommes célèbres, les plus braves champions combattant corps à corps, et groupés sur le devant de la scène, attirent seuls les regards; le reste se perd dans le lointain.

Ici tout au contraire les prouesses particulières ne doivent être qu'en seconde ligne. Il faut, avant tout, être tacticien, et sous ce point de vue rien n'est moins pittoresque qu'une bataille. Aussi faut-il que les tableaux qu'on s'efforce d'en tracer,

gagnent en clarté ce qu'ils perdent en chaleur et en expression.

C'est en étudiant la manière dont les fameux capitaines ont décrit les faits de guerre exécutés sous leurs yeux et par leurs ordres que le jeune officier, jaloux d'acquérir l'espèce d'éloquence dont il s'agit, doit se former à la composition, et façonner son style.

Du style des instructions militaires et des ordres.

Une clarté parfaite en constitue le principal mérite. Les ordres doivent être présentés avec netteté et développés avec méthode. Le style doit en être précis, simple et lumineux ; le ton toujours ferme et poli. On ne saurait trop se pénétrer de la nécessité dont il est, qu'un ordre soit parfaitement écrit. Mal énoncé, il peut être cause de la perte d'une bataille, et par conséquent de la ruine d'un état. Il faudrait donc ne pouvoir ajouter ou retrancher à leur texte une seule parole sans inconvénient. L'expression devrait en être si pure, qu'il fût impossible de l'interpréter de deux manières. Celui de qui l'ordre émane, ne doit songer qu'à transmettre clairement son idée, et à prévenir toute équivoque. Il ne doit laisser à ses inférieurs que le soin d'obéir; et s'il a de la moralité et de l'honneur, il ne balancera jamais à se charger seul de toutes les responsabilités. Cepen-

dant, à la honte de l'humanité, on a vu des généraux faire de leurs ordres des armes perfides propres à perdre leurs inférieurs en cas de mauvais succès. Cet art odieux des amphibologies méditées caractérise éminemment la médiocrité des talens, jointe à la perversité du cœur. En effet, quel serait le chef sûr de sa capacité et jaloux de sa gloire, qui voulût risquer le salut de son armée et celui de l'état, pour s'assurer un titre équivoque à produire dans un conseil de guerre?

Comme les ordres les plus importans sont écrits souvent au milieu de l'action, il importe que celui, qui les rédige, ait acquis d'avance l'habitude du style qui leur convient, afin d'être capable de composer, du premier jet, ces écrits où la moindre faute peut entraîner de si terribles conséquences.

Il en est de même des instructions aux commandans de postes et aux chefs d'expéditions particulières. Ces instructions tendant à raccorder toutes les opérations partielles à un motif unique exigent l'esprit de détail réuni à de grandes vues, et elles devraient être des chefs-d'œuvre de prévoyance. Celui qui les compose, devrait mesurer avec exactitude ce qui doit être fixé comme règle invariable, ce qui doit être déterminé pour un grand nombre de cas prévus, enfin ce qui doit rester arbitraire.

On trouve des modèles admirables d'or-

dres et d'instructions parmi les pièces justificatives recueillies à la suite des campagnes de Maillebois en Italie. Il est bon aussi d'étudier les pièces originales du même genre qui se trouvent dans les mémoires des maréchaux de Noailles, de Luxembourg et de Berwick.

Du style convenable pour le journal militaire, pour toutes sortes de mémoires, plans de campagne et projets d'opérations de guerre.

Le journal militaire n'est autre chose que l'analyse faite, jour par jour, des évènemens qui intéressent l'armée, et quant au style, il ne paraît susceptible que de simplicité et de précision; mais on sait que toute analyse, pour être bien faite, n'exige pas moins de pratique, que de talens. On pourrait comparer ce journal au porte-feuille d'un peintre qui se garnit journellement d'études dessinées d'après nature. Ces croquis sont les matériaux dont se forment les plus riches compositions, et même dans leur isolement ils ne laissent pas d'être d'un très-grand prix aux yeux des connaisseurs.

Les mémoires et notes militaires ont le plus souvent pour objet la discussion des avantages et des inconvéniens de quelque opération importante. D'autres fois, ils présentent l'état des deux armées en opposition, ou bien les inductions à tirer des mouvemens et des démonstrations de l'en-

nemi. Dans ce champ très-vaste peuvent être déployées les plus grandes connaissances de l'art, ainsi que la plus saine logique; mais il importe d'y joindre la force et la douceur du style, si nécessaire pour ne pas rebuter l'attention du lecteur, et pour faire accueillir la vérité.

On peut en dire autant des plans de campagne, et des projets d'opérations de toute espèce. Outre que ceux-ci doivent être solidement basés et clairement développés, il est important qu'ils soient écrits avec une simplicité élégante et purgés de tout ce qui pourrait répandre de l'obscurité dans les choses et de l'embarras dans la diction. C'est encore parmi les pièces justificatives qui font suite aux mémoires de Maillebois, qu'on trouve les morceaux les plus classiques dans ce genre.

Du style des ordonnances et réglemens militaires.

Les ordonnances militaires n'ayant pour objet, que d'énoncer des volontés arrêtées, et de prévenir toute fausse interprétation, le style qu'on y emploie, n'a besoin que de clarté. Ce style cependant, comme celui de toutes les lois, est susceptible d'élévation et de dignité. Il rejette toute expression ignoble; mais comme il n'a rien à peindre, ni rien à persuader, il n'a besoin ni de coloris, ni de chaleur. Sa pureté ne tend

uniquement qu'à écarter l'équivoque, son élégance qu'à imprimer le respect.

De la composition et du style propre à l'histoire militaire.

C'est enfin ici, que peuvent se déployer tous les moyens de l'éloquence. Les Xénophon, les César, les Polybe ont tracé la route que doit suivre l'historien militaire, et ces grands capitaines ont prouvé en même temps que le burin de l'histoire n'est point déplacé dans les mains qui gagnèrent des batailles.

Heureux l'homme de bien, l'homme de sens et de génie qui, après avoir partagé ses plus belles années entre les délices de l'étude et les honorables travaux de la guerre, peut consacrer la fin de sa carrière à tracer dignement le tableau des grands évènemens auxquels il a eu part, et qui, pour composer des ouvrages dignes d'être transmis aux siècles futurs, n'a qu'à consulter sa mémoire, se rappeler ses méditations, et s'abandonner à sa verve créatrice. Au sein d'un heureux loisir, il accroîtra sa renommée; il pourra se flatter d'être encore utile.

Semblable à ces grands personnages de la Grèce, dont Plutarque nous a laissé de si beaux portraits, et qui dans leur vieillesse se plaisaient à instruire les jeunes-gens, le militaire rendu à ses foyers pourra instruire les générations à venir, en

leur consacrant les fruits de son expérience et de ses veilles.

Et si, constamment inspiré par la vérité, par la sagesse et par l'honneur, il sait de plus répandre sur ses ouvrages l'agrément dont ils sont susceptibles, il ne sera point confondu avec les écrivains vulgaires. Mais pour écrire en véritable historien, il faut une grande réunion de connaissances acquises et de talens naturels; le génie que le ciel donne, et sans lequel il ne faut rien entreprendre de grand, le tact auquel rien ne supplée, ne peuvent ici suppléer eux-mêmes à la connaissance des règles. Il est si différent d'improviser pour l'occasion ou d'écrire pour la postérité!

L'ordre et la division raisonnée des matières sont indispensables dans la composition d'un morceau historique; il n'offrirait sans celà qu'un chaos; chaque chose doit s'y trouver à sa place; le développement des causes doit y préparer l'exposition des faits; les faits doivent amener les réflexions, et il faut que celles-ci découlent si naturellement du sujet, qu'il paraisse impossible de les en détacher. L'histoire est un tissu dont les fils se croisent sans cesse, et ne doivent jamais s'embrouiller. Soit qu'elle ait la forme d'annales ou de tableaux historiques, il faut toujours que son plan soit l'ouvrage de la réflexion.

Quant au style qu'elle doit employer, une noble franchise en forme le caractère

particulier. La gravité ne doit point en exclure la grâce, comme la simplicité ne doit point en bannir les ornemens. Il faut surtout qu'il soit animé et rapide; mais on ne saurait trop éviter cette véhémence affectée que beaucoup d'écrivains modernes ont substitué à la manière nerveuse et mesurée des anciens (1). C'est seulement en se familiarisant avec ces derniers, qu'on parvient à épurer son style, et qu'on peut se préserver des écueils du mauvais goût. Thucidide, Tite-Live, Tacite sont des modèles inimitables, et cependant, qu'il faut toujours s'efforcer d'imiter, parce qu'en restant au-dessous d'eux, on retient quelque chose de leur manière; témoin l'Italien *Buonamici*: on sait qu'avant de composer son beau morceau sur la guerre d'Italie, cet écrivain moderne avait appris par cœur les commentaires de César, et qu'admirateur passionné des grands modèles de l'antiquité, il parvint à s'élever lui-même au

---

(1) On doit rejeter de l'histoire militaire les détails inutiles, et surtout le luxe indigeste des noms propres insignifians. Ces détails et ces noms qui ne font qu'embarrasser le discours, peuvent n'être pas déplacés dans les rapports particuliers qu'exige le service d'un quartier général; mais ils ne font qu'obscurcir l'histoire et qu'assoupir le lecteur. Ce lecteur même est indisposé contre le livre s'il croit y reconnaître un orgueil caché sous une vaine ostentation, qui n'est autre chose que de la pédanterie.

rang des classiques latins. Combien ne faut-il pas regretter que l'illustre *Maurice*, que le grand *Frédéric* n'aient pas écrit avec cette précision lumineuse! Pourquoi Catinat dans sa retraite ne traça-t-il pas l'histoire de son temps avec la plume de Salluste? Quels monumens précieux pour la politique et pour les lettres, que des livres produits par de pareils auteurs! Combien enfin d'émanations précieuses de leur génie se seraient conservées, si ces grands hommes avaient possédé l'art d'exprimer par la force et par la flexibilité du style, toutes les nuances de la pensée!

Mais de leur temps subsistait encore ce préjugé gothique *que les sciences et les arts sont peu compatibles avec la profession des armes, et avec la fortune des grands.*

Ce préjugé, dont peut-être nous avons conservé des vestiges plus long-temps que beaucoup d'autres peuples, ne tardera pas à s'effacer entièrement. Le temps approche où l'ignorance et la paresse d'esprit ne pourront plus être rachetées ni par la naissance, ni même par le courage. Le terrible ascendant que vient de donner au peuple français son génie militaire ressuscité des antiques Romains doit forcer les autres nations à changer elles-mêmes d'armes et de principes. Il faudra que tout ce qui aspire au commandement dans les armées soit doué de vrais talens, que, d'un autre

côté le soldat dégagé d'une discipline outrée qui le garrotte et l'avilit, cesse d'être une machine. Il faudra qu'exalté par des hymnes guerrières et par des harangues énergiques, il se précipite avec joie au milieu des dangers, qu'il s'élance armé de la seule baïonnette partout où le porteront les inspirations de son chef; qu'enfin, au lieu d'agir par la crainte du châtiment, il agisse par amour de la gloire. Alors l'éloquence redeviendra un des plus puissans ressorts de l'art militaire, ainsi qu'elle le fut dans les beaux siècles, où cet art avait atteint tout le degré d'élévation dont il est susceptible.

TITRE 7.e

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL

Sur les évènemens militaires et politiques en Italie, depuis l'armistice entre la France et la Sardaigne, signée le 27 avril 1796, jusqu'à la paix de Léoben, le 19 avril 1797.

Aux premiers jours de mai 1796, les coalisés d'Italie durent être effrayés de tous les changemens que trois semaines venaient de produire.

La cour de Vienne avait perdu son allié le plus utile et le plus fidèle.

La Lombardie n'était plus défendue que par des troupes plusieurs fois battues, et par des généraux déconcertés.

Le roi de Sardaigne qui, deux mois auparavant, aurait pu mettre encore son alliance au plus haut prix, se trouvait isolé, désarmé et privé de ses meilleures forteresses, quoiqu'elles n'eussent soutenu aucun siège. Ses provinces étaient infectées d'un levain de révolte; ses finances étaient abîmées.

Les puissances italiennes voyaient la digue, qui les avait défendues jusqu'alors, entièrement rompue, le torrent dévastateur prêt à les engloutir (1). Les Anglais, peut-

(1) Les Piémontais ont été appelés avec justice *les Spartiates de l'Italie.* En succombant après une lutte

être, se reprochaient de n'avoir pas agi avec assez d'intensité, pour prévenir tant de maux, qui devaient être suivis de maux plus grands encore.

Une des conditions sur lesquelles Bonaparte avait le plus insisté, dans les négociations de Quérasco, avait été le passage du Pô sous Valence, afin de lui faciliter, disait-il, la poursuite de l'armée autrichienne. Cette condition mise fort en vue dans le traité d'armistice était un piège, où Beaulieu se laissa prendre. Ce général pouvait encore se procurer une position excellente pour couvrir le Milanais, le Pô sur son front, sa droite appuyée au Tesin et sa gauche à l'Adda; mais comme il attendait les Français par Valence, d'après les termes de leur traité d'armistice avec le roi de Sardaigne, ce fut sur le Tesin qu'il se retrancha, et Bonaparte le confirmant dans cette erreur par quelques fausses démonstrations, tourna rapidement à droite, força deux marches, se porta sur Plaisance, et le 8 mai, il passa le Pô sous cette ville sans rencontrer d'autres obstacles que deux escadrons de hussards, qui s'y trouvaient en observation. Ainsi tous les retranchemens de l'Agogna et du Tesin, et toutes les redoutes de Pavie demeurèrent inutiles(1).

---

de 5 ans, ils donnèrent le signal d'une des invasions les plus rapides qu'ait jamais subi cette contrée.

(1) Le passage du Pô sous Plaisance fut le premier

L'archiduc, gouverneur de la Lombardie, fut obligé de quitter Milan, après avoir augmenté de 1300 Croates la garnison du château. Mantoue fut armée et munie aussi bien que l'embarras du moment put le permettre, et le général Beaulieu n'eut, pour son propre compte, pas de temps à perdre pour mettre l'Adda au devant de lui. Il sentait la nécessité de réunir toutes ses forces, et il en concentra la majeure partie sur la gauche de cette rivière, derrière Lodi, plaçant dans la ville quelques avant-postes. Le pont fut garni d'une formidable artillerie (1).

Bonaparte qui suivait pas-à-pas son adversaire, manœuvrant pour l'obliger à combattre, le trouva dans cette position imposante; mais il ne balança point à l'attaquer. Il lui importait de renverser cet obstacle, alors considéré par lui comme le dernier rempart de la Lombardie. Il commençait à développer cette inflexibilité de volonté, cette rapidité d'action qui plus qu'aucune de ses autres qualités lui devait acquérir bientôt, comme général, un si grand renom. D'ailleurs il croyait que prodiguer le sang dans un combat, c'est

---

des mouvemens à grands résultats opérés par Bonaparte. Les batailles de Lonado et de Castiglione furent les premières actions où il développa son génie fertile en ressources, et fonda, pour ainsi dire, une nouvelle théorie, basée sur l'audace et la célérité.

(1) 30 bouches à feu.

souvent l'épargner pour toute une campagne; enfin il ne doutait pas que le passage du pont de Lodi ne mît le comble à l'exaltation de ses troupes, ainsi qu'à l'abattement de ses adversaires.

Il avait parfaitement calculé les obstacles auxquels il pouvait s'attendre, et tous les sacrifices que la victoire pouvait lui coûter à lui-même; mais il fut trompé dans ses calculs, car la résistance fut des plus molles. Ensuite d'informations prises sur les lieux, on peut croire qu'il n'en coûta que fort-peu, de part et d'autre, pour effectuer cette opération présentée par les rédacteurs de gazettes, comme un des faits de guerre les plus sanglans et les plus mémorables. Quoi qu'il en soit, l'Adda fut franchie le 10 de mai (1).

Après ce nouvel échec, Beaulieu n'avait d'autre parti à prendre que de se replier promptement sur Mantoue. Il longea la gauche de l'Adda, et força une marche pour regagner Pizzighitone et Crémone; mais les Français l'y avaient prévenu; ils étaient déjà

---

(1) On ne peut comprendre comment les Allemands ne défendirent pas avec plus d'énergie la fameuse ligne de l'Adda; la chose ne peut s'expliquer que par l'âge avancé de leur chef, lequel avait alors plus de 70 ans; il ne tira parti ni de la supériorité de ses forces, ni de sa nombreuse cavalerie, ni de ses canons. Il n'avait laissé qu'une arrière-garde à la défense du pont de Lodi, et s'était retiré lui-même à Crémone avec le gros de l'armée.

maîtres de ces deux places, et ce ne fut pas sans avoir couru plus d'une fois le risque d'être coupée dans sa retraite, que l'armée impériale sensiblement diminuée arriva à sa destination par les chemins du Crémasco et du Bressan.

Le Milanais était abandonné. Le général Massena prit possession de la capitale de ce duché le 14, et peu de jours après, Bonaparte y fit lui-même son entrée solennelle. Ainsi 15 jours avaient été employés par lui pour séparer les armées autrichiennes et piémontaises; 15 autres jours lui suffirent pour franchir tous les obstacles d'Alba à Mantoue.

Depuis long-temps on avait perdu en Italie le souvenir des guerres d'invasion; le faux éclat qu'elles répandent, joint aux miasmes contagieux de l'esprit révolutionnaire, qui n'avait que trop pénétré dans cette contrée, semblait d'abord rendre ses habitans insensibles à la honte de subir un joug étranger; peut-être même quelques-uns d'entr'eux s'attendaient-ils à d'heureux changemens. Le conquérant ne tarda pas à les détromper à cet égard.

Le présent de l'indépendance qu'il annonçait aux Lombards fut accompagné de contributions, exigées avec la plus grande rigueur. Une partie du peuple ne voulait pas de cette liberté qu'on lui vendait au poids de l'or, et qu'il fallait payer d'avance (1);

(1) Les soulèvemens d'Arquata, de Lugo, de Pavie,

on fit taire les mécontens à coups de fusil; Brinasco fut brûlé, Lugo fut mis à sac, la municipalité de Pavie fut passée par les armes; quelques insurgens de Milan furent aussi livrés au supplice (1).

C'était encore ici la même combinaison qu'au passage du pont de Lodi. Il fallait comprimer par la terreur l'ancienne aversion des peuples d'Italie contre les Français, et l'on peut douter que le général en chef eût soustrait autrement ses valeureuses phalanges au sort de toutes les armées françaises anciennement fondues dans ce pays.

Il ne négligea donc rien pour ôter aux mécontens l'espoir de l'embarrasser dans ses opérations; tous les Lombards furent désarmés d'abord indistinctement. Il déporta 39 décurions nobles de Milan, et renferma une multitude d'autres individus suspects dans les écuries de l'archiduc, transformées en prisons.

Cependant il annonçait toujours au peuple, dans des proclamations, que toutes ces sévérités ne tendaient qu'à l'affranchissement et qu'au bonheur de l'Italie. Quelques sectaires

---

de Brinasco, de la Carfagnana, de Jesi, et tant d'autres, pouvaient bien faire soupçonner que si la secte révolutionnaire avait prévalu en Italie, le peuple au moins ne s'était pas encore élevé à la même hauteur, et qu'il n'était pas mûr pour la liberté.

(1) Voyez la proclamation datée du quartier-général de Tortone, 26 prairial an 4.

applaudissaient; mais la multitude attristée gardait le silence.

Les adresses éloquentes de Bonaparte à ses soldats, produisirent plus d'effet. Il leur présentait la France établissant des fêtes annuelles pour célébrer leurs exploits, l'Europe tremblante devant eux, la victoire leur préparant de nouveaux lauriers. C'était surtout d'une expédition contre Rome qu'il repaissait leur enthousiasme républicain; mais il était trop avisé pour s'enfoncer dans l'Italie méridionale, avant d'avoir chassé les Autrichiens à une plus grande distance, et il lui convenait, à cet égard, de ne rien précipiter. L'appas de fournir aux versificateurs de Paris le sujet de quelque ode Pindarique ne put lui faire commettre une faute dont ses ennemis n'auraient pas manqué de profiter.

On lui a reproché d'avoir cessé un moment de poursuivre Beaulieu, de n'avoir pas surtout pressé la chûte de Mantoue dans un temps, où cette forteresse devait être mal approvisionnée, et peut-être aurait cédé à quelques jours de blocus (1); mais avant d'accuser Bonaparte d'inactivité et d'irrésolution, il aurait fallu connaître tous les motifs qui le déterminèrent.

(1) Voyez un ouvrage intitulé *Résultats de la dernière campagne, par Mathieu Dumas, du conseil des anciens*, et la réfutation par le chef de brigade d'artillerie Marmont dans *l'Ami des Lois*, et quelques autres journaux.

Il paraît que 3 objets principaux l'occupaient alors. Le premier et le plus pressant était de chasser les Anglais de la Méditerranée, en leur fermant tous les ports d'Italie; le second était de se procurer les moyens de continuer la guerre aux frais des pays vaincus, en les pressurant de toutes les manières. Le troisième enfin était d'ébaucher les formes républicaines qu'il voulait donner aux pays subjugués. Car il fallait bien faire quelque chose pour une secte des travaux de laquelle il avait retiré tant d'avantages, et qui, de toutes les parties de l'Europe, avait les yeux attachés sur lui (1).

Il créa donc des républiques *Cispadanes* et *Transpadanes;* mais la manière dont il traita ces petits corps politiques dans leur enfance, avait quelque chose d'équivoque et de dédaigneux qui devait déconcerter les initiés autant que les profanes.

Enfin ceux qui observaient la marche des évènemens, plus occupés d'en saisir l'ensemble, que pressés d'en assigner les causes, et d'en prédire les résultats, sus-

---

(1) Dans les journaux dévoués à leur secte, les Jacobins écrivaient alors qu'heureusement l'Italie élevait de nouveaux temples à la Liberté, qu'au moins ils trouveraient là un asile qui les mettrait à l'abri des vengeances et de la mort, que delà ils pourraient se préparer à reconquérir un jour leur pays, et à le délivrer de ses oppresseurs.

Journal du Nord, juin 1797.

pendaient leur jugement sur cet homme extraordinaire. Ils ne décidaient point s'il faisait d'aussi grandes choses pour sa patrie, pour sa secte, ou pour lui-même.

Les six semaines qui s'écoulèrent depuis son arrivée à Milan jusqu'à la fin de juin, offrent une multitude de faits qui tous paraissent dériver du triple motif qu'on vient de laisser entrevoir.

Une colonne de 6,000 hommes marche en Toscane le 26 de mai sous prétexte que le pavillon français a été insulté dans les ports de ce grand duché; de fortes garnisons s'emparent de Livourne et de Pise, et ces villes commerçantes sont bientôt transformées en places de guerre. Gênes se voit en même temps forcée de rompre, à tous périls et risques, sa neutralité avec l'Angleterre. Le Pape n'obtient une suspension d'armes qu'à condition de fermer ses ports aux ennemis de la France. Autant en exige-t-on du roi de Naples dans un traité d'armistice que ce prince est obligé de conclure au moment même, où il paraissait le plus déterminé à soutenir la guerre avec vigueur.

En même temps l'or et l'intrigue étaient prodigués en Corse pour faire perdre aux Anglais ce dernier asile, en y soulevant des partis contr'eux.

Mais dans l'ensemble de ces mesures si bien concertées, Bonaparte oublia d'occuper le point important de *Porto-Ferrajo* dans l'île d'Elbe, près des côtes de Toscane. Ce

fut une faute dont les Anglais surent profiter. Ils entrèrent dans ce port au commencement de juillet avec 17 vaisseaux et des troupes de débarquement, et purent par là retarder de quelques mois leur entière expulsion de la Méditerranée. Quant au second objet, celui de pressurer l'Italie et de *nourrir la guerre par la guerre*, suivant la maxime de Caton, il n'y eut aucune négligence, aucun oubli à reprocher au conquérant.

Le duc de Parme, qui jamais n'avait songé à faire la guerre, dut solliciter, par l'entremise de l'Espagne, une suspension d'hostilités qu'il n'obtint qu'en payant 6 millions de livres de sa monnoie, outre d'immenses fournitures pour l'armée.

Le duc de Modène qui s'était retiré à Venise dès l'entrée de Bonaparte sur le territoire de Plaisance, fut déclaré ennemi de la république française, parce qu'il était feudataire de l'empire, et le conseil de régence qu'il avait établi, en quittant ses états, fut obligé d'acheter de même une armistice au prix de plusieurs millions tournois, payables dans 10 jours. Le grand duc de Toscane dut payer deux millions sous le prétexte dérisoire d'une indemnité due aux troupes françaises pour la garde du port de Livourne. Le Pape fut taxé à 21 millions pour acheter quelques mois de tranquillité; l'état de Milan, déclaré *République libre et amie*, n'en fut pas moins traité en pays conquis; car on lui imposa

20 millions tournois, outre 2 millions de livres milanaises en forme de prêt, et d'immenses fournitures en habillemens pour les vainqueurs; si l'on ajoute à ces sommes énormes payées comptant par les puissances italiennes, celles que Salicetti et Cacaut arrachèrent des Gênois sous différentes formes; les contributions payées par les fiefs impériaux, les riches effets des négocians anglais, autrichiens, et russes, saisis dans les ports de Toscane (1), et les dépôts confiés aux monts de piété de Bologne, dont les vainqueurs s'emparèrent après avoir prouvé par un manifeste, qu'ils leur étaient *légitimement acquis.*

Enfin si l'on imagine qu'elles devaient être les consommations d'une armée de 80,000 hommes, vivant presque à discrétion sur une terre abondante, on se persuadera sans peine que le temps, où Bonaparte laissa respirer l'armée autrichienne, ne fut pas tout-à-fait perdu pour lui.

Le trésor le plus précieux dont il dépouilla l'Italie humiliée fut un choix que firent des artistes français, commis à cet effet par le Directoire, entre ces fameuses statues et ces superbes tableaux chefs-d'œuvre des beaux-arts, monumens du

---

(1) Dans ses dépêches du 11 messidor au Directoire, Bonaparte évalue les effets saisis à Livourne à 7 ou 8 millions.

siècle de Périclès et de celui des Médicis. *Le Saint-Jérôme* du Corrège, *la Transfiguration* de Raphaël, allèrent décorer le Muséum de Paris. *Le Laocoon*, *l'Apollon du Belvedere*, *le Discobole*, *le Méléagre*, après 2,000 ans de séjour à Rome, suivirent le char du vainqueur français, comme ils avaient autrefois quitté la Grèce avilie pour orner la pompe triomphale des conquérans romains.

Milan, Modène, Reggio, Bologne et Ferrare soustraits à la domination du Saint-Siège, des maisons d'Este et d'Autriche, composèrent les premiers élémens des républiques deçà et delà du Pô. Leur destination apparente était d'opposer une digue au retour de la puissance autrichienne qu'il s'agissait d'expulser irrévocablement du nord de l'Italie. Il fallait donc qu'elles fussent des républiques guerrières, et transformer tout-à-coup en hommes belliqueux, les peuples les plus paisibles de la terre.

On savait que la cour de Vienne armait plus fortement que jamais pour réparer ses premiers revers. On voyait en France des partis se former, et présager la guerre civile. Une forte opposition s'y déclarait parmi les corps mêmes qui composaient l'état. Les républiques nouvelles d'Italie pouvaient donc d'un moment à l'autre se trouver abandonnées à elles-mêmes, et l'on crut fort-peu, dans ces premiers temps, à leur affermissement; mais bientôt de nouvelles victoires,

remportées par les Français, donnèrent plus de consistance à leur ouvrage.

Il est temps de revenir aux opérations guerrières qui, par le fait, ne furent jamais interrompues pendant le temps où Bonaparte, de sa personne, ne paraissait occupé que de soins révolutionnaires et politiques. Beaulieu ne trouvant pas de position à prendre sur l'*Oglio*, s'était d'abord établi derrière le *Mincio*, appuyant sa droite au lac de Garda et sa gauche à Mantoue; mais le Mincio ne pouvait pas arrêter long-temps ceux qui venaient de franchir l'Adda et le Pô. Borghetto (1) avait été un nouveau champ de victoire pour les Français; ils avaient enveloppé et battu le corps autrichien qui leur disputait le passage de cette rivière. Valeggio et Peschiera étaient tombés à la suite de cet exploit; enfin, après avoir poussé Beaulieu jusqu'au-delà de l'Adige, ils avaient formé l'investissement de Mantoue (2), qui, mal approvisionnée, menaçait d'une chûte très-prochaine (3). Massena, avec sa division, gardait en arrière les débouchés du Tyrol (4),

(1) Combat de Borghetto et prise de Peschiera et des magasins de Castelnovo, (1.er juin).

(2) Investissement de Mantoue, (4 juin).

(3) La citadelle d'Ancône, Bologne, Ferrare et le fort Urbin avaient été occupés dans le courant de juin.

(4) Trois routes descendent du Tyrol dans le Véronais, partant toutes trois de la ville de Trente, et dé-

d'autres corps faisant face à l'Adige, afin d'empêcher que les troupes du siège ne fussent troublées dans leurs opérations. Le château de Milan avait capitulé le 29 juin. Tels étaient en gros les évènemens militaires au nord de la Lombardie depuis l'invasion du Milanais; mais il est nécessaire, avant d'aller plus avant, de donner ici quelque idée du concert qui devait exister entre l'armée de Bonaparte et celles de Jourdan et de Moreau depuis l'époque du 31 mai, où l'armistice sur le Rhin avait expiré.

Ces armées devaient concourir toutes à un même plan; il ne s'agissait pas moins que de s'avancer de trois côtés à la fois vers la capitale de l'Autriche, se tenant toujours en ligne, renversant les obstacles à coups précipités. Le *rendez-vous* commun était aux pieds des murs de Vienne, et là devait se trouver réunie une masse de forces tellement considérable, que l'empereur serait

bouchant l'une sur Vicence par les gorges de la Brenta, l'autre sur Brescia par les montagnes à droite du lac de Garda, la troisième sur Vérone par la vallée de l'Adige, côtoyant cette rivière par une route de poste de 68 milles de long, et qui traverse *Roveredo*, *Ala*, *Dolce*, et *la Chiusa*. Ce dernier point resserre la vallée tout-à-coup près de Verone et la ferme, pour ainsi dire, sous un verrouil. Le corps commandé par Massena occupait Vérone, et les positions de Rivoli et de la Corona. Les autres troupes, couvrant le siège de Mantoue, s'étendaient de Salo à Lugano; 10,000 hommes seulement étaient destinés au siège.

forcé de demander la paix et d'en recevoir les conditions du directoire de Paris (1).

Au mois de juillet, l'armée de Sambre et Meuse, victorieuse dans une multitude de combats, s'était avancée déjà jusqu'à la Lahn, et menaçait Francfort. Celle du Rhin occupait les gorges de la Forêt noire. Moreau du cœur de la Bavière écrivait au directoire qu'il allait se trouver en position de donner la main gauche à Jourdan et la droite à Bonaparte. Ce dernier, par ses rapides et brillans succès, avait surtout favorisé l'armée du Rhin, en attirant à lui une partie des forces qu'elle avait en tête. 30,000 Autrichiens venaient d'être détachés pour renforcer les troupes qui avaient tant souffert sous Beaulieu, et dont le vieux maréchal de Wurmser prit le commandement vers la moitié de juin (2).

Wurmser général malheureux, mais guerrier magnanime dans l'adversité, fut de tous ceux qui vinrent successivement échouer contre la fortune de Bonaparte, le seul qui remporta l'estime de ce terrible adversaire, et qui n'y laissa pas sa propre gloire (3).

---

(1) Un projet pareil n'avait rien dès-lors qui pût étonner les têtes effervescentes prêtes à bouleverser le monde.

(2) Il était âgé de 71 ans et complètement sourd.

(3) Bonaparte eut la louable intention de montrer, après la chûte de Mantoue, de l'estime pour le courage et la constance de cet illustre vieillard; mais, dans cette occasion même, il laissa percer plus d'esprit que de

Outre les 30,000 hommes qui l'avaient suivi de l'armée du Rhin, de grands renforts lui avaient été envoyés de l'intérieur de l'Autriche. Il divisa ses forces en deux corps d'armée, l'un dans le haut Tyrol, l'autre dans le Frioul, lesquels devaient attaquer en même temps les Français (1).

L'opinion en Lombardie était alors qu'on verrait bientôt changer la face des choses, que Mantoue allait être délivrée; qu'on reverrait dans peu les Autrichiens à Milan. Leur division du Tyrol était prête à déboucher; l'avant-garde de celle du Frioul était déjà sur la rive droite de la Brenta, et la réserve de Wurmser occupait un camp très-avantageux entre Vicence et Padoue.

L'armée française, de son côté, s'étendait au devant de Mantoue, appuyant sa droite à Vérone et sa gauche à Brescia; elle avait aussi reçu des renforts soit de l'armée de la Vendée, soit de celle des Alpes.

Le 29 les Autrichiens s'ébranlent sur trois colonnes, dont deux se présentent par l'Adige, l'autre par la droite du lac de Garda. Elles attaquent les Français sur tous les points à-la-fois, et manœuvrent pour les met-

---

générosité; à travers les éloges qu'il donne à son adversaire abattu, on démêle une sécheresse de cœur, une âpreté républicaine qui attristent au milieu de tant de splendeur et de gloire.

(1) Voyez la réponse officielle de Bonaparte au Directoire

tre entre deux feux. Montebaldo, la Corona, Rivoli, la Chiusa, le long de l'Adige; Salo et Brescia, sur la droite du lac de Garda, sont enlevés de vive force. Vérone est occupée ainsi que Peschiera et Lonado; de toutes parts les avant-postes étant poussés et battus, l'armée française allait être débordée par ses flancs. Il ne fallait pas moins que la détermination de Bonaparte pour faire tourner à son profit une situation aussi critique.

Trop faible pour se battre à-la-fois contre les deux divisions de l'armée impériale, il se croit assez fort pour battre chacune d'elles séparément. Il conçoit que, pour celà, il ne faut que de la vélocité et de l'audace. En rétrogradant par un mouvement rapide, il se dérobera à l'ennemi qui le menace du côté de l'Adige, il enveloppera et détruira la division de Brescia; delà, sans perdre un instant, il repassera le Mincio, et fondra sur Wurmser avec avantage; mais pour réussir, il a besoin de l'armée du siège; Mantoue allait être prise; il faut renoncer à cette espérance pour courir au plus pressé, et pour frapper le coup le plus décisif. Il ordonne donc que le siège soit levé, et que les troupes qui le formaient, se joignent à lui dans l'espace de 24 heures.

On voit qu'ici Bonaparte ne fait que mettre en pratique ses maximes générales *diviser les masses ennemies, les déconcerter par la vivacité de ses mouvemens et les*

combattre en détail, *imiter enfin*, comme il l'a dit lui-même, *la manière de combattre du plus jeune des Horaces contre ses trois adversaires;* mais cette belle conception, il faut en convenir, ne pouvait être mise alors en exécution par aucun autre homme, que par lui-même; il ne douta point du succès; *la fortune*, écrit-il au Directoire dans son rapport du 9 août, *la fortune sourit à ce projet*, *et le combat de Salo* (1), *les deux combats de Decenzano*, *la bataille de Lonado et celle de Castiglione en ont été les heureux résultats.*

Il fait partir à l'instant même des détachemens, qui par de longs détours vont prendre à dos la division ennemie de Brescia, et qui occupent derrière elle les gorges du Tyrol vers la tête du lac de Garda; puis ayant réuni toutes ses forces, il marche à elle, l'attaque sur tous les points avec l'avantage du nombre et de l'impulsion; il la met en déroute, et en enveloppe une partie; puis il fait faire volte face à toute son armée, court au devant de Wurmser, le rencontre à Castiglione, le choque et le renverse. 8000 Autrichiens furent tués ou

(1) Les affaires de Lonado et de Salo sont du 2 août. La bataille de Castiglione et Monte-Chiaro est du même jour. Le combat de Gavardo du 3 au 4 août. La reprise de Peschiera et de Vérone du 6 et 7 août. Celle de Montebaldo, de la Corona, et la retraite de l'ennemi sur la gauche de l'Adige et sur Roveredo sont du 11 suivant.

blessés dans les différens combats qui eurent lieu depuis le 29 juillet, jusqu'au 7 août. 15,000 furent faits prisonniers dont 3 généraux, 97 pièces de canon, 150 caissons et 6 drapeaux demeurèrent au pouvoir du vainqueur, et ces avantages firent plus que balancer les pertes considérables qu'il avait eu à souffrir pendant les jours précédens, et la perte de toute son artillerie de siège abandonnée lors de la levée précipitée du blocus. Le seul avantage réel qui résulta pour les Autrichiens, de la grande opération du maréchal de Wurmser, fut cette levée momentanée du blocus de Mantoue, pendant laquelle la garnison de la place et ses provisions de bouche purent être renouvellées; ce qui prolongea considérablement la résistance (1).

Les journées du 5, 6 et 7 août 1796 placeraient seules Bonaparte au rang des plus grands capitaines. Au milieu d'un entier désastre, après avoir été battu pendant cinq jours de suite, concevoir un pareil coup de ressource et l'exécuter avec tant de nerf et de précision n'appartenait qu'à un guerrier du premier ordre (2).

---

(1) A la suite de ces premiers succès, le maréchal Wurmser était rentré dans Mantoue le 1.er août. Il en avait renouvellé la garnison et les approvisionnemens. Il y avait fait retirer toute l'artillerie de siège abandonnée par les Français, enfin il se hâta d'en sortir, pour marcher à leur rencontre dès qu'il apprit leurs incroyables succès dans le Bressan.

(2) Ceux qui n'ont jamais adulé Bonaparte, qui n'ont

On n'oubliera point qu'à Lonado s'étant hasardé avec 1200 hommes, et se trouvant enveloppé par 4000 Autrichiens qui le sommaient de se rendre, il ne leur donna que 8 minutes à eux-mêmes pour mettre bas les armes, et qu'il eut le bonheur de se voir obéi. Ce trait peint mieux que tout le reste une heureuse hardiesse qu'exalte le danger. Il prouve aussi combien, à la guerre, le nom seul d'un homme peut acquérir d'ascendant.

Non content d'avoir repris le terrain que lui avait enlevé Wurmser dans les journées du 30 juillet, et des 1, 2, 3 et 4 août(1),

---

jamais attaché leur fortune à la sienne, l'histoire surtout qui seule un jour aura droit de le juger avec sévérité, seront forcés de convenir qu'en Italie, à l'époque dont il s'agit ici, sa gloire militaire fut entière, ainsi que sa fortune; et que ceux qui depuis ont appris à le vaincre, purent alors sans honte s'avouer vaincus par lui. Il n'est ni équitable, ni habile de déprécier ceux sous lesquels on a été forcé de succomber.

(1) La bataille de Castiglione fut une grande action, dont le succès influa sur tout le reste de cette campagne. Tout y fut improvisé. Aucun des avantages que le général français pouvait se procurer à lui-même ne fut négligé; les moindres fautes de son adversaire y furent mises à profit. Celui-ci néanmoins repassa en bon ordre le Mincio, et prit position à gauche de cette rivière entre Peschiera et Mantoue; mais la perte de Peschiera et de son camp retranché lui faisant craindre d'être coupé dans sa retraite sur le Tyrol, il acheva de munir Mantoue, dont il porta la garnison à 15,000 hommes, l'abandonna à ses propres forces, ainsi que Vérone,

il le repoussa jusqu'à Roveredo, dans la vallée de l'Adige. Apprenant ensuite la marche de Moreau au travers de la Souabe, son arrivée à Constance, son entrée en Bavière et les efforts qu'il faisait pour venir à lui, il en fit lui-même de très-grands pour s'avancer à sa rencontre.

Massena attaqua, le 7 et le 12 août, la division qui défendait les avenues du Tyrol et la repoussa jusqu'au delà de Trente, après l'avoir considérablement affaiblie.

Les Autrichiens avaient eu le temps, comme on l'a dit plus haut, de ravitailler Mantoue; c'était une maxime consacrée chez eux qu'à cette forteresse étaient attachées leurs destinées en Italie, qu'elle seule pouvait les mettre à même d'attendre des renforts nouveaux (1). Wurmser laissa donc en

---

et rentrant dans la vallée de l'Adige, il alla reprendre sa première position à Monte-Baldone, et renvoya une partie de ses forces sur les montagnes à droite du lac de Garda.

(1) Wurmser retiré, comme on vient de le dire, vers le milieu d'août dans le bassin du Tyrol, ayant reçu de Vienne de nouveaux renforts, avec l'ordre exprès de délivrer Mantoue, entreprit cette fois de s'y porter par les gorges de la Brenta avec un corps de 25,000 hommes, tandis que Dawidovich commandant le reste de l'armée agirait offensivement sur les deux rives du lac de Garda.

Ce dernier fut aux mains pendant toute la fin de septembre avec le gros des troupes françaises qui le repoussèrent encore une fois jusqu'au delà de Trente.

Tyrol le général Dawidovich avec assez de troupes pour se maintenir en avant de Bolzano, et il alla lui-même rejoindre sa division du Frioul, espérant avec elle ramener la fortune, et reprendre l'offensive; mais il échoua dans la plupart de ses entreprises, toujours surpris dans quelques points par la redoutable manœuvre de flanc des Français, que les Autrichiens ont été si long-temps à pouvoir s'approprier.

Deux colonnes parties, l'une de Vicence, et l'autre de Padoue, le suivaient pas à pas, et manœuvraient pour l'envelopper. Il glissa entre elles assez adroitement, et ce brave général rentra dans Mantoue, où son généreux caractère lui faisait croire d'être inexpugnable (1).

Ce retour était le vœu de Bonaparte; il écrivait le 10 septembre au Directoire exécutif: *si Wurmser entre dans Mantoue, je suis maître de l'Italie, du Tyrol et du Frioul.* Il croyait qu'un accroissement de troupes (2), et surtout de cavalerie dans

---

Arrivé aux sources de la Brenta, Bonaparte qui commandait alors en personne, changea de direction, et tournant à droite, se mit à la poursuite de Wurmser. Il l'atteiguit et remporta sur lui un assez grand avantage; mais dès-lors on peut croire qu'il tendait plutôt à presser sa marche qu'à la traverser.

(1) Ce fut le 12 septembre que Wurmser rentra dans Mantoue.

(2) Les troupes introduites dans la forteresse de Mantoue ne montaient qu'à 7 ou 8,000 hommes lesquelles,

cette forteresse, ne pouvait qu'accélérer sa chûte en l'affamant plutôt. C'était aussi l'opinion d'Alexandre Berthier, qui, par chaque courrier, annonçait pour le courrier suivant *le dernier chapitre de la campagne*. Cependant ce fut du moment même où Wurmser eut adopté le parti de se jeter dans Mantoue, que le sort de l'Italie redevint douteux.

Voyant les débris de l'armée autrichienne hors d'état de rien entreprendre, les Français les laissèrent tranquilles sur la Brenta et dans le Tyrol, et persuadés qu'un blocus allait mettre fin à la campagne, ils s'entassèrent autour de la ville investie (1); mais telle est, de sa nature, la forteresse de Mantoue qu'une grande armée même ne peut l'envelopper qu'imparfaitement (2). Wurmser plein d'énergie et d'activité, prolongea la résistance de sa garnison, en lui inspirant un dévouement et une patience dont il donnait l'exemple; partie des chevaux de sa cavalerie servit de nourriture aux assiégés (3). Ceux-ci restèrent toujours plus ou

---

jointes à celles de la garnison, en formaient vingt-huit mille. Mais l'air pestilentiel des marais diminuait ce nombre tous les jours.

(1) Le blocus de Mantoue fut formé le 26 août.

(2) Le lac ou les marécages au milieu desquels est situé Mantoue, et qui sont formés par les eaux du Mincio, ont 20 milles d'Italie de tour.

(3) La garnison de Mantoue mangea 5,000 chevaux

moins les maîtres d'agir au dehors, et par de vigoureuses sorties qu'ils répétèrent souvent, ils tinrent l'ennemi en échec, et réussirent quelquefois à faire entrer dans la ville des vivres et des fourrages qu'ils enlevaient dans la campagne, toujours au prix de quelques combats opiniâtres (1). Enfin Wurmser donna le temps à une nouvelle armée autrichienne de se former pour venir à son secours. A l'exemple du sénat de Rome le cabinet de Vienne voulait prouver à ses ennemis que ses ressources et son courage pouvaient redoubler dans la mauvaise fortune.

30,000 hommes de renfort, envoyés pour remplir les vides des armées impériales, furent de nouvelles victimes dévouées, et le général Alvinzy vint compromettre aux bords du Mincio la juste renommée qu'il s'était acquise ailleurs. Quoique Bonaparte eût reçu quelques troupes nouvelles, ses forces numériques étaient alors très-inférieures à celles de ses adversaires; mais il comptait sur son étoile et sur son génie.

Suivant le nouveau plan arrêté à Vienne,

---

pendant le cours du blocus. Il ne s'y en trouva presque plus après la reddition de la place.

Nouvelles politiques 22 février.

(1) Bonaparte lui a rendu le témoignage qu'il avait toujours été en personne à la tête de ces sorties. Les principales de ces actions eurent lieu le 13, le 14, le 15, le 25 septembre; 1, 17, 18 octobre.

les Autrichiens s'avancèrent sur le Tagliamento, et le franchirent ainsi que la Piava (1), dès les premiers jours de novembre ; en même temps Dawidovich attaqua Trente et Roveredo, et s'empara de toute la vallée de l'Adige jusqu'à la Corona. Il se rendit maître aussi des postes importans qui séparent cette vallée des sources de la Brenta ; enfin il força les Français à se retirer de Levico et de Bassano après y avoir essuyé de grands échecs. Ces troupes battues se rassemblèrent autour de Vérone, et les troupes impériales, concentrées sur ce même point, n'avaient plus qu'un mouvement à faire pour s'y donner la main, et délivrer la ville bloquée, lorsque Bonaparte imagina de prendre l'offensive, et d'attaquer Alvinzy, en tournant sa position ; pendant que celui-ci méditait une escalade contre Vérone, il traversa l'Adige, la repassa quelques lieues plus bas à Ronco, et crut facile, en forçant une marche ou deux, de tomber sur ses derrières, et d'y couper ses communications ; mais il ne connaissait pas ce site difficile et marécageux, lequel faillit à lui devenir fatal : à peine put-il y prendre pied. Au lieu d'opérer une surprise, il se trouva

(1) La Piava double à l'orient les rivières de l'Adige et de la Brenta ; elle prend sa source aux confins du Tyrol, et se jette dans l'Adriatique à 26 milles N. E. de Venise.

engagé dans une bataille qui dura trois jours, où furent décimées ses plus vaillantes demi-brigades, et où périrent dix de ses meilleurs généraux.

Cependant, comme Alvinzy, fatigué lui-même de cette lutte terrible, se détermina le 18 à faire un mouvement rétrograde sur Vicence, les Français purent mettre cette action sanglante au nombre de leurs victoires.

Jamais la bravoure nationale n'avait brillé de part et d'autre avec plus d'éclat; au passage d'un ruisseau bourbeux tendant au village d'Arcole une colonne de grenadiers français foudroyée sur un pont étroit par la mitraille ennemie allait reculer, quand un groupe de généraux se jeta devant elle, Bonaparte en tête portant un drapeau. Il est douteux néanmoins, que ce trait d'intrépidité tant vanté eût rempli son objet, si le général Guieux, passant la rivière sur un bac à quelque distance de là, n'avait pris l'ennemi à dos (1).

Dès qu'Alvinzy fut décidément en retraite, Bonaparte ne songea plus qu'à débusquer Dawidovich de sa position au débouché de l'Adige. Ce général avait remporté quelques avantages sur les corps laissés en observation contre lui. Il s'était même avancé pour tendre la main à son

(1) La bataille d'Arcole fut terminée le 17 novembre.

collègue; mais ayant appris l'éloignement de celui-ci, il ne songea plus qu'à se dérober aux atteintes qui le menaçaient personnellement, et sans réfléchir, que la bataille d'Arcole avait dû coûter beaucoup aux Français (1); que la retraite d'Alvinzy s'était effectuée sans perte et sans désordre, et que le seul moyen de ramener à lui ce général était de rester sur l'offensive; il prit le malheureux parti de se replier en combattant dans les montagnes. Wurmser renfermé dans Mantoue, et qui n'était pas informé de ce qui venait d'arriver à ses libérateurs, tenta, comme il en était convenu avec eux, une grande sortie qui n'eut aucun succès. Ainsi, faute de concert et de célérité dans l'exécution, échoua la seconde grande entreprise pour sauver Mantoue.

Le mois de décembre fut marqué par les succès de l'archiduc Charles, lequel repoussa sur la gauche du Rhin les armées de Jourdan et de Moreau. Il le fut aussi par l'abandon de la Corse, d'où les Anglais se retirèrent le 13.

Mantoue se soutenait encore, grâces à la fermeté héroïque de son brave gouverneur.

Le ministère de Vienne s'épuisait en

---

(1) On estima la perte des Autrichiens à 8,000 hommes, celle des Français à un plus grand nombre.

nouveaux efforts pour prévenir sa chûte, et faisait marcher à sa délivrance une troisième armée.

En même temps il persuadait au Pape de prendre une contenance guerrière, espérant de détourner sur lui l'attention des Français. 20,000 hommes environ furent rassemblés à la hâte dans les différentes parties de l'état ecclésiastique; ces troupes mal armées, et sans discipline, ne manquaient pas, dit-on, d'esprit national et d'énergie; mais il aurait fallu du temps pour les organiser; elles auraient au moins eu besoin d'officiers expérimentés, et la plupart de ceux qui les commandaient, ne connaissaient pas mieux la guerre, que leurs soldats; ce qu'elles avaient de plus imposant, étaient leurs enseignes, sur lesquelles on lisait cette fameuse dévise de Constantin *in hoc signo vinces* (1).

Les démonstrations du S.t-Père inquiétèrent peu Bonaparte; il remit à un autre temps le soin de lui faire payer en argent son imprudence, et continua de négocier paisiblement avec lui, l'œil toujours fixé sur les Autrichiens; seulement il fit avancer à Bologne un corps de troupes, afin de donner plus de poids à ses correspondances diplomatiques avec la Toscane.

L'évènement ne tarda pas à prouver

(1) Nouvelles politiques, 2 février 1797.

combien toute cette conduite était habile. L'armée d'Alvinzy rétablie par de nouvelles levées sorties de l'inépuisable Allemagne (1), et portée au complet de 50,000 hommes, quitta le 8 janvier ses quartiers de Padoue et de Bassano, passa la Brenta, et poussa devant elle les avant-postes français. Le 12 la plupart avaient déjà reculé jusqu'à Vérone, et il y eut des combats assez vifs aux approches de cette ville.

Le 13 l'avant-garde d'Alvinzy, commandée par le général Provera, jeta un pont sur l'Adige à Anguillara, et franchit la rivière. La destination particulière de ce corps était de protéger jusqu'à Mantoue un grand convoi de farine et de bétail, et de l'introduire dans la place, tandis que le général en chef avec ses principales forces, occupant le gros de l'armée française, attaquerait sa ligne entre Rivoli et la Corona par les hauteurs qui séparent l'Adige du lac de Garda.

Dans la même vue de tenir de toutes parts l'ennemi en échec, et de l'obliger à diviser ses forces, d'autres corps menaçaient Vérone et Legnago. Enfin 36 batail-

---

(1) Ces renforts se composaient de nouvelles troupes levées dans la Croatie et dans le Tyrol, des régimens détachés de l'armée d'Allemagne et du beau corps des volontaires de Vienne, marchant sous des drapeaux brodés par les mains de l'impératrice.

lons rassemblés à Roveredo devaient se tenir prêts à tomber par Montebaldo sur la gauche des Français, au moment de l'attaque générale.

Si l'opération de Provera qui tournait l'armée ennemie par sa droite avait un plein succès, ce général devait s'unir à la garnison de Mantoue, et de concert avec elle tomber vigoureusement sur les troupes du blocus, et leur rendre la retraite plus difficile, au cas qu'elles fussent battues.

Ce plan était beau, mais il devait échouer encore contre la *vélocité* et l'impétueuse audace des troupes françaises, contre les rapides conceptions de leur chef, et surtout contre son bonheur.

Bonaparte qui arrivait à temps par tout où son intérêt l'appelait, était parti le 10 janvier de Bologne, précédé de toutes les troupes dont il pouvait disposer, et fut sur l'Adige le 13.

De grands avantages avaient été remportés le jour précédent à la Corona contre l'aîle gauche des Français. Cette aîle avait été surprise, battue et déplacée par la réserve de Roveredo dont on a fait mention ailleurs. Elle avait été jetée en désordre sur le plateau de Rivoli et sur les postes environnans.

Exaltés par cette victoire, et favorisés par la nature du terrain, les Autrichiens se promettaient de forcer le lendemain leur ennemi à mettre bas les armes. Ils occu-

paient déjà la plupart des hauteurs et des gorges voisines, et ne doutaient pas de le fermer tout-à-fait.

Bonaparte arrivé dans la nuit, profita des issues qui n'étaient pas encore occupées pour rapprocher ses troupes du plateau. Un fort détachement conduit par Murat avait été embarqué la veille sur le lac, et ayant pris terre au port de Trimelone, il s'était avancé dans la montagne pour reprendre le poste de la Corona.

Le général en chef employa le reste d'une longue nuit de janvier à former ses dispositions. Ses troupes furent mises en masses robustes, et en colonnes d'attaque, lesquelles, dès que le jour parut, fondirent impétueusement sur tout ce qui paraissait de la ligne ennemie, et ne tardèrent pas à y répandre la confusion. Ses troupes légères gagnèrent les hauteurs pour la prendre à dos, et agissant de concert avec la colonne de Murat, lui firent craindre d'être enveloppée elle-même. Ainsi mettant en pratique ses maximes fondamentales de percer, de tourner son ennemi, et de prendre toujours sur lui l'initiative, Bonaparte fit tomber sur Alvinzy le sort, qui l'avait menacé lui-même. Le succès de la bataille de Rivoli fut entier, et ses suites furent immenses.

Pour la troisième fois l'armée autrichienne fut affaiblie au point d'être forcée d'aban-

donner Mantoue, et de chercher un asile au loin (1) pour se remettre.

Le jour même, où cette grande action s'engagea, Bonaparte fut obligé d'en quitter le théâtre et de revenir précipitamment à Mantoue. Provera était près d'y arriver; il avait trouvé plus d'obstacles qu'il n'en attendait au passage de l'Adige, où son arrière-garde toute entière, et 14 pièces d'artillerie venaient de lui être enlevées. Il en trouva plus encore à l'entrée des fauxbourgs de Mantoue fortifiés par les Français en dedans contre les sorties de la garnison, en déhors contre les armées de secours. Ce général fut le 15 au soir devant celui de S.t-Georges, et sa surprise ne dut pas être médiocre d'y voir arriver Bonaparte en même temps que lui, conduisant au secours de l'armée du siège un détachement de ses troupes victorieuses à Rivoli. Provera remit l'attaque au lendemain, et la tête de pont de S.t-Georges

---

(1) Le rapport officiel de Bonaparte porte à 13,000 le nombre des hommes mis hors de combat et des prisonniers faits à Rivoli et à l'affaire de la Corona qui eut lieu le lendemain.

Tous ces rapports officiels ne sont pas, sans doute, exempts d'exagération. Bonaparte lui-même disait que *l'exagération est une arme comme une autre.*

Le Directoire de Paris, auquel il adressait ces nouvelles, s'embarrassait peu qu'elles fussent exactes; mais il en faisait usage pour manier l'esprit public.

lui présentant trop de difficultés, il résolut d'agir contre le faubourg de la Favorite, où Wurmser devait le seconder par une sortie.

Mais cette opération combinée eut l'issue la plus malheureuse. Massena et Victor repoussèrent les assiégés dans la ville, après leur avoir tué beaucoup de monde. Ils tombèrent ensuite sur le flanc du désastreux Provera, lequel abandonné à lui-même, repoussé au point d'attaque qu'il avait choisi, acculé au faubourg de S.t-Georges, et cerné de toutes parts, demanda à capituler. Sa cavalerie, son infanterie, son artillerie étaient pêle-mêle; la confusion dans sa colonne était au point, qu'il lui était impossible d'agir, et qu'il n'avait en effet d'autre parti à prendre, que de mettre bas les armes (1).

Mantoue perdait l'espérance de se voir désormais secouru à temps, et cependant elle eut encore la gloire de tenir 17 jours après la défaite d'Alvinzy et de Provera. Car ce ne fut que le 2 de février qu'elle prit le parti de capituler, après un blocus de cinq mois, et après avoir essuyé toutes les horreurs de la contagion et de la famine (2).

---

(1) Il avait capitulé, avec plus de gloire à Cosseria, 10 mois auparavant.

(2) Parmi tant de revers consécutifs le soldat autrichien

Le dernier espoir de l'Italie tombait avec elle. Cette triste contrée n'avait plus qu'à courber la tête sous le joug des Français, à leur faire hommage de ses trésors, à recevoir d'eux la forme et les lois qu'il leur plairait d'imposer; les gouvernemens y étaient en pleine dissolution, tous les liens politiques relâchés ou rompus, et telle était sa situation déplorable, que le dernier malheur qu'elle eût à redouter, était désormais l'éloignement de cette même armée française, dont le poids l'accablait, mais qui seule pouvait contenir les furies révolutionnaires qu'elle avait déchaînées.

Bonaparte voyant les Allemands hors d'état, pour quelques semaines, de lui donner de l'inquiétude, crut que ce moment était favorable pour en finir avec le Pape.

Le S.t-Père cédant, comme on l'a dit ailleurs, aux suggestions du ministre Thugut, continuait ses armemens, et différait de payer les contributions qui lui avaient été imposées. Une correspondance enlevée mit, dit-on, à découvert des relations

---

prouva mieux qu'au sein de la victoire, combien grandes et justement célèbres sont sa loyauté, sa valeur et sa constance que n'ébranle point le malheur.

La moitié des troupes de la garnison de Mantoue était dans les hôpitaux, lorsque cette forteresse capitula; tous les genres de subsistances y étaient épuisés.

secrètes qu'il entretenait avec l'Autriche (1), et fut un prétexte plus que suffisant à Bonaparte pour commencer les hostilités (2).

Il rappela de sa propre autorité le ministre de France à Rome, et se mit en marche à la fin de janvier pour envahir la Romagne et le duché d'Urbin. Cette détermination fut si précipitée, tout avait été tellement concerté d'avance, qu'entre la défaite d'Alvinzy, et l'irruption dans l'état de l'Eglise il ne s'écoula que 17 jours.

Il paraît que le ministère de Vienne avait promis au S.t-Père un corps considérable de bonnes troupes pour les joindre aux siennes, et outre celà un choix d'officiers expérimentés, avec des ingénieurs et des artilleurs, dont l'armée papale était entièrement dépourvue; mais quand vint le moment de réaliser ces promesses, il ne lui envoya qu'un *généralissime* pour prendre le commandement de ses troupes.

Quand ce chef autrichien aurait été Paul-Émile lui-même, ou Scipion, il n'aurait pas arrêté Bonaparte dans un pays tout ouvert, et où il n'avait à opposer au vainqueur de Castiglione et de Rivoli que de mauvaises troupes, des levées qu'il n'avait pas eu seulement le temps de recon-

---

(1) Voyez la correspondance imprimée du cardinal ministre d'état, avec monseigneur Albani, nonce à Vienne.

(2) Voyez la lettre de Bonaparte à Cacaut, ministre de France à Rome, en date du 3 pluviôse (22 janvier).

naître (1), et auxquelles il ne pouvait inspirer aucune confiance.

Les seuls services qu'eut donc à rendre au Pape, son nouveau défenseur, furent de recueillir les débris des troupes romaines déjà battues (2) avant qu'il pût se mettre à leur tête, et de sauver une partie du trésor de Lorette, dont un tiers seulement tomba au pouvoir des Français.

Ainsi cette diversion, qui, faite à temps et soutenue convenablement, aurait peut-être embarrassé les Français, ne parut alors qu'une imprudence propre à compromettre la dignité personnelle du chef de l'Eglise, à précipiter sa chûte, comme puissance temporelle, et très-propre surtout à aggraver les charges énormes qu'on le forçait de mettre sur ses sujets, au risque d'encourir leur indignation, et d'éprouver leur désobéissance (3).

---

(1) Le général Colli n'arriva à Rome que le 19 janvier. La guerre finit le 3 février.

(2) La première et la dernière action de la guerre contre le Pape fut le choc d'une avant-garde française contre 4,000 hommes de l'armée de S. S., retranchée et couverte par la petite rivière de *Senio*. Ce fait d'armes eut lieu le 2 février, et coûta au S.[t] Père 1500 hommes, dont 1,000 prisonniers. Voyez le rapport d'Alexandre Berthier, du 14 pluviôse, et celui de Bonaparte du 15 suivant (2 et 3 février).

(3) Voyez le rapport d'Alexandre Berthier, daté d'Ancône le 24 pluviôse (12 février 1797) et celui de Bonaparte, de Maccrata, le 27 pluviôse (15 février).

Ce fut de Tolentino, à 40 lieues de Rome, que Bonaparte prescrivit au Pontife de nouvelles conditions de paix (1); on les trouva modérées, parce qu'il est des situations, où le vaincu devient insensible aux humiliations, et croit gagner tout ce qu'il n'a pas perdu (2).

Après avoir abattu ce respectable et trop faible ennemi, après avoir démembré une partie du domaine de l'Eglise pour le réunir à la république Cispadane, Bonaparte se hâta de revenir à Mantoue. Il lui importait de se rapprocher du vrai théâtre de la guerre, dont les opérations ne pouvaient pas demeurer long-temps suspendues. Il savait que tout était en mouvement en Allemagne pour réparer les derniers revers essuyés sur le Mincio (3); qu'une quatrième armée plus redoutable que les trois précédentes se formait contre lui; que des bords du Rhin marchaient vers le Tyrol les meilleures troupes, et

---

(1) Le traité fut signé le 19 février.

(2) Le Pape renonça au Boulonais, au Ferrarais, à la Romagne et au comtat d'Avignon, c'est-à-dire au tiers environ des états de l'Église; il consentit à l'occupation jusqu'à la paix générale d'Ancône, il se soumit à payer 30 millions, c'est-à-dire plus qu'il ne pouvait exiger de ses sujets.

(3) Dans un grand conseil tenu à Vienne, le 17 février, il fut résolu d'employer toutes les forces de la monarchie autrichienne pour réparer ses pertes en Italie.

Nouvelles politiques, 11 *mars* 1797.

les chefs les plus renommés de la Monarchie Autrichienne; que d'énormes levées enfin se faisaient en Hongrie et en Bohême. Il ne voulait pas perdre les avantages d'une méthode qui jusqu'alors lui avait si bien réussi. Prévenir ses ennemis, les attaquer avant qu'ils eussent pu rassembler leurs forces, était le vrai moyen de conserver contr'eux son ascendant, et de favoriser les armées de Hoche et de Moreau qui, sur la gauche, se disposaient à repasser le Rhin, en exécution du grand projet dont les victoires de l'archiduc Charles, ainsi que la résistance de Mantoue avaient retardé l'exécution.

Bernadotte détaché de l'armée de Moreau, avec de nombreux renforts, venait de le joindre.

On a remarqué que jamais aucun corps d'armée n'avait entrepris avant lui une marche aussi longue et aussi difficile dans le cœur de l'hiver. En effet, des colonnes d'artillerie et d'équipages avaient dû traverser les alpes au mois de février. 12,000 hommes s'étaient rendus d'Huningue à Padoue en 52 marches, sans éprouver aucun retardement, et celà avant que les levées de Hongrie fussent prêtes, avant que les renforts de la Styrie et de la Carinthie fussent rendus à leur destination.

Bonaparte profitant encore une fois de la lenteur des Autrichiens, les prévint sur la Piava. On s'obstinait à croire à Vienne,

que son expédition contre le Pape lui prendrait beaucoup plus de temps, et l'on ne pouvait se persuader qu'il résistât à la tentation de se montrer en vainqueur dans l'antique métropole du monde; mais, comme on en a fait ailleurs la remarque, le conquérant français n'était nullement disposé à saisir cette amorce. En dépouillant les Romains de leur or, il avait d'eux tout ce qu'il en desirait; c'était à Vienne qu'il aurait voulu se montrer en triomphateur; c'était contre l'archiduc Charles qu'il était jaloux de remporter des victoires.

Il ne laissa que 12,000 hommes en Tyrol pour garder ses derrières, et à la tête de 60,000 combattans il prit audacieusement le chemin de Vienne par le Frioul, la haute Carniole et la Carinthie.

Le peu de troupes qu'il laissait en Italie, lui paraissait plus que suffisant pour contenir des peuples épuisés, trop abattus pour essayer de venger leurs injures.

Ce fut le 12 mars, que l'armée française passa la Piava (1) aux points de Feltre, d'Asolo et de l'Ospedaletto; elle guéa cette rivière en colonnes serrées, soutenues par des cordages, précédées et flanquées par la cavalerie (2), après quoi, elle

---

(1) Voyez le rapport officiel de Bonaparte au Directoire de Paris, en date du 27 ventôse (17 mars 1797).
Idem. D'Alexandre Berthier, du 16 ventôse.
(2) Gazettes italiennes.

s'avança vers le Tagliamento qui couvrait les avant-postes de l'armée autrichienne. Cette armée appuyait sa gauche au fort de Palmanuova, et sa droite aux montagnes qui séparent le Frioul du Tyrol. Elle avait pour soutien, en arrière, Udine, Goritz et Gradisca (1); mais les mesures pour soutenir cette disposition avaient été prises trop tard; rien n'était prêt: Palmanuova (2), place Venitienne, que l'archiduc occupait depuis quelques jours, n'était pas en état de défense; enfin tout annonçait que les Autrichiens ne s'attendaient point encore à être attaqués. Ils avaient une infinité de postes garnis, mais tous faiblement, suivant une routine qui les a ruinés en détail pendant cette guerre, et en contradiction de la maxime consacrée et si vraie, *qu'un poste faible ne défend rien, et ne peut se défendre lui-même.* Les colonnes françaises renversèrent tout ce qui essaya de leur résister. Goritz et Palmanuova furent enlevés avec des magasins qui s'y trouvaient. Les retranchemens extérieurs de Gradisca furent emportés à la baïonnette, la place bloquée par les généraux Bernadotte et Serrurier, et

(1) Une seconde ligne composée de 6,000 Hongrais, Croates et Esclavons ne devait pas tarder à se former depuis Trieste jusqu'à Klagenfurth.

(2) Palmanuova est une place régulière à 9 bastions.

l'on y fit 3,000 prisonniers. En même temps, la division du général Massena s'emparait sur la gauche du fort de la Chiusa, du pont retranché de Casa-Sola, et passait sur le ventre à l'ennemi qui défendait ce pont derrière des chevaux de frise (1).

Ces opérations vigoureuses portent le front de l'armée française au-delà de l'Isonzo. Dès-lors l'Archiduc ne fait plus que des mouvemens rétrogrades, et il a plutôt l'air d'attirer l'ennemi sur ses pas, que de songer à retarder ses progrès. Il se replie, évitant tout engagement décisif, marchant vers ses renforts et ses magasins qui l'attendent derrière la Muhr; il ne daigne même faire volte-face ni au passage de la Save, ni à celui de la Drave, et il se contente de rompre après lui les ponts de ces rivières pour ralentir la poursuite des Français (2).

Ce début, absolument semblable à celui de sa belle campagne en Bavière l'année précédente, favorisait l'ardeur de Bonaparte à s'enfoncer dans la Styrie; mais l'impétuosité de ce général n'était jamais alors aux dépens de la prudence (3); il vit à temps qu'il allait se perdre. En effet si l'on jette les yeux

---

(1) Voyez le rapport officiel de Bonaparte au Directoire exécutif, en date du 30 ventôse (20 mars 1797).

(2) Voyez le rapport officiel de Bonaparte au Directoire exécutif, en date du 2 germinal (1.er avril 1797). Idem. D'Alexandre Berthier, du 2 avril.

(3) Il se retira encore une fois aussi heureusement

sur la carte du théâtre de la guerre, on comprend aisément combien sa position devenait dangereuse. Hoche et Moreau n'avaient point encore repassé le Rhin (1), et tout le flanc gauche de l'armée d'Italie était à découvert. Son flanc droit l'était également du côté du royaume de Hongrie, où les peuples se levaient en masse pour leur propre défense, et paraissaient n'avoir point renoncé à leur ancien caractère de générosité et d'honneur (2). Les montagnards du Tyrol manifestaient les mêmes dispositions; ils s'étaient joints aux généraux Kerpen et Laudon pour arrêter les progrès de la division Joubert dans leurs vallées.

---

du piège, où son ardeur inconsidérée l'avait jeté après la bataille d'Austerlitz.

Mais à combien de désastres n'aurait-il pas échappé, si méprisant les conseils de la raison, toutes les règles de la guerre, et ne croyant qu'à son étoile, il ne s'était pas enfoncé dans la Moscovie au milieu de l'arrière-saison en 1812, si par trop d'abandon et de confiance dans sa fortune il ne s'était pas laissé envelopper l'année suivante à Leypsik.

(1) Ils ne passèrent que le 18 et le 21 avril.

(2) A la nouvelle des succès de l'armée française, la nation hongraise a décidé de se lever en masse. Tous les Palatins rassemblent leurs vassaux pour marcher à l'ennemi. D'un bout de la Hongrie à l'autre on n'entend plus que le bruit du tambour et le son de la trompette. Cette belliqueuse nation a fait brûler publiquement la proclamation de Bonaparte, par laquelle il dit qu'il leur apporte la liberté.

Nouvelles politiques, 17 *avril*.

Enfin les Venitiens soulevés par les vexations qu'ils avaient souffertes depuis quelque temps, s'armaient de toutes parts sans l'aveu apparent de leur gouvernement; mais ils n'en étaient pas moins prêts à couper la retraite à l'armée française, au cas qu'elle éprouvât le moindre échec en Styrie.

Depuis le passage de l'Isonzo, l'armée française avait toujours agi sur trois colonnes (1) qui se dirigeaient vers Bruck par des routes différentes. Massena, commandant celle de la gauche, avait traversé au col de la Ponteba les montagnes qui séparent le Tyrol de la Carinthie; il avait culbuté à Tarvis un petit corps qui défendait ce passage, et il marchait vers le point de jonction par Villach, Klagenfurth, S.t-Veit et Judemburg, serrant de temps en temps la mesure sur l'arrière-garde des corps autrichiens qui se retiraient devant lui, et leur enlevant beaucoup de prisonniers (2).

L'avant-garde de la colonne du centre, sous le général Guieux, balayait les hauteurs à gauche de la Save. C'est elle qui chassa

---

(1) Voyez les rapports officiels de Bonaparte du 2 et du 5 germinal (22 et 25 mars 1797).

Idem. Du 16 germinal (5 avril).

(2) Dans son rapport du 12 germinal, Bonaparte dit affirmativement : « depuis le commencement de cette » campagne, le prince Charles a perdu près de 20,000 » hommes de ses troupes, qui sont nos prisonniers ». On voit dans ce même rapport, que l'armée française vivait presque partout des magasins enlevés à l'ennemi.

dans les montagnes une grande colonne d'équipages, laquelle tomba entre les mains de Massena (1).

La colonne du centre, sous Bonaparte, après avoir traversé les alpes à Idria, s'avançait par Laybach sur Gratz.

La colonne de droite, sous Bernadotte (2), beaucoup plus faible que les deux autres, parce qu'elle n'avait que peu d'ennemis en tête, tendait au point de jonction par la Carniole, après avoir occupé Trieste et Fiume (3).

Enfin la division du Tyrol (4), luttant contre les généraux Kerpen et Laudon, tendait à rejoindre la grande armée par le fond de la vallée du Tyrol qui s'adosse à celle de la Drave.

Cette marche rapide de l'armée française, la première de cette nation, qui depuis Charlemagne eût franchi les sommets des alpes noriques et carniques, sa

---

(1) Voyez le rapport du 26 mai par le même.

(2) Voyez le rapport du général Baraguay d'Hillers, du 25 mars.

Idem. Les rapports officiels de Bonaparte au Directoire, en date du 1.er et 16 avril.

(3) L'invasion de Trieste et de Fiume fermait aux Anglais les derniers ports d'Italie.

(4) Cette colonne se mit en mouvement le 20 mars, et s'unit à la grande armée par Lienz et les sources de la Drave, les premiers jours d'avril, après les combats de *Lavio*, de *Tramin*, de *Bruck* et de *Clauzen*, dans lesquels combats furent faits, disent les mêmes rapports, 8,000 prisonniers aux Autrichiens.

terrible impulsion accrûe par des victoires continuelles, sa position à 16 stations de Vienne, et dans un point d'où elle découvrait le bassin du Danube, et le cœur de l'Autriche, avaient quelque chose de bien menaçant, et cependant, comme on l'a dit plus haut, elle n'en paraissait pas moins très-périlleuse à tous les gens de l'art. Une grande nation n'est jamais plus redoutable que dans ses propres foyers. Une bataille perdue ne pouvait alors ruiner l'empereur, tandis qu'au contraire elle pouvait mettre Bonaparte dans la situation, où se trouva Charles XII après celle de *Pultawa*. D'ailleurs il n'avait plus en tête des Alvinzy et des Provera; c'était un digne émule de gloire et de talens qu'il allait avoir à combattre, un jeune héros favori de la fortune, adoré de son armée, et qui comptait à ses côtés de grands généraux. Toutes ces considérations réunies se présentèrent sans doute vivement à son esprit, et le déterminèrent à la démarche la plus imprévue (1). Il écrivit à l'archiduc pour lui proposer de mettre fin à une guerre, qui depuis 6 ans affligeait l'humanité, de céder aux vœux de tous les peuples du continent, en leur donnant la paix, et de mettre

---

(1) Il est important de remarquer que la détermination de Bonaparte est du 31 mars, et que le passage du Rhin, par Hoche et Moreau, n'eut lieu que le 18 et 21 avril suivant.

en particulier un terme aux animosités qui divisaient deux nations faites pour s'estimer mutuellement. Cette lettre est datée de Klagenfurth le 31 mars, elle est faite avec un art infini; il y règne un ton de simplicité, de franchise et de moralité propre à séduire les esprits les plus prévenus, et l'on y voit en même temps des égards très-délicats pour la fierté de l'ennemi, avec lequel traite Bonaparte; elle présente surtout l'apparence d'une modération, qui, en cas de refus, aurait rendu les Autrichiens seuls responsables de toutes les calamités de la guerre; enfin elle accrédita dans l'esprit de beaucoup de personnes l'opinion, qu'au sein de la victoire, le terrible conquérant de l'Italie était capable de magnanimité, et même de *philantropie*; mais beaucoup d'autres restèrent convaincus qu'il n'avait proposé la paix, que forcé par des circonstances impérieuses, décidé par de profondes combinaisons, et que sa démarche alors n'était non plus l'effet de la générosité, que la paix conclue un mois auparavant avec le S.t-Siège n'avait été le résultat de sa vénération pour le souverain Pontife, ou de ses égards pour l'ancien légat de Bologne. Ce qui confirma surtout beaucoup de gens dans cette dernière opinion, fut l'approbation pleine et entière donnée par le gouvernement français à la suspension d'armes conclue à Klagenfurth le 7 avril, et

aux préliminaires de paix signés à Léoben le 18 du même mois; ce fut enfin le prodigieux accroissement du crédit de Bonaparte depuis ces mémorables époques.

Le Directoire exécutif de Paris l'aurait-il élevé si haut pour le récompenser d'avoir, au sein de la victoire, cédé à un mouvement d'humanité, et d'avoir, dans une pareille circonstance, usé de modération envers le plus redoutable ennemi de la république française, et de la secte révolutionnaire? Les commentaires de Bonaparte, si ce général, à l'exemple de César et de Frédéric devient lui-même l'historien de ses exploits, nous dévoileront, peut-être un jour, les vrais motifs de sa conduite guerrière et politique.

Ce sera de même dans les mémoires d'Alexandre Berthier, qu'il faudra étudier cette grande et ingénieuse stratégique, cette théorie des mouvemens rapides qu'aucun général n'a porté aussi loin que lui, et qui principalement ont fixé la victoire sous les drapeaux de l'armée française en Italie pendant ces 13 mois si féconds en grands évènemens.

Fin du tome premier.

V. Canonico Agodino.

Se ne permette la stampa,
BESSONE per la Gran Cancellaria.

TABLE

DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

TITRE 2.e

TITRE 3.e

T I T R E 6.°

T I T R E 7.°





